
NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 08169637 3



LE

RIO PARANA

IMP. L. TOINON ET Ce, A SAINT-GERMAIN.

LE RIO PARANA

CINQ ANNÉES DE SÉJOUR DANS LA RÉPUBLIQUE ARGENTINE

PAR

Mme LINA BECK BERNARD

PARIS
GRASSART, LIBRAIRE ÉDITEUR
3, RUE DE LA PAIX, ET RUE SAINT-ARNAUD, 4

GENÈVE | E. BÉROUD, LIBRAIRE
NEUFCHATEL | L. DELACHAUX, LIBRAIRE

1864



LE

RIO PARANA

JOURNAL ET RÉCITS

Southampton, 9 janvier 185...

Nous nous rendons à bord du magnifique steamer le *Tamar*, qui doit nous transporter à Rio de Janeiro. Le *Tamar* est en grande rade depuis la veille ; un petit vapeur nous y conduit. Le temps est triste et pluvieux. A trois heures, nous nous mettons en route ; mais, environ deux heures après, le brouillard nous force de nous arrêter. Au matin, la brume cesse, le steamer marche. La mer est extrêmement agitée ; d'heure en heure, elle le devient davantage : un terrible ouragan se déchaîne...

On met le navire à la cape. Pendant deux jours et trois nuits, nous sommes jetés d'un côté à l'autre par les vagues furieuses avec une violence dont on ne peut se faire idée. L'équipage reste à la manœuvre

pendant tout ce temps, le capitaine et le second ne quittent pas le pont d'une minute. Le vent est si terrible que les hommes qui travaillent à la manœuvre sont amarrés à des cordes, et même à des chaînes, pour ne pas risquer d'être enlevés. On visse nos écoutilles. Le matelot qui vient s'acquitter de ce soin, vivement questionné par moi sur la position où nous nous trouvons, me répond flegmatiquement : « Only wind by the side. » A travers la petite ouverture vitrée qui donne encore un peu de jour dans notre cabine, je vois les vagues arriver sur nous comme de hautes montagnes d'eau grise et blafarde couronnées d'écume. La vague nous atteint, nous soulève, par deux ou trois secousses, à une hauteur considérable, puis nous précipite sur le côté comme au fond d'un abîme, et la lame retombe sur le pont au-dessus de nos têtes, avec un bruit sourd et sinistre que je n'oublierai jamais. Les craquements des parois du navire sont tels, qu'il nous semble à chaque instant que la mince cloison qui nous sépare du gouffre va s'entr'ouvrir devant nous. Je recommande de tenir nos enfants habillés jour et nuit, afin de ne pas perdre une minute si les circonstances l'exigent. Notre femme de chambre, qui se montre fort courageuse, nous est extrêmement utile à tous. Nous remercions Dieu de ce qu'il nous accorde ce secours.

De notre cabine, contiguë à celle du capitaine et à celle d'un passager malade, que son compagnon de chambre tient au courant de tout ce qui se passe, je le suis aussi du danger dans lequel nous nous trouvons, et qui s'accroît d'heure en heure. La tempête, qui a commencé le vendredi soir, continue jusque dans la nuit du lundi au mardi. Notre machine se désorganise, notre gouvernail se brise, il se forme une voie d'eau, on pompe continuellement. Le capitaine fait préparer les chaloupes de sauvetage. Cependant la mer est encore si terrible, que jamais, au dire des gens du métier, nous n'eussions pu nous embarquer et profiter de ce dernier moyen de salut. Un marin résolu, le *boatswain* (maître d'équipage), risque sa vie pour nous tous; entouré d'une corde, il se fait descendre le long des flancs du navire pour rattacher le mieux possible le gouvernail brisé et l'entourer de fortes chaînes. On lève les voiles, et l'on s'efforce de suivre une direction. Le vent, qui est arrière, nous est favorable. Notre capitaine estime que nous sommes à 80 lieues d'un port espagnol, le Vigo, dans la Galice, près des frontières du Portugal. On cingle de ce côté; nous n'avançons donc que bien lentement, mais nous ne pouvons assez remercier Dieu de l'apaisement des éléments. Si notre gouvernail s'était brisé dans la nuit

du samedi ou dans la journée du dimanche, nous étions perdus. Tout l'équipage a montré un calme, un courage, une énergie remarquables. Point de cris, point de plaintes, point de tumulte, partout un ordre parfait. Dans sa grande miséricorde, Dieu nous a accordé d'être calmes aussi. Au milieu de l'ouragan, je me rappelle que « notre Père » est aussi au gouvernail, et que nous sommes entre ses mains. La pensée d'être réunis dans ces moments suprêmes est, nous l'avons éprouvé, une puissante consolation. J'ouvre le *Pain quotidien*, et les versets des jours où nous avons couru le plus grand danger sont les suivants : « Car il me cachera dans sa tente au mauvais jour ; il me tiendra caché dans le secret de son tabernacle ; il m'élèvera sur son rocher. » (*Ps.*, XXVII, 5.) Puis encore : « Tu as été mon aide, ô Dieu de ma délivrance ; ne me délaisse point, et ne m'abandonne point. » (*Ps.*, XXVII, 9.) Pour le 12 : « Attends-toi à l'Éternel et demeure ferme, et il fortifiera ton cœur ; attends-toi, dis-je, à l'Éternel. » (*Ps.*, XXVII, 14.) Ces magnifiques promesses se sont réalisées à notre égard.

Le mercredi matin, après avoir pu dormir un peu, nous nous réveillons par un temps magnifique. La mer reflète l'azur foncé du ciel, l'horizon est d'une pureté admirable. Nous sommes vis-à-vis des

beaux rochers qui ferment le port et la baie de Vigo. Un de ces rochers est couronné d'un phare dont nous apercevons la tour élevée. A mesure que nous avançons, la plage se déroule à nos yeux, gracieuse et grandiose tout à la fois. Des villages, des fermes, se montrent sur les collines. De hautes montagnes, les *Cantabres*, s'élèvent sur le dernier plan. Leurs crêtes rocheuses nous rappellent les montagnes de la Suisse, et la baie charmante dans laquelle nous entrons les rives du lac Léman. Bientôt nous jetons l'ancre en face de la petite ville de Vigo, bâtie en amphithéâtre sur une colline assez haute, couronnée par une forteresse assise sur un rocher, et vraisemblablement de construction maure. Nous voyons la belle jetée de pierres blanches qui s'avance dans le golfe, les maisons à balcons peints en vert, l'église avec ses beaux rochers de pierre grise, un couvent bâti sur un petit promontoire, les maisons disséminées sur la côte. Dans la rade, quelques bricks, avec leur jolie mâture, se mêlent aux barques des pêcheurs. Nous montons sur le pont. Le fond du golfe est admirable. Les montagnes, colorées splendidement, brillent sous un ciel dont l'azur serait beau chez nous, même en été, et nous sommes au mois de janvier !...

Vers le milieu de la baie, un promontoire rocheux

supporte les restes d'un château et le phare qui éclaire cette portion du golfe. C'est ici que nous devons rester probablement quinze jours, en attendant qu'on répare notre navire, ou qu'on nous en envoie un autre d'Angleterre.

On expédie un courrier à Oporto, la station télégraphique la plus rapprochée. En attendant, nous jouissons délicieusement de l'air pur, du beau ciel, du site ravissant. Après ces jours d'affreuse tempête, le calme qui nous est donné est pour nous un véritable bienfait.

31 janvier.

Nous allons presque chaque jour à terre. La ville de Vigo est des plus originales. Les maisons en pierre grise n'ont, en général, qu'un rez-de-chaussée bas surmonté d'un étage, les fenêtres s'ouvrant sur une véranda dont les balcons servent d'appui aux señoritas de la ville, qui portent gracieusement la mantille espagnole sur leurs magnifiques cheveux noirs, réunis très-bas sur le col, et presque toujours entremêlés de fleurs, de rubans, ou d'épingles d'or, sur lesquelles flotte la dentelle de la mantille. Nous admirons la souplesse de leur taille et de leur démarche, leurs yeux d'un noir velouté,

et leur physionomie, sinon toujours belle, du moins toujours caractérisée, et d'un type remarquable. Notre bateau est journellement entouré de barques, qui viennent apporter des oranges, des œufs, du poisson, des pains, des homards, des huîtres, etc. Les gens du peuple et de la campagne se distinguent par divers costumes nationaux, la plupart passés et en mauvais état, mais portés avec une tenue et une grâce uniques. Nous voyons sur la jetée un pêcheur coiffé de son bonnet phrygien en laine rouge; sa chemise de flanelle jaune flotte sur ses épaules; il est là, les bras croisés, dans l'attitude d'une statue antique. Plus loin, une charrette à roues tout en bois, traînée par deux superbes bœufs aux longues cornes, est conduite par un jeune garçon appuyé sur sa pique, et dont la beauté mâle, les traits réguliers, le teint basané, nous rappellent vivement le conducteur de bœufs du tableau de Léopold Robert.

Plus loin encore filent quelques femmes; l'une d'elles, avec son voile de laine grossière, son manteau rayé et drapé sur l'épaule, ses traits classiques sous les rides, sa quenouille d'une main et sa navette de l'autre, nous remet en mémoire les Parques de l'antique Grèce. Arrivent de jeunes paysannes avec leurs pèlerines de drap écarlate, un mouchoir en turban sur la tête, un jupon court laissant voir les

pieds nus. L'élégance de leur démarche, la grâce de leurs attitudes, la noblesse de leur port, leur donnent l'air de reines. Le tout est fané, déchiré, déguenillé, mais porté admirablement. Des *arrieros*, ou muletiers andalous, passent sur leurs mules chargées de tapis, de grelots, de vieilles franges, d'oripeaux de toutes sortes. Ils portent les guêtres découpées, la veste brodée, le chapeau à larges bords des paysans de l'Andalousie.

Nous faisons chaque jour de charmantes promenades. Le pays est ravissant. Nos compagnons de voyage sont, à peu d'exceptions près, extrêmement contrariés de notre halte forcée. Quant à nous, nous en sommes enchantés. L'air doux et fortifiant nous remet de toutes nos fatigues. La beauté des sites qui nous entourent est une source de jouissances sans cesse variées et renouvelées.

Nous allons du côté du fort. Au bord de la route, sortant du rocher, coule une source recueillie dans un bassin de pierre. Des femmes y lavent leur linge ; leurs poses sont remarquables. Près de la fontaine, une paysanne est assise sur une pierre ; devant elle, une jeune fille, la tête ceinte de son turban, son manteau de laine jeté sur l'épaule, lui présente à boire dans une cruche du pays qui a la forme d'une amphore romaine. Ce groupe, avec les

laveuses dans le fond, et une charrette à bœufs sur la droite, forme un tableau admirable, ayant pour horizon le rocher d'un brun rouge et la baie splendide.

Nous descendons au bord de la mer, et nous visitons l'ancien couvent de San Francisco transformé depuis quelques années en asile pour les pauvres. Le jardin intérieur, entouré d'arcades, a quelque chose de mauresque. Un beau rosier fleurit contre une colonne. La *maëstra* de l'école des jeunes filles, jolie Espagnole fort obligeante, cueille de ces roses et me les offre. Elle nous fait voir les salles de travail, l'école, la cuisine, etc., etc. Quelques petites filles sont fort habiles à faire des filets pour la pêche de la sardine et des broderies pour les devants d'autel. Les vieilles femmes cardent et filent la laine, ou épluchent et fendent les feuilles de maïs dont on remplit les paillasses. Dans la cuisine, la cheminée est immense et soutenue par quatre colonnes. De grands chaudrons de fer, posés sur la pierre du foyer, composent tout l'appareil culinaire. Une source, venant de la montagne, murmure dans un coin. Au milieu, une grande pierre brute, posée sur deux autres pierres, sert de table et rappelle les autels druidiques. La *maëstra* nous conduit dans une salle où se tiennent les séances de la commis-

sion qui dirige la maison. Elle pousse de la main les volets de bois qui ferment une fenêtre à balcon, et l'aspect le plus ravissant se présente à nos yeux. Pour premier plan, les balustres en pierre à moitié détruits de la veranda; un peu plus bas, les bosquets d'orangers du jardin encore chargés de leurs fruits d'or; puis, un beau palmier s'élançant gracieusement vers le ciel, d'un bleu admirable. A nos pieds, la mer, les trois entrées de la baie entre les superbes rochers qui en ferment le passage, et que le soleil, déjà très-bas sur l'horizon, entoure d'un nuage de pourpre mélangé d'or et d'azur.

Nous revenons au quai en suivant la plage, quartier habité par les pêcheurs. Leurs maisons, appuyées contre le rocher, sont soutenues par des arcades, sous lesquelles sont entassés des paniers, des barils, des caisses, des débris de toute sorte. Des groupes de femmes et de jeunes filles, assises sur le sable, ouvrent les sardines ou les déposent dans les barriques. La bigarrure de leurs costumes, leur teint basané où les traces du sang maure sont faciles à reconnaître, la fierté avec laquelle tout ce peuple se drape dans ses haillons, ont un cachet d'originalité peu ordinaire. Partout la beauté plastique, la grâce des attitudes, la poésie du regard et du geste, à côté des guenilles, de la laideur et de la

misère. Ce contraste se rencontre à chaque pas dans la population de cette portion de la Galice.

Janvier.

Nous traversons la baie, et nous nous rendons sur la rive opposée au Vigo, pays très-bien cultivé. Nous ne sommes plus assaillis, comme au Vigo, par une nuée de mendiants. Nous faisons une promenade de plusieurs heures. Les habitations répandues çà et là dans la campagne sont charmantes, avec leurs treilles soutenues par des appuis de pierre, leurs greniers bâtis à part et posés sur de petites tables de granit comme au Valais, leurs bosquets d'orangers entremêlés de myrtes, de cyprès ou de pins-parasols. Nous voyons de temps à autre des maisons de campagne dont l'aspect, à la fois rustique et féodal, nous rappelle involontairement le domaine du seigneur don Quichotte de la Manche. Nous nous disons que nous habiterions volontiers un de ces manoirs avec sa veranda, son bois d'orangers et de citronniers, son berceau de vigne, son pigeonnier en forme de tour, son mur de clôture couvert de fougères, de pariétaires et de ronces fleuries, son pressoir et sa ferme, dont la cour possède ordinairement une grande

porte surmontée d'une croix de pierre et d'un écusson armoirié. — Nous montons à un village nommé *Morasso*. Nous marchons depuis plusieurs heures ; la faim se fait sentir ; nous demandons une *venta de vinos*. On nous indique un enclos, nous y entrons : c'est l'école du village, qui se tient sur une terrasse ombragée d'une grande treille, formant une salle de verdure soutenue par des appuis de pierre grossièrement taillés en colonnes. La modeste demeure du maître d'école se trouve à droite. Dans un coin est une espèce d'*antre* sous les rochers, d'un aspect rivalisant avec une caverne ou avec une étable ; c'est la *venta de vinos*, dont nous ne nous soucions pas de sonder les mystères. Nous prions la vieille femme, hôtesse de ces lieux, de nous apporter notre déjeuner sur la terrasse où les petits garçons de l'école prennent leur récréation. Nous nous asseyons sur le mur couvert de mousse, et d'où la vue la plus ravissante s'offre à nos regards. A gauche, de hautes montagnes rocheuses à leurs sommets, et dont les versants sont encore égayés par des prairies, des bois, de petites habitations blanches, semées çà et là; à nos pieds, des pentes douces descendant vers la mer, dont les flots viennent d'envahir une jetée de gros galets qui relie au rivage une petite île, sur laquelle s'élève une chapelle surmon-

tée d'une croix. En face de nous, le Vigo, couronné par son fort mauresque; la rade, la jetée, le couvent de San Francisco, bâti sur un promontoire de roches brunes; derrière la ville, la chaîne des monts Cantabres, bleus comme le ciel et la mer, élevant sur l'horizon leurs cimes dentelées. A droite, de vertes et riantes presqu'îles, s'avançant dans les flots, avec leurs habitations en terrasses couvertes d'une véranda de vigne, leurs murs de clôture formés par des quartiers de rochers, et leurs bosquets de pins, d'orangers ou de cyprès. Puis, au loin, les rochers de l'entrée de la baie voilés d'une brume d'un violet azuré, et, pareilles à de grands oiseaux rasant la surface des flots, les belles voiles blanches des barques de pêcheurs semées çà et là dans le golfe.

Nous redescendons la montagne par un chemin coupé dans les terres et dans les rochers admirablement garnis de mousse et d'une gracieuse végétation parasite. Une source se fraye un passage au milieu de la route, selon l'usage de ce pays, où les chemins servent de ruisseaux, ce qui forme en plusieurs endroits de vrais marais et des boues sans fin. Nous ne retrouvons plus les rochers sur lesquels nous avions abordé en arrivant. La marée montante avait tout envahi. Nous gagnons enfin quelques grosses pierres, déjà sérieusement menacées

par les flots, mais du haut desquelles nous pouvons faire des signaux à notre batelier, qui vient nous y chercher. Nous revenons au *Tamar* par une soirée admirable ; nous traversons une bande de marsouins qui nous amusent beaucoup par leurs pirouettes incessantes, et nous rentrons, rapportant une jolie collection de coquilles nacrées de diverses couleurs, recueillies sur la plage. Je les garde en souvenir de notre promenade.

Janvier.

Nous nous promenons vers le fond de la baie : nous gravissons les rochers sur lesquels est bâti le phare. De là, on jouitd'une fort belle vue. La baie nous rappelle un beau lac suisse, encaissé dans de magnifiques rochers, semés de bouquets de pins, et d'habitations blanches suspendues aux flancs accidentés des montagnes. La *farola* est à mi-côte environ d'une hauteur sur laquelle brille de loin une chapelle ; c'est la Capilla de *Nuestra Senora del Vigo*, souvent implorée par les mariniers en péril, et visitée après le danger pour y apporter quelque *ex-voto* de reconnaissance. Ignorant le chemin, nous nous égarons dans un chaos de grosses pierres, provenant sans doute de quelque roche écroulée. Les aboie-

ments d'un chien nous font tourner la tête; nous sommes entrés dans une propriété; une chaumière de pierres sèches adossée contre le roc, quelque peu de culture, semblent constituer toute la fortune de l'hôte de ces lieux. C'est un vieillard coiffé du bonnet phrygien des pêcheurs du golfe. Il paraît, un morceau de galette de maïs à la main. Nous l'engageons à faire cesser les aboiements du chien qui continuait à faire un tapage horrible. Après un rapide examen de nos figures, qui apparemment lui semblèrent honnêtes, il se décida à apaiser son gardien, et même à nous montrer le chemin, ou plutôt le moyen de gravir la montagne, ce qui était une vraie escalade.

Nous causons avec notre guide; c'est un vieux soldat qui a fait la guerre dans l'Amérique du Sud. Il vit maintenant isolé dans sa maisonnette, qu'il a construite lui-même. Arrivé à un endroit du sentier très-difficile à franchir, il s'arrête en me regardant : *Y la señorita?* La señorita lui répond en sautant gaiement d'une pierre à l'autre. Peu de jours auparavant, un paysan, nous rencontrant près d'une sorte de bourbier qui barrait le chemin, avait exprimé à mon égard la même sollicitude. Ces traits de caractère tiennent encore à l'Espagne chevaleresque; l'esprit du bon vieux seigneur de la Manche se retrouve encore à tous les degrés de l'échelle sociale en Es-

pagne, nous avons eu lieu de nous en apercevoir plus d'une fois.

Arrivés à la Capilla, nous jouissons d'une vue admirable. Le golfe d'un bleu sombre reflète l'azur profond du ciel. A l'horizon, une haute montagne couverte de neige rappelle les géants glacés des Alpes. A nos pieds, de belles cultures, des haies déjà vertes, des bosquets de pins, de cyprès, d'orangers. Au fond de la baie, sur une presqu'île de rochers, le fort de la Quarantaine et quelques maisons dispersées sur le rivage au pied des belles montagnes bleues et lilas du premier plan, qui contrastent d'une façon admirable avec la verdure de droite et de gauche et la neige du fond.

Un jeune pâtre d'une figure charmante, deux petites filles maigres et noires, gardent, sur le sommet de la montagne, des moutons et quelque autre bétail. A eux se joint une femme qui tient sa quenouille à la main. Tout ce monde nous entoure ; les enfants se contentent de nous regarder curieusement ; le vieux soldat nous explique quelques points de vue, mais la femme s'empare de la conversation. Elle nous raconte la fuite de don Carlos, son embarquement dans le golfe sur une chétive barque ; en parlant du prince, elle ne dit pas autrement que : « *Su Reale Maesta.* » Nous ne comprenons pas tout ce

qu'elle nous dit, tant elle parle vite et avec feu. Nous sommes en général peu sympathiques aux attachements de dynastie, surtout lorsque leur longue durée entretient des guerres civiles interminables ; néanmoins, le langage et les gestes énergiques de cette femme avaient bien leur grandeur poétique. L'épopée de ce roi fugitif, racontée au haut d'une montagne, près d'une chapelle solitaire, par une bergère superbe dans ses haillons, noble dans son langage, tout cela avait un cachet d'originalité frappante. Le beau jeune pâtre appuyé sur son bâton, les petites filles enlacées dans les bras l'une de l'autre, le vieux soldat attentif, nous, étonnés et charmés par l'éloquence sauvage de notre narratrice, formions son auditoire.

Nous quittons la chapelle. Le pâtre et les petites filles descendent la côte, et rejoignent leurs troupeaux ; la femme reste encore un instant sur le sommet du plateau, la chevelure au vent, le regard à l'horizon, se retraçant peut-être de nouveau à elle-même la fuite et les aventures de ce roi auquel elle est restée si fidèlement attachée.

Nous rentrons au Vigo par un beau chemin, côtoyant la mer et la dominant par moments. Nous suivons enfin la plage, où sont bâties les plus jolies maisons de la ville. Nous rencontrons une troupe de musiciens ambulants : sur un âne, une sorte de nain

contrefait, jouant de la guitare; à sa droite, une femme et deux enfants agitant des tambours de basque; à gauche, un grand garçon sonnant de la trompette, puis deux autres enfants qui chantent d'une voix nasillarde, pendant que la guitare du nain accompagne le tout d'une basse monotone roulant sur deux ou trois notes. Toute cette troupe a un cachet particulier de misère, d'existence bohémienne, d'aventures au bord des chemins. Ses habits sont déchirés, galonnés, festonnés, bigarrés. Nous donnons quelque argent à ces singuliers artistes et nous rentrons au *Tamar*.

27 janvier.

Nous nous mettons en route pour l'intérieur du pays, afin de l'étudier un peu. Après avoir traversé Vigo et le fort Del Castro, nous nous enfonçons dans les montagnes. Le pays est charmant, bien cultivé, extrêmement varié et semé d'agrestes habitations. Elles sont en général propres et bien tenues. Nous sommes au milieu d'une population agricole et travailleuse. On cultive les champs, on taille et attache la vigne ; des charrettes à roues massives tournant avec l'essieu, en poussant une sorte de grincement doux, presque mélodieux, passent lentement au pas

des bœufs à longues cornes. Une de ces charrettes s'arrête au commencement d'une route taillée dans la montagne et couverte de vigne. L'ombre des talus élevés contraste avec le chemin inondé de lumière; la charrette est conduite par une belle fille au teint brun, au regard sérieux sous ses cils noirs; son visage d'un ovale parfait est encadré par ses cheveux d'ébène, sur lesquels repose son turban jaune, dont les pans flottent sur son col mince et gracieux. Elle tient à la main, dans la pose de la Minerve antique, la pique en bois avec laquelle on aiguillonne les bœufs. Le tout ferait un tableau charmant. Nous gravissons une assez haute montagne, marchant souvent dans ces chemins creux dont j'ai déjà parlé, et qui prêtent au promeneur tantôt l'ombre de leurs berceaux de vigne, tantôt celle des arbres et des buissons touffus qui se penchent sur leurs bords, chemins excellents pour le soleil et la guerre de guérillas, deux choses qui ne manquent jamais en Espagne.

Arrivés au haut de la montagne, nous jouissons d'une vue splendide sur le golfe, ses trois entrées et la pleine mer qui brille à notre gauche, belle, triste, solennelle, comme tout ce qui rappelle l'infini. Nous redescendons par des prairies bien irriguées et par des chemins servant d'écoulement aux sources et aux

ruisseaux, selon l'usage du pays. Nous traversons une propriété entourée d'orangers magnifiques. La maison, ornée d'un péristyle soutenu par des colonnes et garni de vigne, nous semble charmante. Tout près s'élève une chapelle. Le tout paraît avoir été quelque demeure chapitrale. Deux femmes, fermières peut-être de l'enclos, viennent nous demander d'un ton peu mesuré ce que nous faisons dans leur cour. Nous répondons que nous cherchons notre chemin. On nous offre avec un empressement sec et peu gracieux de nous le montrer. On nous fait traverser une sorte de fenil terminé par une porte dont les planches vermoulues et disjointes laissent voir la campagne environnante. La peu aimable fermière secoue cette porte de son vigoureux poignet; elle nous met sur une route qui nous conduit très-directement au Vigo. Nous passons devant plusieurs maisons de campagne situées délicieusement, et jouissant d'un air pur, d'une vue magnifique. Elles sont presque toutes blanches, avec les balcons et les vérandas peints en vert, ce qui leur donne un aspect très-gai. Le toit en tuiles rouges saillantes et bombées se détache de loin sur le feuillage d'un vert sombre des orangers et des cyprès. Un mur élevé, avec une ferme et un pressoir, termine l'habitation du côté de la route. Une grande porte, surmontée

d'un écusson et d'une croix, donne au tout un air à la fois seigneurial, monacal et agricole, dont le mélange appartient seul à l'Espagne. Etes-vous à la porte d'un couvent, d'un manoir ou d'une ferme? C'est ce que vous vous demandez en vous arrêtant devant l'huis de ce grand mur de clôture.

Dans cette portion du pays, la mendicité est peu pratiquée. Les gens que l'on rencontre sont généralement bien et proprement vêtus : les femmes en jupe de laine rayée avec la pèlerine de drap écarlate et le mouchoir blanc, jaune ou bigarré, arrangé en turban autour de la tête; les hommes en pantalons justes et en guêtres brodées, avec la veste courte, la ceinture aux couleurs vives et le chapeau de feutre à larges bords.

30 janvier.

Notre gouvernail est réparé; la pièce cassée de notre machine, refaite au Ferrol, a été remise en place. Nous partons à six heures du soir pour Lisbonne. Ce n'est pas sans regrets que nous quittons Vigo, le beau golfe, ses rives charmantes et que nous avons visitées avec tant de plaisir. Cependant nous savons *qu'il faut partir*, et nous remercions Dieu de ce qu'il nous a donné ce temps de repos après les jours af-

freux de la tempête. La machine chauffe, on cargue les voiles, on lève l'ancre. Le *Tamar* glisse comme une flèche sur les vagues. La soirée est splendide. Nous voyons s'effacer dans les brumes du soir Vigo, son fort, ses montagnes, puis les rochers de l'entrée de la baie. Le pilote du port nous quitte ; sa barque s'enfonce et disparaît entre l'ombre qui s'épaissit et les flots qui s'élèvent... Nous sommes partis.

31 janvier, au soir.

Nous sommes depuis plusieurs heures en vue des côtes du Portugal. La plage est aride, rocheuse, sans ombrage ni prairies. De temps à autre, un fort mauresque à demi ruiné couronne la falaise, ou baigne ses murs dans les flots. A l'horizon, les belles montagnes de *Cintra*. Nous approchons. La côte conserve la même aridité. Nous avons devant nous la magnifique entrée du Tage, et, sur un îlot au milieu de la mer, un beau phare, signalant les brisants dangereux de l'entrée du port de Lisbonne. La côte est semée d'habitations et de moulins à vent, dont les ailes courtes tournent au souffle de la brise de mer. A l'entrée du port de Lisbonne, sur une presqu'île de rochers, s'élève l'admirable château mauresque de *Belem*, avec ses tourelles nombreuses, ses balcons découpés en dentelle, ses fenêtres en ogives, ses

murs crénelés, et dont chaque créneau est un écusson. Le pavillon de Portugal flotte sur la terrasse du bord de la mer, dont les vagues battent incessamment les murs, se confondant avec le rocher qui leur sert de base.

Rien de plus charmant que *Belem*, se détachant sur les montagnes bleues de l'horizon, avec ses balcons, ses tourelles, son aspect à la fois élégant et guerrier, comme un preux qui s'est paré pour une fête. C'est une page de poésie que les Maures ont écrite et ont laissée là, sur cette terre qui leur a appartenu et qu'ils n'ont pas su conserver.

Lisbonne, 31 janvier,

Nous dînons à la hâte pour pouvoir consacrer la soirée à Lisbonne. Nous nous y rendons vers cinq heures. La soirée est magnifique. La ville se présente majestueuse, mais froide et aride sur les hautes collines d'où ses rues descendent jusqu'à la mer. Nous débarquons au quai de la Douane. Dans la cour, j'admire une magnifique plante grimpante avec des fleurs d'un rouge pourpre éclatant. Des palmiers, des bananiers et des plantes africaines sont disposés en groupe dans les cours. Nous traversons la grande place carrée, au milieu de laquelle s'élève la statue du roi Joseph III. Sur le ciel embrasé du

soir, elle nous paraît grandiose, d'un type à la fois européen et mauresque, surtout dans l'arrangement du cheval. Les groupes du piédestal sont d'un grand style et témoignent du goût de l'artiste. Du reste, cette place, quoique belle, est froide, comme la plupart des rues et places de Lisbonne : une régularité parfaite, les maisons disposées en quadriges, beaucoup d'air, de larges rues, de grandes places pavées en mosaïque ; mais le tout portant un cachet de roideur et d'ennui. Les voitures nous divertissent beaucoup. Elles nous rappellent par leurs formes antiques celles que l'on prête, dans Molière, à M. de Pourceaugnac, ou, dans Perrault, au marquis de Carabas.

Nous revenons à notre navire par une nuit délicieuse. La mer, calme comme une glace, réfléchissait les lueurs douces de la lune et des étoiles. La brise du soir, agitant les mâts des navires à l'ancre, faisait balancer leur fanal comme autant d'étoiles errantes. Un feu de résine, allumé près de la bouée sur une barque plate, attendait l'arrivée du vapeur français. Ce feu, se reflétant dans l'eau comme une colonne enflammée, faisait un effet admirable. A l'horizon, une forêt de mâts signalait les navires en rade, et marquait la ligne du port, tandis que nous laissions derrière nous une pyramide de lumières éparses désignant dans la nuit la ville de Lisbonne, terminée à

sa base par la raie lumineuse du gaz qui éclaire les quais.

1er février.

Nous retournons à terre pour aller à la poste. Il est six heures du matin. La ville est encore ensevelie dans le sommeil. L'aube est splendide. Nous parcourons quelques rues de la ville haute qui nous paraissent très-originales, avec leurs ponts en fer passant par-dessus la ville basse, leurs belles maisons qui rappellent de riches couvents, et dont les terrasses, plantées de bananiers, de palmiers et d'arbres africains, entrecoupent la monotonie des toits. Nous entrons dans deux ou trois églises. Elles sont simples, majestueuses et sombres. Quelques bons tableaux, malheureusement très-mal placés et très-mal éclairés, attirent notre attention. Ce qui frappe aussi nos regards, ce sont les ruines du tremblement de terre que l'on a laissées çà et là, dans la ville, comme un souvenir de ce mémorable événement. Ces grands pans de murs, avec leurs croisées à jour, font un singulier effet au milieu des autres habitations. C'est un *memento mori* que l'on a bien fait de conserver. Sur une des hauteurs près de la ville, s'élève le grand palais de la *Necessidad*, résidence royale. Une de ses ailes inachevées le ferait aussi prendre pour quel-

que échappé du grand désastre. Cependant je crois avoir entendu dire que sa construction est très-récente. Nous remarquons la forme mauresque des barques du port, taillées en caravelles, avec des peintures de toutes les couleurs à la proue et à la poupe, bizarrement sculptée. La ville toute moderne de Lisbonne a l'air d'une anomalie au milieu de ses abords africains et des traces nombreuses que la domination arabe a laissées dans ce qui a survécu au tremblement de terre. Lorsqu'on voit les forts de la côte, Belem, les caravelles du port, il semble que Lisbonne, pour rester en harmonie avec ces objets, devrait être comme Grenade, ayant pour ornement et pour défense un second Alhambra couronnant les hauteurs. En sa place, une ville magnifique, il est vrai, mais d'une régularité parfaitement prosaïque et ennuyeuse, avec d'immenses maisons qui ressemblent à des filatures ou à des casernes. Belem est resté comme un souvenir charmant des fils du désert. Leur conquête, comme toutes les conquêtes du sabre, n'a duré que le temps qu'il fallait pour cicatriser les blessures faites au cœur de la nation conquise. Ils ont apporté à l'Espagne plus de civilisation qu'ils n'en ont remporté. Les descendants de ceux dont l'imagination poétique et brillante a conçu et exécuté les féeries de l'Alhambra habitent

peut-être des tentes de poil de chameau ou les maisons simples et primitives de construction des côtes mauresques de l'Afrique.

3 février. Madère.

Nous arrivons à Madère vers une heure de l'après-midi. Le temps est beau. Madère est d'un aspect imposant et charmant tout à la fois. De hautes montagnes sortant immédiatement de la mer ; point de plage, pour ainsi dire. La ville de Funchal, bâtie en terrasse, est entrecoupée de jardins où la végétation se montre luxuriante. A l'horizon, les montagnes neigeuses, ce qui est, nous dit-on, rare pour ce pays, mais rehausse la beauté et l'originalité du coup d'œil. Jusque sur les pentes les plus abruptes, on voit briller des maisons blanches entourées de beaux jardins. Un canot nous conduit à terre. Madère n'a point de port, encore moins de jetée. Arrivé sur les galets de la côte, notre canot subit des oscillations violentes. La marée l'entraîne tantôt en avant, tantôt en arrière. Les mariniers, jambes nues, se jettent à l'eau et s'efforcent de tirer le canot. Mais bientôt arrivent les bœufs dressés à cette manœuvre. Ceux-ci nous traînent de leur mieux sur le sable, et nous profitons vite du flot qui se retire pour sau-

ter sur le rivage. Telle est la façon peu agréable et surtout peu commode dont on aborde à Madère. Nous commandons notre dîner dans un petit hôtel fort propre, mais fort cher, et nous allons parcourir la ville et ses environs. Tout nous enchante. Maisons proprettes, entourées de vérandas et de balcons, sur lesquels brillent les fleurs les plus riches, les plantes sarmenteuses les plus magnifiques. Des groupes de palmiers, de bananiers, d'arbres à pain, d'autres arbres africains, dont nous ignorons les noms, forment des bosquets admirables, entremêlés de champs de cannes à sucre. De magnifiques maisons de campagne sont bâties sur les collines. Leurs jardins, entourés de haies de roses, de géraniums, d'héliotropes en fleurs, répandent dans l'atmosphère des parfums enivrants.

Nous dépassons la ville, et nous nous rendons sur le chemin qui mène à la *Chapelle*, célèbre point de vue. Nous nous retournons souvent pour admirer cette étrange et riche nature. A notre droite, nous avons de hauts rochers couverts de cactus vierges, de figuiers mauresques, d'aloès et de jucca en fleurs; à gauche, les jardins touffus des magnifiques villas, dont la brise nous apporte les fortes senteurs; derrière nous, des montagnes majestueuses,

s'ouvrant par de larges fissures, pour laisser voir dans le fond les têtes blanches de montagnes plus hautes encore ; à nos pieds, s'étendant en gradins jusqu'à la mer, la ville de Funchal, ou plutôt des groupes épars de maisons entremêlées d'orangers, de chênes verts, de cyprès, de lauriers, de myrtes, de bananiers, et dont les terrasses et les balcons sont couverts de lianes en fleurs d'un violet pourpre ou d'un rouge orangé. Plus loin, la mer d'un bleu d'azur, le rocher isolé qui supporte le fort, et, à gauche, une île *Los Santos*, qui arrête le regard et ôte au paysage l'aspect (selon nous toujours triste), d'un horizon sans fin. Nous rencontrons à chaque pas, dans les jardins et le long des chemins, des plantes qui, chez nous, viennent à grand'peine dans les serres. Nous rentrons en ville, en suivant le bord d'un torrent qui vient de la montagne. Il coule à nos pieds à une grande profondeur, sur un lit de belles pierres moussues, entremêlées de grandes feuilles veloutees et veinées de pourpre. Plusieurs ponts jetés sur ce torrent offrent des points de vue délicieux. En rentrant en ville, nous admirons des ruisseaux d'eau courante, et des aqueducs, dont les supports, couverts d'une végétation pleine de grâce, offrent à l'œil l'aspect d'arcades de verdure, d'où coulent des filets d'eau cristalline. Nous rencontrons

une des voitures du pays. C'est un traîneau tiré par des bœufs ; il est surmonté d'une litière en bois sculpté et en jonc tressé, garnie de coussins et ornée d'une espèce de dais entouré de rideaux. Le tout a un aspect des plus étranges. Nous voyons passer des promeneurs à cheval, se dirigeant vers la montagne. Leurs guides tiennent les chevaux par la queue, et, à la montée, se font ainsi hisser par la pauvre bête. Les chevaux de Madère sont en général fort jolis, paraissent agiles et d'un galop agréable. A Madère comme au Vigo, on est assailli par les mendiants et par les marchands des industries du pays ; paniers, cages en osier, chaînes en crin, châles tricotés, cols au crochet, fleurs en plumes de perroquet, etc. Le pont du *Tamar* était couvert de ces marchandises, lorsque nous l'avions quitté. En ville, l'obsession recommença de plus belle. Nous nous débarrassons de ces importuns, en nous dirigeant vers le port. Nous sommes frappés de l'aspect jaune et maladif des natifs de l'île ; mais, ce qui est plus triste encore, c'est la population des malades riches qu'on rencontre dans les rues ! Ces jeunes femmes et ces jeunes filles pâles, chancelantes, presque diaphanes à force de maigreur, passent dans leurs robes de mousseline comme des ombres arrachées au sépulcre. Le champ du repos, semé d'un grand nombre

de monuments étrangers, est un muet témoignage de la grande quantité de ces visiteurs moissonnés par la mort, et qui attendent en général qu'il soit trop tard pour chercher un ciel plus doux et un meilleur climat. Celui de Madère, parfait pour des poumons malades, doit être malsain pour les gens robustes et nerveux. L'air y est lourd, humide, chaud, asphyxiant à force d'être doux, moolleux et imprégné de senteurs qui donnent le vertige. Les natifs de l'île portent un costume assez bizarre, surtout la coiffure. Hommes et femmes ont sur le sommet de la tête une petite calotte de drap bleu foncé, de forme sexagone, terminée par une pointe qui a près d'un pied de haut, et qui se tient en l'air toute roide. Les femmes posent cette calotte obliquement sur un fichu de tulle blanc ou de tricot à jour, dont les pans retombent de chaque côté et la pointe sur le dos. Elles portent la pèlerine de drap écarlate des paysannes espagnoles, un corsage lacé devant, et une jupe de couleur.

Les hommes sont tous en blanc, pantalons blancs bouffants, chemises blanches, bottes de peau blanche. Nous achetons quelques paniers assez jolis, et nous rejoignons nos compagnons de voyage qui nous attendent sur la plage. L'embarquement est tout aussi peu agréable que l'arrivée. Le concours des bœufs

n'étant plus possible, les bateliers entrent dans l'eau jusqu'aux genoux, s'éloignent de quelques pas, prennent leur élan et poussent violemment la barque à la mer, en combinant leurs efforts avec le flot qui se retire. On penche à droite, à gauche, d'une façon effroyable. Un moment même, nous croyons tous être jetés à la mer... Mais la barque se remet d'aplomb et navigue au large vers le *Tamar*, amarré à la bouée.

Nous quittons Madère à la nuit; la mer redevient très-mauvaise jusqu'à Ténériffe, où nous abordons entre huit et neuf heures du soir.

7 février, Ténériffe.

La nuit est belle et lumineuse par intervalles. L'île se présente à nous sous un aspect fantastique. Les rochers volcaniques et bizarrement déchirés du bord s'élèvent à pic du sein des flots, et s'ouvrent par des fissures pour laisser plonger le regard dans d'étroites vallées auxquelles les rayons de la lune prêtent un caractère d'étrangeté mystérieuse et féerique. Le pic est voilé par les nuages. Les maisons blanches de la ville de Santa Cruz paraissent et disparaissent selon que les nuages voilent ou décou-

vrent la lune. La mer est légèrement agitée; elle s'élève par instants très-haut, près de la côte, et suspend aux flancs des rochers une écume argentée, qui retombe et forme une ligne brillante à leur base. Nous repartons dans la nuit; le temps est très-beau; nous commençons à souffrir de la chaleur.

8 février. Saint-Vincent (îles du Cap-Vert).

Nous sommes en vue de Saint-Vincent et de son port, qui se compose de quelques magasins de charbon, et d'une ou deux rues. Saint Vincent est remarquable. Qu'on se figure une terre rouge couvrant les collines du premier plan, puis des montagnes brunes et grisâtres, de formes bizarres, coupées, tailladées, crénelées, dentelées par le feu qui les a fait jaillir à la surface de la mer comme autant d'immenses scories. Au fait, toute l'île est une scorie, mais ravissante, sous un ciel d'un bleu profond et baignée par une mer d'une limpidité et d'une couleur qui rappellent l'émeraude.

Nous nous rendons à terre, et nous faisons une promenade dans la ville et du côté des montagnes. C'est bien l'Afrique, à laquelle l'île appartient (et dont elle n'est que peu éloignée), comme aspect,

comme ciel, comme chaleur. Les habitants sont noirs et portent le costume africain. La beauté des femmes et des enfants nous enchante.

Des femmes sont assises par terre devant leur porte. Elles ont sur la tête un turban de toile de coton rayé; une sorte d'écharpe de même étoffe est jetée sur une épaule; la chemise blanche laisse voir leurs bras et leur col, garnis de colliers et de bracelets de grains de verre. Elles parlent gaiement et avec vivacité en portugais. Leurs dents d'un blanc éclatant brillent étrangement entre leurs lèvres rouges.

Nous nous dirigeons vers l'intérieur de l'île. On dirait une terre maudite, point d'arbres, pas même un seul. Quelques petits buissons de tamarins croissent dans le lit desséché des ruisseaux et des rivières. Saint-Vincent n'a presque jamais de pluie, et toute la végétation périt à mesure sous le souffle embrasé du vent d'Afrique. Ce sol rongé, ces montagnes bizarres, cette absence complète de végétation font de cette terre un cadre qu'un poëte choisirait volontiers pour y placer une ronde fantastique de démons dansant au clair de la lune, ou l'une de ces conjurations de magiciennes et de sorcières telles que le génie de Gœthe ou de Shakspeare en a rêvé quelquefois.

Nous gravissons une montagne d'où la vue est vraiment admirable ; mais le vent brûlant qui souffle nous oblige à regagner le port. Un beau jeune nègre s'avance vers nous, conduisant un âne qui porte quelques denrées. Il vient d'une autre partie de l'île, où il croît encore, nous dit-on, des céréales et quelques arbres.

En ville, une jeune fille se dirige de notre côté ; sa taille est majestueuse, sa démarche d'une grâce parfaite, son visage aux traits réguliers est entouré de son turban ; son écharpe flotte sur ses belles épaules. L'un de ses bras pend le long de ses vêtements ; l'autre, replié au-dessus de sa tête comme celui d'une cariatide, porte un panier de jonc sur la paume de la main. Sa pose est telle qu'un peintre pourrait la rêver.

A chaque pas, nous sommes frappés de l'élégance des attitudes, de la beauté des épaules, des cols, des pieds, de l'ovale parfait des visages, et de l'expression aimable et intelligente de ces figures noires. Nous prenons le chemin de l'embarcadère. Un petit marché de fruits est étalé devant la porte d'un magasin. Les oranges de l'île sont les meilleures du monde. Quelques femmes sont assises par terre dans ce marché. Elles sont toutes superbes de gestes, d'attitudes, et drapées admirablement. Près d'elles

jouent des enfants ravissants. Leurs petits corps sont comme moulés en bronze et d'une grâce parfaite. Leurs poignets d'une finesse charmante sont entourés de grains de verre. Leurs yeux noirs brillent d'intelligence et de douce malice.

De jeunes filles se tiennent debout près de la porte du magasin où nous sommes entrés. Elles sont toutes plus ou moins remarquables par leur taille, leurs traits, leurs poses; des bras un peu trop longs constituent le seul défaut de leur personne, tandis que la souplesse et l'élégance de leur taille de palmier, la grâce de leur démarche, et souvent la beauté régulière de leur traits, appellent toute notre attention.

9 février.

Nous quittons Saint-Vincent à une heure de l'après-midi. Nous côtoyons les rochers fantastiques de l'île. A notre droite, nous voyons la grande île volcanique aussi de San Antonio, noyée dans une brume bleue parsemée de lueurs dorées; nous distinguons le bassin du lac intérieur de l'île, cratère immense d'un ancien volcan, et les montagnes aux flancs déchirés qui l'entourent. A notre gauche, l'aspect de la côte a quelque chose de particulièrement

sombre. Des roches presque noires, fendues en lames étroites, coupées en cône, crénelées comme des tours, fourchues, dentelées, déchiquetées, forment des anses profondes, espèces de chaudières de sorciers dans lesquelles la mer vient s'engouffrer avec un clapotement sourd, et que son écume salée tache çà et là de veines blanches attachées aux flancs des rochers; dans le fond du golfe, la terre rouge de Saint-Vincent dont on distingue encore les maisons blanches; puis, entre les deux îles, seul au milieu de la baie, un rocher d'une forme fantastique, rappelant un de ces animaux informes, mais de colossale stature, des ruines de Ninive, ou des temples de l'Inde. Le temps est magnifique, la mer calme comme un lac paisible; nous passons toute la soirée sur le pont; nous voyons Saint-Vincent et les îles qui l'entourent disparaître dans les flots; mais nos impressions nous restent et nous suivent comme un miroir magique que nous pouvons évoquer dans l'avenir, si Dieu nous en réserve un.

Rade de Fernambouc, 16 février.

Nous arrivons ici après sept jours de pleine mer, trajet qui nous a paru long et pénible, surtout à cause de la grande chaleur. L'atmosphère des tropi-

ques a quelque chose d'angoissant pour les poumons européens. Le jour, la chaleur est si grande qu'on ne sait où se réfugier ; l'air du soir est entièrement humide. Cependant nous restons jusqu'à dix heures sur le pont. Les nuits sous les tropiques sont magnifiques : un ciel véritablement bleu sombre, parsemé d'étoiles dont l'éclat est incomparable ; une mer bleue aussi, dont les vagues animées par des millions de lucioles étincellent comme un second firmament ; Jupiter et Vénus, brillant d'un éclat tel que leur reflet dans les flots est presque aussi lumineux que celui de la lune dans nos nuits d'Europe. Mais nous avons aussi parfois des jours sans soleil et des nuits sans étoiles, pendant lesquels nous sommes constamment entourés d'une atmosphère nébuleuse qui constitue sous les tropiques ce que les marins appellent peu poétiquement *le pot au noir*. Du reste, il n'y a rien, à mon avis, de plus triste que la pleine mer, ce désert d'eau avec son isolement, son infini, son silence, sa solitude éternelle. Les jours succèdent aux jours, sans qu'une seule voile se montre à l'horizon.

Aujourd'hui, nous sommes en face d'une plage verte, sur laquelle on voit quelques maisons formant le bord d'un quai ; au-devant se balance une forêt de mâts ; à droite une ceinture de récifs contre lesquels les flots se brisent avec fureur, et que relie

à la côte le rocher du phare; c'est là Fernambouc.

Voilà donc cette terre d'Amérique où nous devons passer plusieurs années de notre vie! Ce n'est pas sans émotion que nous saluons cette plage du nouveau monde, nouveau aussi pour nous!

La journée est d'une chaleur étouffante; l'atmosphère, de feu. Nous voyons passer à peu de distance du *Tamar* de ces curieuses embarcations appelées *sagandas*, et qui sont particulières à Fernambouc; les noirs seuls s'y hasardent pour aller à la pêche. C'est une sorte de petit radeau formé de trois poutres jointes ensemble. A l'une des extrémités se dresse un petit mât avec une voile courte à vergue circulaire, ce qui lui donne de loin l'apparence d'un grand cornet de papier voguant sur l'eau. Deux hommes se tiennent sur cette embarcation, qui contient un petit banc et un panier pour le poisson. Les noirs y sont constamment dans l'eau jusqu'à mi-jambe; du reste, il n'y a pas d'exemple qu'une *saganda* ait chaviré, tant il y a d'équilibre dans cette simple machine. On dit qu'il n'est pas rare de voir des noirs voyager ainsi jusqu'à Bahia, en suivant la côte à une certaine distance.

Bahia, 18 février.

La ville de Bahia est assez jolie, bâtie sur une colline qui domine la baie, et tout entremêlée de jardins dont la verdure est admirable, comme en général la végétation du Brésil. La chaleur est si forte qu'on nous conseille de ne pas aller à terre, d'autant plus que Bahia, nous dit-on, gagne beaucoup à être vue de loin, comme toutes les villes brésiliennes. Nous restons donc sur le *Tamar*, afin de conserver toutes nos illusions. Nous voyons passer les embarcations du port qui rappellent des jonques chinoises, puis des *zagandas* glissant comme des épaves sur les flots; puis aussi de petits canots faits d'un tronc d'arbre creusé, et qu'un noir conduit seul, immobile, debout, l'aviron à la main comme une statue de bronze et se laissant guider par le courant.

On apporte le charbon. Ce sont des noirs qui font ce travail. Ils tirent en chantant les cordes des poulies qui montent les sacs. Leur chant n'est pas le chant gai des marins anglais; c'est une mélodie douce et monotone avec des paroles africaines; mais ce chant fait mal; ce n'est pas celui d'un peuple libre, la plainte est au fond comme un écho sourd et douloureux, un cri sortant d'une poitrine déchirée,

et qui revient à chaque refrain. Nous nous approchons des noirs pour étudier un peu leurs physionomies. Elles nous frappent par une expression d'insouciance enfantine, d'*irresponsabilité*, si l'on peut s'exprimer ainsi. Le travail des noirs est, comme leurs traits, un travail d'enfants. Là où cinq ou six de nos matelots suffiraient aisément, il faut vingt esclaves, ayant du reste l'apparence d'hercules, et nerveux comme des athlètes. Ils ont apporté leurs provisions avec eux, et nous les voyons prendre leur repas sur le pont. Ce sont des bananes et une sorte de farine de manioc placées dans des seaux de fer-blanc; de petits barils contenant de l'eau sont posés à côté. Le noir prend dans sa main gauche un peu de manioc, y verse quelques gouttes d'eau, roule cette pâte avec la main droite, et en fait ainsi une sorte de boule qu'il mange avec les bananes. Quelques-uns d'entre eux plus privilégiés joignent à ce frugal repas du pain et un peu d'eau-de-vie de canne à sucre. On nous dit que ce sont ceux qui, avec la permission de leurs maîtres, travaillent dans leurs heures de loisir, et gagnent ainsi quelque argent, dont ils peuvent disposer.

L'esclavage au Brésil, qui est pourtant l'esclavage sous sa forme la plus douce, comparativement à l'Amérique du Nord, nous a profondément émus.

On sent qu'une malédiction terrible pèse sur une organisation qui est une violation perpétuelle des droits et de la dignité humaine.

Il y a dans l'atmosphère morale de ce magnifique pays, de cette splendide nature, quelque chose de triste, de navrant, quelque chose qui crie vengeance, et quand vous allez au fond de cet indéfinissable sentiment, vous découvrez que, pour vous, homme libre et pensant, cette impression, infiniment mélancolique et décourageante, se résume dans cette accablante réalité, qu'ici règne encore l'esclavage des noirs.

Rio de Janeiro, 20 février.

A cinq heures du matin, nous allons visiter l'entrée de la baie de Rio, qui offre un des plus beaux sites du monde. Nous glissons sur une mer calme et unie comme une glace. Devant nous s'ouvre un golfe immense entouré de magnifiques montagnes. A notre gauche s'élève du sein des flots le gigantesque rocher appelé *Pain-de-Sucre*. A droite d'autres rochers volcaniques de formes bizarres sortent du milieu d'une verdure admirable. Le soleil se lève derrière les montagnes. Une teinte d'un rose

magique anime toute cette féerique nature. Nous avançons rapidement. Bientôt nous voyons se dérouler devant nous la ville de Rio, ou plutôt les différentes petites villes qui forment Rio, groupées par quartiers, accompagnées d'une église, et parfaitement situées; tantôt blotties dans la verdure, ou se baignant dans la mer, tantôt dans les nombreuses petites anses de la baie, tantôt en gradins sur les montagnes. Un bel aqueduc, ouvrage dans lequel les Portugais ont toujours excellé, apporte à Rio l'eau pure et fraîche qui alimente ses fontaines. Des îles nombreuses animent l'immense golfe; plusieurs d'entre elles sont couronnées par des forts; leurs murailles blanches, leurs chapelles à dômes arrondis rappellent les châteaux mauresques; de beaux palmiers se balancent au-dessus des murs dans les cours intérieures, et les grandes feuilles des bananiers projettent leur ombre sur le rebord des rochers. Au-dessus des maisons et des jardins resplendit le dôme éternellement vert des forêts vierges, et au-dessus des forêts surgissent les pics volcaniques, avec leurs chaînes, du *Corcovado*, de la *Tujuca*, du *Pain-de-Sucre*, dont les arêtes vives, les aiguilles, les *dents*, comme on dirait dans les Alpes, se dessinent sur un ciel d'un azur incomparable.

Nous traversons la plus grande partie de la ville,

dont les églises, les palais, les tours, les coupoles brillent au soleil levant, et nous allons jeter l'ancre près d'une petite île, presqu'au fond de la baie. De là nous voyons le côté opposé à Rio, les magnifiques rochers isolés dans la mer, les belles campagnes, les délicieuses villas cachées comme des nids d'oiseaux dans les fleurs et dans les bosquets; puis, à l'horizon, les cimes bleues et éloignées des montagnes de l'intérieur. Le golfe est fort animé. Des centaines de barques, conduites par des noirs, vont et viennent sans cesse. Vu la disposition des quartiers de la ville et leur grande distance les uns des autres, on a établi des bateaux à vapeur qui partent toutes les demi-heures pour ces différents groupes. Ces petits steamers croisent la baie en tous sens. Des frégates de toutes nations, des bâtiments marchands de tous pavillons, animent le port. Des forêts de mâts et des banderoles de toutes les couleurs se balancent et flottent à la brise. Rien ne peut rendre la beauté du site de Rio. La nature alpestre la plus magnifique, unie à une végétation d'une splendeur inouïe, ayant la mer pour cadre et pour horizon, noyée dans une lumière resplendissante, sous un ciel d'un azur idéal... voilà Rio!

La chaleur est si intense que l'agent de l'amirauté,

qui revient de la ville, nous conseille de ne pas y aller. Le lendemain[1], une barque vient nous chercher pour nous conduire du côté de *Botafoga* chez les parents de nos amis. Nous rencontrons dans une partie du golfe des embarcations nombreuses de toutes formes ; des cuisines flottantes tenues par des noirs, chez lesquels les mariniers achètent leur dîner en passant ; puis de petits bateaux montés par des Chinois, qui émigrent maintenant beaucoup au Brésil. Ils sont reconnaissables à leur teint jaune, à leurs pommettes saillantes, à leurs yeux bridés. Leur longue tresse de cheveux est soigneusement repliée et cachée sous leur chapeau, de peur des espiégleries des petits garçons de Rio, qui, au commencement, s'acharnaient après cette longue tresse, et même la coupaient quand ils pouvaient, ce qui mettait les Chinois au désespoir. Nous voyons des rameurs noirs avec de grands colliers de fer à crochets autour du col ; nous demandons l'explication de ce fait. On nous répond que c'est une punition infligée après des tentatives de fuite. Le nègre repris est condamné par son maître à porter ce collier deux, trois, quatre mois ou plus encore, selon son degré de culpabilité. Cette vue nous impressionne douloureusement. Partout, à chaque pas, ce terrible esclavage, également

flétrissant pour les maîtres et pour leurs victimes.

Nous abordons à la place principale de Rio, où se trouvent la cathédrale et le palais de l'empereur, deux édifices de très-médiocre apparence. La résidence ordinaire de don Pedro est Pétropolis, que l'on dit être un ravissant séjour dans la montagne, à l'abri de la fièvre jaune et des grandes chaleurs. Nous prenons une voiture de place, jolie calèche attelée de deux belles mules grises, et nous nous mettons en route pour *Doña Luisia*. Les rues que nous traversons nous frappent par leur malpropreté, le peu de soin apporté à la tenue des maisons et des boutiques. La négligence et le laisser aller règnent partout. Le bon et obligeant jeune homme qui nous sert de cicérone nous assure pourtant que nous passons par les meilleurs quartiers. Que dire alors des autres ? La race noire et mulâtre dans toutes ses nuances forme la plus grande partie de la population de Rio; aussi les rues et les places publiques offrent-elles aux étrangers un aspect singulier.

C'est un dimanche. Nous voyons des négresses vêtues du costume oriental de la côte d'Afrique, avec le corsage de percale blanche, le turban de mousseline, la pièce d'étoffe en écharpe jetée sur l'épaule,

le col et les oreilles ornés de chaînes d'or ou de grains de corail; puis toutes les modes d'Europe burlesquement portées par ces beautés au teint d'ébène, auxquelles les volants de gaze rose tendre et bleu clair donnent le plus bizarre extérieur. Beaucoup d'entre elles portent des paniers remplis de bouquets des fleurs les plus magnifiques. Les hommes ont en général le costume européen. Ceux qui sont libres sont chaussés, la plupart des esclaves marchent pieds nus. Quelques-uns cependant, qui appartiennent à de grandes maisons, portent de très-belles livrées. Les vêtements de toutes ces personnes sont très-propres, les étoffes blanches, éblouissantes. Nous passons devant l'hôpital, qui est au bord de la mer. C'est un bâtiment magnifique, immense dans ses proportions. Nous regrettons de ne pas avoir de temps pour le visiter; on le dit admirablement tenu par des sœurs françaises de l'ordre de Saint-Vincent de Paul. En ce moment même, nous voyons arriver à la porte de l'hôpital deux noirs portant un hamac d'étoffe épaisse, soigneusement repliée. C'est un malade que l'on y transporte. Nous prenons une rue longée d'un côté par un jardin public dont les grilles nous permettent de voir l'intérieur. Ce sont des allées d'arbres majestueux, et au-dessous

des bosquets de fleurs brillantes, des haies de camélias, d'héliotropes, de roses, d'hibiscus pourpres, et de mille autres fleurs que nous cultivons chez nous dans des serres.

Les rues de Rio sont si mal pavées que nous ressentons une espèce de répétition du mal de mer, tant notre voiture éprouve de cahots. Mais cocher et attelage ne paraissent pas se soucier le moins du monde d'éviter les vallons et les montagnes sur lesquels le véhicule bondit, descend, remonte, penche à droite, puis à gauche... Enfin il s'arrête au bord d'un chemin taillé dans la montagne, et non loin d'une forêt de bananiers magnifiques. Nous descendons de voiture pour gravir à pied une petite côte assez roide, qui conduit à la campagne où nous nous rendons. Les talus en pente qui bordent les chemins sont couverts des plus belles fleurs, entre autres de superbes *pétunias* sauvages. Nous entrons dans un jardin qui est une véritable forêt vierge, comme il en faut dans cet ardent climat, où l'ombre est une nécessité. Mille arbustes couverts de fleurs éclatantes et répandant de suaves parfums s'arrondissent en berceaux au-dessus des allées et forment des bosquets frais et sombres. Un joli petit enfant y dort dans une voiture d'osier. Nous arrivons près de la

maison. D'énormes lauriers-roses, grands comme nos marronniers d'Europe, étendent leurs dômes fleuris près de la porte d'entrée. Les hôtes de ces lieux nous reçoivent de la manière la plus obligeante. Nous déjeunons dans une salle dont les portes s'ouvrent sur le jardin. Du premier étage la vue est admirable; tout alentour, des campagnes charmantes ornées des plus beaux arbres et des plus belles fleurs. Ces gradins de verdure et leurs belles villas descendent jusqu'à la mer, qui brille calme et unie comme un miroir de cristal azuré. Partout les palmiers, les bananiers, les cocotiers s'élèvent au-dessus des bosquets fleuris, et se balancent gracieusement sur le bleu du ciel, ou sur les eaux limpides de la baie. Les fleurs les plus riches et les plus rares viennent ici sans culture et sans soins. Nulle part, à l'exception de Madère peut-être, nous n'avons vu une végétation aussi riche et aussi colorée.

Après quelques heures passées dans la bonne et cordiale hospitalité de nos hôtes, nous prenons congé d'eux pour retourner au *Tamar*. Nous regagnons notre voiture, qui s'était réfugiée à l'ombre de la belle forêt de bananiers, et nous reprenons notre course aventureuse au galop des mules, et sous la garde du mulâtre qui les guide ; arrivés sur

la place du palais, nous voulons descendre; nous crions au cocher d'arrêter... Celui-ci fait de vains efforts pour calmer l'ardeur de ses bêtes, elles tournent comme dans un cirque, et font trois fois ainsi au galop le tour de la place. Enfin, il leur plaît de s'arrêter; nous en profitons pour sauter hors de notre voiture; nous demandons ce que cela signifie. Le cocher nous répond que ses mules ne sont pas accoutumées à s'arrêter à cet endroit, mais au stationnement des voitures de place, et qu'il est difficile de leur faire suivre la direction que l'on désire. Nous venions de faire l'expérience de la vérité de ce fait, et tout en admirant l'obéissance de ces animaux, nous entrons dans un petit bâtiment servant de salle d'attente aux steamers qui croisent dans la baie, et qui se rendent dans les diverses quartiers de la ville. Notre obligeant cicérone veut me pourvoir de quelques fruits pour nos enfants; pendant qu'il en cherche, nous restons dans le débarcadère; le hasard veut que nous assistions à l'arrivée et au départ de plusieurs bateaux. Assis sur les banquettes de la salle, nous jouissons de ce *défilé* le plus amusant du monde. Nous voyons passer tous les spécimens de la société du pays, les riches créoles en toilettes éclatantes, en robes de taffetas bleu, rose, cerise, jaune, en mantilles blanches ou noires, en chapeaux parisiens aux

couleurs les plus vives, étincelantes de bijoux, portant de riches éventails à la main; leurs enfants sont habillés comme elles avec une élégance extraordinaire, mais souvent de mauvais goût. Puis toutes les nuances possibles de la race nègre et mulâtre, en passant par le cuivré, le verdâtre, le brun, le jaune. Leurs toilettes excentriques, leurs cheveux rebelles et crépus, relevés avec toute l'exigence de la mode, souvent ornés d'aiguilles d'or, de perles, de corail, leurs robes de gaze, de tulle, de mousseline, chargées d'ornements de toutes sortes, tout cet ensemble a quelque chose de fantastique et de bizarre qui rappelle un rêve. On dirait que tout ce monde a fait un plongeon dans l'arc-en-ciel, tant les couleurs bariolées éclatent partout. C'est un flot de rubans, de fleurs, de panaches qui passe et se renouvelle sans cesse; nous sommes étonnés de la pâleur extrême des visages. Dans toute cette foule, ainsi que dans nos courses en ville, nous n'avons pas rencontré chez un *seul* individu, soit homme, femme ou enfant, les bonnes couleurs et l'air de santé des races européennes. Une maigreur extraordinaire, ou un embonpoint excessif, se montre chez la plupart des femmes, la beauté est rare. La race nègre et mulâtre au Brésil est souvent grande et forte dans ses proportions, mais, en gé-

néral, dépourvue de grâces et d'attraits. Nous regagnons enfin notre barque, et nous revenons au *Tamar*. La chaleur est devenue excessive, et nous sommes heureux de pouvoir nous rafraîchir un peu dans le grand salon de l'immense navire. On continue à charger du charbon, nous entendons les noirs porter en chantant les paniers de houille; ils se sont emparés de deux tiges d'arrosoir qu'ils ont remplies de cailloux; ils en ont fait des espèces de grelots dont ils accompagnent leurs chants. De temps à autre, toute la troupe bondit et danse comme feraient des enfants, en poussant des cris de joie, et en agitant leurs instruments improvisés. Ici encore nous remarquons la lenteur et l'insouciance de leur travail, la nonchalance de leurs mouvements, le grand nombre de travailleurs pour peu de labeur; enfin toute la désorganisation anormale du travail fait par les esclaves. Nous devons bientôt faire nos derniers préparatifs pour quitter le *Tamar*, et nous rendre à bord du *Prince*, qui, en l'absence de la *Camilla*, en réparation, doit nous conduire à Montevideo et à Buenos-Ayres.

Vers quatre heures de l'après-midi, nos préparatifs sont terminés. Nous prenons congé du capitaine et des officiers du *Tamar;* ce n'est pas sans émotion que nous quittons ce brave capitaine, qui,

dans notre naufrage, a montré tant de courage, et à su nous épargner, autant qu'il était possible, les angoisses de notre affreuse position. Nous l'en remercions en peu de mots. Ses yeux se troublent, il répond modestement qu'il n'a fait que son devoir, et que c'est Dieu qui a tout fait. Le second du navire prend nos enfants dans ses bras et les dépose dans la barque qui doit nous conduire au *Prince*. L'agent de l'amirauté, homme aimable et instruit, avec lequel nous nous entretenions souvent, nous accompagne aussi.

Nous arrivons au *Prince*, qui, relativement au *Tamar*, est une vraie coquille de noix. Le capitaine et les officiers nous reçoivent le plus cordialement du monde, et se donnent toute la peine possible pour nous installer un peu commodément. Le *Prince* a été construit pour contenir quinze passagers, et nous sommes quarante-cinq ! Tous les sommeliers ont dû abandonner leurs cabines à nos compagnons de route.

Le capitaine me donne le choix entre une dispersion de nous tous dans les divers compartiments de premières, ou bien une cabine de famille en secondes. Nous acceptons cette dernière proposition, et nous prenons possession de nos domaines. Nous avons au-dessus de nous les moutons, les poulets, les

chaînes de l'ancre, et trois ou quatre mousses qui se livrent à une lutte animée.

Pour parvenir à notre gîte, il faut passer devant la machine qui est un vrai grilloir, et devant la cuisine, dont la vue est faite pour nous ôter tout appêtit. Néanmoins, les gens des premières envient notre sort; nous sommes réunis, tandis qu'ils sont dispersés sur les sofas de la salle à manger, où une partie de la nuit se passe avant qu'ils puissent dormir, les officiers de quart allant et venant. Nos infortunés compagnons ont une *cuvette* pour dix personnes, et sont dans la pénurie d'objets de toilette des plus nécessaires. Les dames sont dans une cabine qui reçoit toutes les odeurs de la cuisine, etc., etc.

Nous installons enfants et bagages, et nous remontons sur le pont, pour jouir autant que possible de l'admirable golfe du Rio. Vers cinq heures, nous partons. Nous passons de nouveau devant toutes les splendeurs de la baie. En quelques minutes nous sommes au pied du fort de Santo-Domingo, qui ferme l'entrée de la rade. Notre capitaine, selon l'usage, fait ralentir la marche du navire : on lui fait, depuis le fort, les signaux convenus; il y répond en montrant ses papiers.

Nous marchons, mais encore à petite vitesse. Au bout de peu de minutes nous voyons briller un des

canons du fort, on tire à poudre dans notre direction. Nous continuons notre route ne nous doutant pas que ce signal nous concernait. Quelques instants se passent encore, un second coup part ! Cette fois-ci, c'est bel et bien un boulet qui passe en sifflant pardessus nos têtes. On se demande ce que cela signifie... Le capitaine donne l'ordre de rebrousser chemin. Au moment où nous tournons, un troisième coup part. Le projectile passe plus près de nos têtes que son devancier et tombe dans la mer à peu de brasses du navire. Nous nous baissons tous ne sachant pas ce qui peut arriver. Un quatrième boulet passe encore sur nous, mais cette fois presque dans les vergues du vaisseau ; un peu plus, il les coupait en deux. La surprise est grande, l'événement inexplicable. Quelques-uns de nos compagnons de route, officiers anglais qui ont fait la campagne de Crimée, sont devenus sombres et pensifs. Ce bruit de boulets leur a subitement rappelé toutes les horreurs de la guerre.

Nous nous arrêtons au pied du fort. L'officier en chef descend dans un canot, et va demander raison de l'étrange conduite que l'on tient à notre égard. Le commandant du fort est Brésilien. Il est *ivre* à ne plus savoir ce qu'il dit, encore moins ce qu'il fait. Il se vante d'avoir donné l'ordre de nous bom-

barder, parce que, disait-il, le capitaine n'avait pas montré ses papiers. L'officier répond qu'il l'a fait, les élevant en l'air selon la coutume ; que, du reste, le *Prince*, faisant le service des Messageries royales entre Rio et Buenos-Ayres, n'est pas un vaisseau inconnu. Le commandant n'en démord pas ; il veut mettre le capitaine à l'amende, ou tout au moins lui faire payer les bombes. L'officier, pour en finir, consent à ce dernier arrangement, et revient à bord. En ce moment, pour comble de chicane, le commandant profite de ce que le soleil se baisse à l'horizon, pour prétexter qu'il est couché ; il fait descendre le pavillon du fort, et aucun navire ne peut plus sortir de la rade ce soir-là...

Nous rentrons dans le golfe. Le commandant de la frégate française *la Poursuivante*, ayant entendu le bombardement, et vu notre manœuvre, envoie un officier à bord, pour savoir ce qui est arrivé, et pour nous offrir aide et secours s'il y a lieu. Notre capitaine lui raconte en peu de mots les procédés de l'officier brésilien, qui sont inqualifiables et dont le gouvernement anglais prendra note.

Nous sommes tous très-contrariés de cet incident, qui nous retarde d'un jour encore.

La chaleur avait été suffocante ; la nuit est froide, humide, au point que, dans nos cabines mêmes, nos

lits et nos meubles sont mouillés comme dans une étuve.

Les malheureux garçons de service qui ont cédé leurs cabines aux voyageurs passent la nuit sur le pont, et sont exposés, après une journée brûlante, à cette rosée glaciale. Quatre d'entre eux tombent malades. On les met à côté de notre cabine dans une espèce de vestibule garni de couchettes, comme il y en a dans les navires.

Le matin, vers neuf heures, nous nous mettons en route. La mer est mauvaise, le vent fort, la navigation difficile. Quatre à cinq jours se passent ainsi; deux de nos malades se remettent complétement; un seul est convalescent; mais le quatrième est toujours bien mal. Nous l'entendons parler et gémir dans son délire, car, depuis plusieurs jours, sa tête est égarée, et il ne revient plus à lui. Ses compagnons le soignent fidèlement. Le médecin du bord le trouve gravement atteint, et ne croit pas qu'il se remettra.

1er mars.

Nous entrons dans le Rio de la Plata, qui, à son embouchure, a cent lieues de large (c'est ainsi que l'indique la carte maritime). Du navire, nous voyons

à notre droite les collines peu élevées mais couvertes de pâturages de la république orientale de l'Uruguay; de temps en temps on aperçoit quelque maison couverte de paille et bâtie en briques; ce sont les *ranchos*, ou demeures des *estancias* (fermes de bestiaux).

Devant nous sont les îles de Flores et de Lobos, dont la première porte le phare qui signale aux navires les brisants dangereux et les récifs du banc Anglais. Vers le soir, nous arrivons en vue d'une colline un peu plus élevée que les autres, et qu'on appelle le *Cerro;* vis-à-vis de cette espèce de montagne s'élève la ville de *Monte video*.

Avec ses églises à coupoles arrondies, ses maisons à terrasses, ses murailles blanches, son beau ciel, Montevideo a l'aspect aride d'une ville orientale. Ce n'est que vers la gauche du port, entre les mâts des navires, que l'on voit de la verdure et des arbres. Montevideo est bâti sur un récif composé presque uniquement de roches d'agate. Du côté de la rade s'élève un petit fort (parodie de nos fortifications d'Europe).

Les environs de Montevideo produisent des fruits excellents; on nous en apporte. Ce sont des pêches superbes, des raisins, des pommes, des figues

blanches et brunes d'un goût exquis. Les raisins sont énormes et à grains allongés, comme ceux de Grèce ou d'Italie.

La fièvre jaune régnant à Rio, on nous met en quarantaine, et nous ne pouvons aller à terre. Dix de nos compagnons de route descendent à Montevideo; mais la *sanidad* (conseil de santé) vient leur enjoindre de passer quatre jours à la *isla de la Liberdad*, autrement dit, *l'île aux Rats*, petit récif surmonté d'une mauvaise maison servant de lazaret, et dans laquelle il pleut à plaisir. Le médecin du lazaret, qui en est en même temps l'aubergiste, rançonne les voyageurs d'une manière excessive, et prolonge à volonté la quarantaine. Sa baraque n'ayant que les quatre murs, il fait payer à part la jouissance d'un lit et de quelques autres meubles. La cuisine est à l'avenant. Nos compagnons de route s'embarquent avec leurs bagages pour se rendre à ce ravissant séjour. Nous leur souhaitons bonne patience dans leur île, en leur offrant la chasse aux rats comme passe-temps, et les pâtés de rats comme supplément à la cuisine insuffisante qu'ils ont en perspective. On leur crie encore du bord des recettes de côtelettes de rats, de filets de rats, de biftecks de rats, etc. Ils partent gaiement en nous souhaitant bon voyage, ne se doutant

pas, ni nous non plus, de toutes les vicissitudes qui nous attendaient.

La *sanidad* se montre très-sévère. On nous envoie un drapeau *jaune*, que nous devons arborer. Le médecin proteste en vain que nous n'avons à bord qu'un malade (le second maître d'hôtel), et que ce n'est pas de la fièvre jaune, n'importe : c'est à peine si l'on permet aux barques de charbon de s'approcher du navire. Les *sacs vides* ne rentreront pas immédiatement à Montevideo ; ils doivent se purifier aussi par un séjour préalable à *l'île aux Rats*. Nous rions beaucoup de toutes ces craintes ridicules. Nous partons le soir du second jour pour Buenos-Ayres ; le matin de bonne heure nous sommes en grande rade. Le ponton de garde nous crie « Quarantaine ! » : il faut s'arrêter là. La chaleur est étouffante, l'air embrasé. Nous souffrons souvent de la soif, ne pouvant nous accoutumer à boire l'eau du Rio de la Plata, qui doit cependant devenir désormais notre unique boisson. Cette eau, qui est très-salubre, est jaune, peu fraîche et peu agréable à l'œil. Deux jours se passent. Aucun message ne nous parvient. Nos officiers vont au ponton pour demander raison de cette manière d'agir. On leur dit qu'à Buenos-Ayres le bruit s'est répandu que nous avons la fièvre jaune à bord, et que la quarantaine sera rigoureuse.

En attendant une réponse du consul anglais auquel on envoie un message, nous restons toujours en grande rade, secoués par un *pampero* ou vent du sud, qui est très-dangereux. Buenos-Ayres n'ayant pas de port, il n'est pas rare de voir la violence du *pampero* briser les chaînes des ancres, et jeter les navires à la côte. Chaque année quelques vaisseaux se perdent de cette manière. Notre petit bâtiment est agité comme une feuille par le vent. Personne ne se hasarde de notre côté. Un cercle magique semble tracé autour du *Prince*, comme pour empêcher tout être humain de pénétrer jusqu'à nous.

Pendant ce temps, il circule à Buenos-Ayres les bruits les plus étranges. Les promeneurs du môle, armés d'une longue-vue, examinent notre navire. Les uns disent qu'on leur a certifié que *tous* les passagers étaient morts. D'autres, plus judicieux, font observer qu'il faut pourtant que le cuisinier ou le chauffeur soit encore en vie, un peu de fumée s'élevant au-dessus du steamer. Le lendemain, cette fumée semble avoir disparu. Aussi les promeneurs décident-ils que *tout* le monde est mort. Ce bruit parcourt la ville. La *sanidad* s'en empare. Le consul anglais est fort mal reçu. Le président du conseil de santé, à moitié fou de terreur, lui intime l'ordre de

nous faire aller à l'île de *Martin-Garcia*, à vingt lieues de Buenos-Ayres, et d'y passer au moins douze jours. Le consul réclame contre cette mesure barbare, ou tout au moins extravagante, *Martin-Garcia* étant une île à peu près déserte, où nous ne trouverions peut-être pas même un abri, et où nous pourrions vivre, faute d'autres provisions, de « côtelettes de tigres », aussi bien que nos compagnons de l'île de la Liberté, de « biftecks de rats. » On vient nous apporter cette nouvelle. Nous nous récrions tous. Le consul anglais retourne à Buenos-Ayres pour apporter notre protestation. On parle aussi de nous envoyer pour douze jours à l'*Encenada*, petite forteresse de la côte à quatorze ou quinze lieues de la ville.

Dans la nuit du troisième jour, j'entends gémir et râler constamment notre pauvre malade. Nous ne pouvons dormir, notre cabine étant tout près de la sienne. Nous passons une partie de la nuit à prier pour cet infortuné, dont le dernier combat est arrivé. Vers le matin, tout devient tranquille. A cinq heures, j'entends le médecin qui remonte l'escalier contigu à notre chambre. Il donne quelques ordres à voix couverte. Nous entendons aller et venir. Nous nous levons; le temps est superbe. Lorsque je passe devant le lit du malade pour con-

naître son état... je le trouve vide... la délivrance était arrivée. En montant sur le pont, nous voyons les derniers préparatifs déjà terminés. Le mort, enseveli dans ses couvertures et soigneusement enveloppé dans un troisième linceul, avait été déposé dans une petite barque amarrée au *Prince*. L'étendard britannique, selon la coutume des marins anglais, servait de drap mortuaire. — Cet incident nous attriste beaucoup et complique extrêmement notre situation. On ne peut cacher ce décès; la déclaration doit en être faite, et Dieu sait quelles extravagances vont en surgir! On envoie au ponton annoncer la triste nouvelle. Dans la journée, le consul anglais revient. La *sanidad*, terrifiée par la communication du décès, refuse même de nous laisser aborder à *Martin-Garcia*, ou à l'*Encenada*... La barque du consul, qui nous apporte cette consolante déclaration, doit se tenir à distance. Les dépêches cependant sont remises à l'aide d'une immense paire de pincettes, que tiennent les mariniers de l'embarcation du consul. Armé de cette gigantesque machine, le matelot reçoit les lettres et les secoue dans le fond de la barque comme on ferait d'un reptile venimeux. Le consul pérore à distance. Le vent est très-fort; la barque va et vient, mais le matelot ne saisirait pour rien au monde l'amarre du *Prince*

avec la main; les pincettes fonctionnent comme pour le reste. Un de nos compagnons de voyage, Anglais plein d'originalité humoristique, dédie une espèce de tragédie aux autorités de Buenos-Ayres.

ACTE I. *La toile se lève.*—Le gouverneur, assis dans un fauteuil et *juché* sur une des plus hautes tours de la ville, laisse errer ses regards sur la rade. A côté de lui se tient le président de la *sanidad*. Il l'interroge : « Que voyez-vous du côté de ce bateau pestiféré ?—Je vois même les vagues du Rio se teindre en jaune ! — Aucun être humain ne paraît sur le pont ? — Aucun, je ne vois que des papillons, des insectes, des moustiques, qui volent dans les airs au-dessus du navire; ils se dirigent vers nous. — Que dites-vous, ils viennent ici ? Président, ne souffrez pas qu'ils abordent ! Ils vont apporter la contagion dans notre cité ! Holà, gardes ! qu'on sonne le tocsin, qu'on batte le rappel, qu'on assemble la population sur le rivage, avec tout ce que nous possédons de fusils, canons, revolvers, obusiers, et feu ! feu ! sur ces papillons dangereux... »

En attendant, le consul anglais revient nous dire que la *sanidad* exige du capitaine l'ensevelissement de notre mort sur une île du Parana, près de *Martin-Garcia*. Quant à nous, le consul a obtenu l'autorisa-

tion de nous reconduire à Montevideo, avec l'assurance que le *Pampero* ou le *Ménin*, les bateaux ordinaires de service entre Montevideo et Buenos-Ayres nous prendraient le surlendemain. A la nuit, nous partons ; mais le capitaine déclare qu'il ne peut faire le grand détour de *Martin-Garcia* pour l'ensevelissement du défunt. Il décide que, selon l'usage ordinaire des marins, il sera jeté à la mer. A neuf heures environ, on arrête le *Prince*. L'équipage et les passagers se réunissent sur le pont. La nuit est magnifique ; la lune jette sur les flots une immense nappe argentée que le vent agite légèrement. On amène la barque mortuaire près de l'escalier du navire. Deux matelots descendent dans le canot et disposent le corps sur une planche en travers de la barque. L'étendard britannique le recouvre entièrement. Ces dispositions prises, le capitaine commence à lire dans la liturgie anglicane l'office des morts qui est très-solennel, uniquement composé de versets de la Bible adaptés à la circonstance. Au moment où il lit les passages relatifs à l'ensevelissement du corps mortel qui est poudre et qui retourne en poudre, il dit : « Jetez le corps à la mer. » Les deux matelots inclinent doucement la planche ; la nappe d'eau argentée s'entr'ouvre, et reçoit entre deux sillons le dépôt sacré qui lui est confié ; une légère ondu-

lation remonte en frémissant à la surface du Rio; l'étendard est resté sur la barque, mais il s'affaisse sur la place vide... Le capitaine continue à lire les versets qui parlent de la résurrection et des magnifiques assurances de la vie éternelle et du salut par Christ. Nous nous séparons, vivement impressionnés, et nous recherchons, pour le reste de la soirée, le silence et le recueillement. Le *Prince* reprend sa marche, et un peu plus tard nous nous retirons dans nos cabines.

Le lendemain, 7 mars, nous sommes de nouveau en vue de Montevideo. Mais le *Ménin* qui est arrivé la veille a transmis ici toutes les folles terreurs de Buenos-Ayres. On refuse même de nous laisser aborder à *l'île aux Rats*. Le médecin, qui n'avait donné que quatre jours de quarantaine à nos compagnons, a été destitué. C'est vingt jours que son successeur devra exiger désormais. Nous nous réunissons tous pour faire une déclaration au capitaine et au consul anglais, par laquelle nous protestons contre toute espèce de quarantaine autre part qu'à Buenos-Ayres, qui est le lieu de notre destination, et où la compagnie devra nous transporter de quelque façon que ce soit. Le *Prince* ne peut attendre plus longtemps. Il faut qu'il retourne à Rio de Janeiro. On parle un instant de nous y faire retourner; mais alors la

quarantaine serait à recommencer et ne finirait jamais. Nous avons déjà soixante jours de mer, ce qui est plus que les navires à voiles n'en mettent dans leurs plus longues traversées. La déclaration signée de nous tous est portée au consul. La compagnie envoie chercher le pilote de la flotte anglaise, don Manuel, Génois, qui est avec nous depuis notre premier passage à Montevideo. Elle le prie d'aller en rade s'assurer s'il ne se trouve pas quelque navire à voiles pour nous transporter à Buenos-Ayres. Après un jour de recherches et de pourparlers (la plupart des patrons refusant de prendre à bord des *pestiférés* comme nous), il se trouve un Porteno, qui consent, pour un prix énorme, à se charger de nous. Don Manuel vient nous annoncer cette bonne nouvelle. C'est la *Ninfa de la Plata* qui devra nous recevoir ; il faut être prêt le lendemain à neuf heures. La *Ninfa*, jolie goëlette gênoise, faisait jadis le voyage de Buenos-Ayres à Montevideo ; à cette époque-là don Manuel en était le propriétaire. Le patron actuel du bâtiment est un vieil avare, disgracieux et peu complaisant. La *Ninfa* est arrangée pour recevoir dix voyageurs ; nous sommes vingt-deux. Il n'y aura pas de lits pour tout le monde. Le capitaine du *Prince* promet et donne des matelas supplémentaires. Don Manuel, qui nous a pris en affection, et qui est plein

de bontés pour nos enfants, leur fait venir de Montevideo de belles pommes et deux grandes bouteilles de lait. Craignant l'envahissement des Anglais, il va d'avance sur la *Ninfa* retenir des couchettes pour les enfants et des matelas pour nous. L'excellent homme ne se réserve rien pour lui-même, et j'ai de la peine à lui faire accepter une couverture et un édredon avec lesquels il s'arrangera le mieux possible sur le pont.

10 mars.

A neuf heures, nous nous rendons à bord de la *Ninfa*. Deux officiers du *Prince*, qui ont été excellents pour nos enfants et dont celles-ci ont peine à se séparer, nous accompagnent et nous installent. La grande cabine de la goëlette a été séparée en deux par des toiles à voiles. Le fond est réservé pour les dames et les enfants. Nous nous y rendons avec armes et bagages. Avec nous s'y trouvent une dame de Rio et sa petite fille, personnes fort peu aimables, puis mistress P***, bonne et gentille Anglaise, qui a voyagé avec nous depuis l'Angleterre, en compagnie de son mari le capitaine P***, et de ses deux inséparables commensaux, *un chat* et *un chien*. Quant au chien, sa présence à bord ne fait naître aucune remarque particulière ; mais celle du chat aurait pu

lui coûter la vie, si la nature ne lui eût donné un pelage parfaitement blanc. Les matelots, superstitieux pour la plupart, n'aiment pas les chats sur les navires. Cette maudite bête, disaient les gens du *Tamar*, a été cause de notre tempête en quittant Southampton; si elle avait été *noire*, notre naufrage eût été complet, et nous aurions tous péri. Ces réflexions menaçantes, arrivant aux oreilles de mistress P***, avaient encore accru sa sollicitude pour son précieux chat, qui devait la suivre jusqu'au Paraguay, où elle se rendait avec son mari. Elle voulait prendre Poussy avec elle dans notre étroit réduit. Mais je m'y opposai doucement, en lui faisant observer que je craignais ce voisinage pour nos enfants. Là-dessus, l'aimable dame n'objecta plus rien, et Poussy fut installé dans une sorte de cage à poulets vide qui se trouvait sur le pont. Nous partons; le vent est favorable, le temps fort beau. Nous prenons nos repas sur le pont, pittoresquement campés, chacun comme il peut. Don Manuel, avec une rare prestesse, nous fait passer les bons morceaux et nous recommande du geste et de l'œil au majordome Francesco, lequel, comme maître Jacques chez Harpagon, cumule une quantité de fonctions et de dignités à bord de la *Ninfa*.

11 mars.

Nous arrivons pour la seconde fois en vue de Buenos-Ayres. Mais en passant près du ponton de garde, le terrible mot *quarantaine,* hurlé dans un porte-voix, nous barre encore une fois le passage. Une clameur lamentable s'élève de tous côtés. Le capitaine, le pilote, se rendent vainement à bord du ponton pour prier qu'on nous envoie l'officier de santé, qui constatera notre parfait état sanitaire. Tout est inutile. On nous montre deux pavillons, un rouge et un jaune, hissés sur le mât de beaupré de notre geôlier, et on nous dit que nous ne serons libres qu'au moment où ces deux pavillons seront baissés.

12 mars.

Un pampero très-violent nous secoue comme une feuille dans un tourbillon. Nous en souffrons beaucoup. Les nuits sont très-fraîches, et la majeure partie de nos compagnons sur le pont, enveloppés de couvertures, commencent à prendre rhumes et fluxions. Le moindre éternument semble me présager une aggravation à notre sort et indiquer un symptôme alarmant de plus pour l'impitoyable *sani-*

dad, qui ne manquera pas de s'en emparer, afin de prolonger notre exil et d'augmenter sa sécurité. Le lendemain au matin, j'entends de bonne heure un colloque fort animé entre le brave Francesco et le capitaine P***. Mon nom, prononcé avec chaleur par Francesco, attire mon attention. A travers une fente de la paroi de toiles à voiles, je vois et je comprends de quoi il s'agit. Francesco, occupé à tirer d'un coffre quelques provisions pour le déjeuner, avait exhibé la demi-bouteille de lait qui restait encore pour nos enfants. Là-dessus M. P*** avait commencé à pérorer dans un français grotesque, en faisant allusion à un évènement nocturne, à savoir, disait-il, « que le chatte de moua avè fè oune pitit chat ce nouïe, et je désiré du lée pour le mama. » Francesco répondait avec une indignation concentrée : « Señor, ce lait est por les enfants de la Señora, et no por animal. — Mais ioune poue, ioune poue, » insistait le gentleman avec un air de supplication comique, et qui contrastait avec le front plissé de l'inexorable Francesco, qui continuait à marmotter tout en courroux : « Bueno, Bueno, donner al chat de l'Inglèse la leche de los niños, no, no ! » Je mets fin à la discussion en avançant la tête hors de la cloison improvisée et en faisant signe à Francesco de donner un peu de ce lait tant convoité. Celui-ci obéit en murmurant et en

haussant les épaules. Je perds visiblement dans sa bonne opinion, mais je gagne dans celle de mistress P***, qui est ma voisine de couchette, et qui, ayant tout vu et tout entendu, crie en anglais à M. P*** qu'il me doit des remercîments pour ma générosité. Nous allons voir l'accouchée et son baby qui est charmant, blanc comme la neige, et qu'on nomme *Quarantaine*, en souvenir du moment malencontreux de sa naissance.

13 mars.

Aucun signe de délivrance ne vient jusqu'à nous. Le *pampero* continue, notre position est très-désagréable; d'un instant à l'autre elle peut devenir dangereuse, le terrible ponton est toujours là, orné de ses deux affreux drapeaux; je suis très-souffrante d'un coup que je me donne à la tête contre le mât de beaupré.

14 mars, onze heures du matin.

Je suis dans la cabine des dames, occupée à la toilette des enfants. Tout à coup j'entends un hourra joyeux, des cris, des battements de mains : nous sommes délivrés; les deux pavillons ont glissé

le long des cordages et ne flottent plus pour nous narguer. L'officier du ponton vient à bord pour nous dire que nous pouvons nous rendre à Buenos-Ayres quand nous voudrons; la barque qui a apporté l'ordre de la *sanidad* emmène déjà une partie de nos compagnons; l'un d'eux a l'obligeance de se charger de nous envoyer une *baleinière* (embarcation du port) et d'arrêter des chambres pour nous dans le meilleur hôtel. Une seconde barque vient chercher le reste des voyageurs; nous sommes les seuls encore à bord. Le vent devient si violent que le capitaine doute de notre arrivée à Buenos-Ayres pour ce même soir. Cependant, notre désir de dormir à terre est extrême; enfin une voile paraît à l'horizon, c'est une baleinière qui lutte contre les vagues et court des bordées qui lui font faire un grand circuit pour arriver jusqu'à nous. Bientôt nous reconnaissons le globe rouge et blanc des chaloupes de Santiago, le batelier qui devait venir nous prendre. Nous sommes prêts, l'embarquement est très-difficile, périlleux même, mais n'importe; nous nous laissons courageusement glisser du navire dans la barque. Bientôt, nous y sommes tous, les enfants ayant été confiés, comme dans toutes les occasions pareilles, aux soins et à l'habileté des matelots. Le brave Fran-

cesco trouve que les deux hommes de l'embarcation risquent de ne pas venir à bout de la manœuvre, le vent augmentant rapidement. Il vient avec nous, et se rend extrêmement utile comme toujours; le ciel est magnifique, le coucher du soleil admirable. Les tours, les édifices de Buenos-Ayres se détachent sur un horizon de pourpre et d'or; du reste, le site n'a rien de remarquable: une côte plate, assez aride; un grand bâtiment neuf, la Douane, et quelques dômes assez élevés, se dessinent au-dessus de la masse confuse des maisons; une longue jetée en bois, qu'on appelle le Môle, bien nécessaire à cause du peu de profondeur du Rio, s'avance dans l'eau tout près de la Douane; nous courons des bordées pendant près de trois heures de temps. Les lames passent à chaque moment par-dessus l'embarcation, et nous arrosent à l'envi: nous recevons tout cela gaîment comme des captifs à peine délivrés, et si joyeux de leur liberté que tout le reste leur semble facile à supporter. Enfin, nous arrivons à la forêt de goëlettes, de bricks, de bombardes, de baleinières, qui sont sur l'extrême limite de la grande rade; nous franchissons cet encombrement sans accident, et nous arrivons au pied de l'escalier du Môle. Santiago est là avec ses hommes de confiance, pour transporter notre bagage, qu'une

vingtaine de portefaix noirs, mulâtres et de toutes les nuances, auraient emporté malgré nos cris, si les hommes de Santiago n'y avaient mis bon ordre. L'escalier franchi, nous arrivons sur la plate-forme de l'immense jetée; en sentant le sol ferme sous nos pas, il nous semble que nous faisons un rêve. La nuit est presque arrivée; les objets ont cette teinte confuse et fantastique d'une demi-obscurité succédant à un coucher de soleil d'un rouge inimitable. Au bout de la jetée, s'ouvrent plusieurs larges rues éclairées au gaz; les maisons à terrasses sont d'une élégance remarquable; nous hâtons le pas, l'obligeant Santiago à la tête de notre caravane. Après un court délai à la Douane, qui se montre très-complaisante, nous arrivons à la porte d'un joli hôtel où notre compagnon de route nous a retenu des chambres. L'hôte, sa femme, les sommeliers sont Français. Après avoir baragouiné l'anglais et de mauvais espagnol pendant tant de semaines, nous sommes heureux d'entendre notre langue maternelle. Nos enfants ont sommeil; on leur sert un bon souper, et l'on se hâte de les mettre dans d'excellents petits lits blancs et proprets qu'on vient de leur arranger. Nos chambres sont grandes, confortables, pourvues de rideaux, de tapis, de sofas. C'est avec une sorte de délice que nous

rangeons encore, ce soir même, nos effets dans les commodes et les armoires, et que nous parcourons nos domaines. Après soixante-cinq jours d'habitation dans les cabines des différents navires qui nous ont tour à tour abrités nous jouissons avec une satisfaction qu'il faut avoir expérimentée pour pouvoir la comprendre de la liberté de nos mouvements, de la faculté d'aller et de venir sur un plancher *ferme*, à l'abri des mille accidents et incidents que les continuelles oscillations des vaisseaux amènent constamment. Le soir, tout notre monde installé, nous recueillons nos impressions. Nous voilà arrivés à l'avant-dernière station de notre voyage, la région des dangers est, humainement parlant, à peu près franchie. Dieu nous a miraculeusement préservés jusqu'ici ; que de gages n'avons-nous pas reçus de sa fidélité et de son amour au milieu de toutes les vicissitudes si mémorables de ce long voyage ! Nous nous endormons dans ces sentiments de paix, de reconnaissance, de sécurité bienfaisante.

15 mars.

Le lendemain est un dimanche. Nous demandons à notre hôte des informations sur les heures de culte.

Buenos-Ayres possède quatre temples protestants, dont un allemand, un anglican, un écossais, un américain. A l'église américaine se tient l'après-midi le service français. Le culte allemand est à onze heures. Nous choisissons ce dernier, notre après-midi devant être consacrée à écrire. Après avoir parcouru une ou deux rues, nous arrivons à une charmante église gothique, de fort bon goût, et tenue avec une propreté admirable. Un chant bien dirigé nous rappelle vivement les cantiques des églises allemandes d'Europe. Le pasteur monte en chaire, et nous sommes ravis de son discours empreint d'une éloquence chrétienne très-remarquable. Après le service, nous abordons le marguillier, vieux bonhomme des plus bavards, et nous lui demandons s'il n'y aurait pas moyen de faire visite à M. le pasteur, que nous avons grande envie de connaître de plus près. Il y a un mariage dans la sacristie; mais, pendant ce temps, le marguillier nous fait attendre dans un joli petit salon qui fait partie du logement de la cure. Peu après, le pasteur M. S***, qui a terminé ses fonctions, vient à nous, et nous accueille de la manière la plus cordiale. Quelques personnes lui avaient annoncé notre prochaine arrivée, et nos noms ne lui étaient pas inconnus. Il nous parle de la grande et incontestable liberté des cultes dont on

jouit dans ce pays. Sa conversation, qui est des plus intéressantes et des plus originales, nous captive et nous procure une jouissance dont nous avons perdu l'habitude depuis l'Europe. M. S.... nous promet de venir nous voir dans notre future résidence; en attendant il se met à notre disposition de la manière la plus aimable pour être notre *cicérone* à Buenos-Ayres. Mais nous n'osons accepter, notre entretien avec le digne pasteur nous ayant donné un aperçu du grand nombre d'occupations de cet excellent homme. Le dimanche soir, à sept heures, il tient une réunion régulière à l'église. La surveillance de l'école, l'instruction des catéchumènes, les visites des pauvres, des malades, parmi les Allemands qui sont très-nombreux à Buenos-Ayres, tout cela retombe sur lui seul. Il n'a point de collègue. Tous les quinze jours, il va tenir le culte allemand à Montevideo, dans l'église anglicane que M. Samuel Lafon a fait bâtir à ses frais. — Nous retournons à notre hôtel, heureux de tout ce que nous venons de voir et d'entendre.

Nous devons passer ici près de trois semaines, ayant beaucoup d'achats et de visites à faire. Les courses à Buenos-Ayres sont très-fatigantes. La ville qui n'a, dit-on, que 160,000 âmes, est presque aussi étendue que Paris. La rue de *Pèru* est aussi

longue que celle de Rivoli. La ville est bâtie en carrés. Les maisons, dans la plupart des rues, n'ont qu'un étage surmonté d'une terrasse. Beaucoup ont aussi un premier et des balcons très-élégants. Les maisons neuves construites par des architectes gênois sont ravissantes, d'une élégance et d'un goût inconnus chez nous. Les vestibules à péristyles ouverts laissent voir les escaliers de marbre à rampe dorée, ornés de cristal rouge ou blanc, les plafonds en stuc superbement moulés, les fresques des murs, le pavé en mosaïque, la cour intérieure en marbre de deux couleurs, avec le puits surmonté d'une arcade mauresque en fer doré ou bronzé, orné des plus jolies fleurs. De magnifiques lampes de verre de couleur éclairent le soir ces petits palais, qui rappellent ceux des contes orientaux. Des lianes fleuries, plantées dans les cours, encadrent les portes et les fenêtres, pendent le long des galeries et des balcons, s'enlacent autour des colonnes, et donnent à tout l'ensemble un air de fête.

Ce qui nous surprend beaucoup, ce sont les toilettes de bal que les dames portent dans les rues, et les couleurs vives et tranchantes de leurs ajustements. Les dames de Buenos-Ayres sont en général de très-belles femmes, brunes, avec des yeux et des cheveux d'un noir brillant. Mais ce sont des beautés

un peu dures, souvent hautaines, d'un effet majestueux et imposant plutôt que gracieux. Elles n'ont conservé des modes espagnoles que le voile noir, qu'elles portent tout l'été sur leurs cheveux, ordinairement arrangés avec beaucoup d'élégance et de soin. Néanmoins, il leur manque cette grâce charmante que nous avions admirée chez les femmes espagnoles d'Europe. Buenos-Ayres n'a pas de promenades. Cependant nous voudrions faire passer aux enfants quelques heures à la campagne. On nous indique *Palermo*, l'ancienne résidence de Rosas. Nous prenons une voiture, et nous nous y rendons. La route est assez jolie, bordée d'un côté par les *quintas* ou maisons de campagne des porteños riches, ou des étrangers qui craignent les chaleurs de l'été à la ville. Palermo est une villa à l'italienne, tout entourée de galeries et d'arcades qui font un charmant effet. Depuis la chute de Rosas, personne n'a plus habité cette belle campagne. Il semble même que la haine politique cherche à en hâter la destruction. Rien de plus triste, à mon avis, qu'une ruine moderne qui n'a pas pour elle la poésie de la tradition, et la poésie plus belle encore du lierre et des lianes qui couvrent et retiennent les pierres disjointes par les siècles. A Palermo, tout rappelle une dévastation récente. A travers les portes-fenêtres des salons qui s'ouvrent

sur les galeries, nous voyons l'intérieur de ces vastes et somptueuses pièces. De riches tentures pendent en lambeaux le long des murailles, que l'humidité tache de larges placards de moisissure. Les belles cheminées de marbre blanc sont brisées, les dalles également. Les lambris et les portes d'acajou sont balafrés de coups de sabre. Les parterres, où Rosas se plaisait à faire cultiver les fleurs les plus rares, n'offrent plus aux regards que des caisses vides et des ronces qui envahissent tout. Le parc présente le même aspect de ruine et de désolation. La destruction, mais une destruction systématique, calculée, vengeresse, semble être l'inévitable partage de cette résidence, naguère encore si somptueuse et si admirablement entretenue. Rosas, bizarre dans ses goûts, avait conquis Palermo sur le Rio de la Plata. Plusieurs milliers de voitures de terre avaient formé dans le fleuve une sorte de presqu'île, que le dictateur avait fait planter en parc. C'était, du reste, le seul moyen d'avoir des arbres, la sécheresse du sol y mettant souvent obstacle dans la campagne ou *campo* de Buenos-Ayres. Tout auprès du parc, une sorte de village, dont on voit encore les restes, contenait trois mille hommes de garde prétorienne, tour à tour soldats, licteurs, victimes ou bourreaux, selon les caprices du maître.

Les orangers ne réussissent pas à Buenos-Ayres. Ils y sont souvent sujets à une sorte de rouille qui fait périr les feuilles. Un jour, Rosas, qui voulait à tout prix sauver ceux de Palermo, fait acheter à Buenos-Ayres toutes les brosses à ongles et à dents qu'on put se procurer. Il s'en trouva à peu près trois mille. Chacun de ses pandours en reçut une, avec laquelle il dut brosser la rouille de ces arbres. En peu de jours, tous furent nettoyés et d'un vert resplendissant. Mais la nature, plus forte que le tyran, prit sa revanche, et, malgré tout, les arbres périrent. Il y en avait d'énormes allées; il n'en reste plus que quelques vestiges rabougris et malingres. Une autre fois, Rosas s'aperçoit que les fourmis gâtent ses plantations. Aussitôt il fait mander à Palermo les prisonniers de guerre; ils arrivent au nombre de sept à huit cents; chacun d'eux, muni d'une petite bouteille, reçut la tâche de délivrer un arbuste, ou un buisson favori, des insectes envahissants.

Dans un rond-point du parc on voit encore le mât d'un vaisseau. Ceci rappelle une autre originalité de Rosas. Un jour, pendant la crue des eaux et par un redoutable pampero (vent du sud), qui rompait les chaînes des ancres et jetait les navires sur le rivage, un joli brick fut lancé du côté de Palermo,

passa par-dessus les arbres déjà à demi submergés, et s'arrêta enfin dans un bocage plus touffu. Rosas voulut que le navire y restât. Il l'acheta à son propriétaire, fit décorer le brick avec beaucoup d'élégance et y donna des bals et des dîners. En été, l'on dansait sur le pont à l'ombre des arbres qui entouraient le bord; en hiver dans le salon du vaisseau. Aujourd'hui, le grand mât seul, qui tombe de vétusté sur le gazon humide et marécageux, est l'unique et mélancolique vestige de tant de fêtes et de luxe. Le souvenir d'une femme, de la bonne et gracieuse Manuelita, la fille de Rosas, adoucit, comme une ombre charmante, les légendes sinistres de Palermo. Les grâces sollicitées et obtenues par Manuelita sont nombreuses, et jamais on ne s'est adressé en vain à son cœur. Si elle a parfois servi à donner quelque ostentation à la prétendue clémence de son père, ce fut à son insu et bien innocemment qu'elle servit d'instrument à cette espèce d'intrigue. Son caractère doux, aimable, la pureté de sa vie, sont restés en honneur dans le pays, et les personnes qui ont le plus de raisons pour détester et maudire Rosas ne parlent qu'avec respect et sympathie de sa fille. Rosas l'adorait. A Palermo, une grande partie des beautés du parc avaient été consacrées à Manuelita. Le bain de Manuelita est un charmant bassin

entouré de gradins et surmonté d'un dôme épais d'arbres touffus et de saules pleureurs, dont les branches tombent dans l'eau et forment une impénétrable muraille de verdure à ce frais séjour. Un grand canal traverse toute la propriété. Du temps de l'enfance de Manuelita, un petit steamer, avec tous ses appareils, ses chauffeurs et ses ingénieurs, transportait la jeune fille d'un bout du parc à l'autre, ou la conduisait sous les ombrages magnifiques des arbres qui bordent la rivière.

Manuelita aimait la musique, sa voix était douce et mélodieuse. Un maître de chant, un Allemand, venait de Buenos-Ayres plusieurs fois par semaine donner des leçons à la jeune fille. Des mois, des années même se passèrent, sans que l'artiste fût rétribué. Il n'osait s'adresser à Rosas. Enfin, s'enhardissant un peu, il en parla à une personne de l'entourage intime du dictateur. Celui-ci, informé de la chose, manda le maître de musique dans son salon particulier et le reçut avec la plus grande politesse. Selon l'usage du pays, il ordonna au domestique d'apporter le *mâté*, infusion de thé du Paraguay qui s'aspire au moyen d'un tuyau appelé *bombilla*, lequel est en étain, en argent ou même en or, selon la fortune des ménages. Le mâté se sert dans une courge de la contenance d'une tasse à café ordinaire.

Cette courge séchée et noircie est aussi ornée de plaques d'argent, de vermeil ou d'or. Lorsqu'on reçoit une visite, la politesse exige que l'on offre le mâté aux visiteurs, un, deux, trois, suivant ses goûts; la même politesse fait à ce dernier une loi d'accepter. Aujourd'hui cet usage tombe peu à peu; du temps de Rosas, il était en pleine vigueur. Rosas fait donc apporter un mâté que le professeur de chant aspira vec tout le respect voulu; il causa gaiement avec on hôte, et fut on ne peut plus accueillant. Le mâté u, le domestique reprit l'engin et, sur un signe de osas, le rapporta plein immédiatement. Refuser t été une impolitesse; le maître de musique pira la seconde portion avec le même respect connaissant. Mais, sur un signe du dictateur, les âtés se succédaient avec une rapidité effrayante. s dépêches arrivèrent. Rosas s'assit à son bureau a d'y répondre. Le malheureux artiste, qui pen- échapper par là à l'obsession de la bombilla, alut prendre congé; « Non, non, restez, » lui dit sas d'un ton qui n'admettait pas de réplique. s dépêches expédiées, la conversation recommença, le mâté de même. Le maître de musique était au pplice, et commençait à souffrir horriblement de spèce de question qu'on lui faisait subir. Au quin- me mâté, il se leva. « Votre Excellence m'excu-

sera, dit-il, mais je me sens malade, je crois devoir me retirer. » — « Combien monsieur a-t-il pris de mâtés ? » demanda Rosas au domestique. — « Quinze, Excellence. — Bien, vous pouvez vous retirer. » Là-dessus, le général prit gravement dans son bureau quinze billets de banque de mille francs chacun. « C'est mille francs par mâté, n'est-ce pas ! dit-il à l'artiste stupéfait. Si vous en eussiez désiré davantage, je vous les aurais payés au même prix. » Puis il le congédia gracieusement. Aucuns disent que le maître de chant, au risque de subir le sort de la grenouille, se repentit de n'avoir pas continué un exercice pénible et ennuyeux, il est vrai, mais qu'il ne soupçonnait pas devoir être aussi lucratif. — Rosas, bizarre en toute chose, n'aimait en fait de couleur que le rouge, semblable, hélas ! à ce sang qu'il versait et faisait verser si facilement. Il détestait le *bleu*, couleur, disait-il de *los salvages unitarios*, des sauvages unitaires. A Palermo, le bleu était soigneusement banni des rideaux, des tentures, de tout ornement. Dans la toilette de Manuelita, ni fleurs, ni rubans, ni bijoux ne devaient rappeler la nuance proscrite. Aucune dame invitée aux fêtes que donnait le dictateur ne paraissait en bleu. La femme du ministre anglais, récemment arrivée et ignorant cette absurde manie, vint au premier bal où elle fut

invitée par Rosas avec une ravissante toilette couleur d'azur. L'aide de camp de service l'arrêta respectueusement à la porte du salon de réception, en lui faisant remarquer que sa consigne lui défendait de laisser entrer aucune personne habillée de bleu. La dame, piquée au vif, rentra chez elle, et ne reparut plus à aucune fête de Palermo. Quelques années plus tard, la personne chargée de lui annoncer la chute et la fuite de Rosas le fit en ces termes : « Madame vous pouvez désormais porter votre robe » bleue. »

Pour bien comprendre le caractère de Rosas, la longue durée de son régime sanguinaire, l'ascendant de terreur qu'il avait su prendre, il faudrait aussi connaître le caractère de ses concitoyens, les porteños, mélange bizarre de timidité et de hardiesse, de soumission et d'esprit remuant ; Rosas les méprisait. On disait même qu'il s'était fait un jeu original et cruel de voir jusqu'à quel point il saurait se faire obéir dans l'excentricité de ses caprices. Il savait aussi honorer l'indépendance de caractère, lorsqu'il la rencontrait sur son chemin ; ce qui n'arriva guère souvent, malheureusement pour lui et pour ses compatriotes.

Nous ne pouvons nous faire une idée en Europe de l'aspect des troupes de la république argentine

du temps de Rosas*. Aucune description de bandits, de gitanos, de condottieri ne saurait donner une idée exacte de ces hommes mal montés, mal équipés, mal armés, sauvages, farouches, portant çà et là un lambeau d'uniforme avili par les haillons. Au milieu de cet assemblage de guenilles paradaient quelques officiers dont la tenue parfaite, les beaux chevaux, l'élégance, les uniformes de bon goût faisaient un contraste indescriptible. Un jour que Rosas passait ses troupes en revue, quelques Français récemment arrivés à Buenos-Ayres, surpris et amusés de l'aspect de cette singulière armée, se mirent à en parler tout haut, s'en moquant et la ridiculisant largement. Leur gaieté et leur hilarité gagnent la foule. Le rire parmi les spectateurs devint général. Rosas furieux décréta qu'à l'avenir, aux heures de revues, personne, les femmes exceptées, ne circulerait dans les rues. Un coup de canon donnait le signal. Les réfractaires étaient mis à l'amende une fois, deux fois, et la troisième fois on les envoyait en prison. A Palermo, les promeneurs du parc reçurent l'ordre de se mettre à genoux, le dos tourné à la place d'exercice. Les fiers porteños

* Aujourd'hui le général Mitre, président de la Confédération, a créé une belle armée à l'européenne, admirablement disciplinée, et dont l'aspect et les manœuvres rappellent parfaitement l'état militaire avancé d'Europe.

furent irrités, mais se soumirent. Un jour Rosas aperçoit au milieu de la file de gens humblement baissés un homme seul debout : c'est un Basque fort âgé. Rosas s'approche du vieillard. « — Pourquoi ne pas faire comme les autres? » lui dit-il brusquement. « — Excellence, répond l'étranger, je ne me suis jamais agenouillé que devant Dieu; vous pouvez m'emprisonner, me tuer même, vous en êtes le maître; mais le mien, qui est là-haut, sait que mes cheveux blancs ne s'inclineront que devant lui. — Mon ami, répondit Rosas, vous avez raison, et voilà comment je voudrais voir mes concitoyens; venez dîner avec moi. » Là-dessus il emmena le vieillard, le questionna sur ses affaires, et apprenant que lui et sa famille vivaient d'un chétif commerce, il le pria d'accepter un billet de 4,000 francs, comme un souvenir de leur entrevue et comme un témoignage de l'estime que son caractère indépendant lui avait inspirée.

Quelqu'un de nos amis, qui a connu particulièrement un adjudant de service dans l'intérieur de Palermo, nous raconta le fait suivant dont tout nous garantit l'authenticité, et qui prouve à quel point Manuelita subissait la terreur qui entourait son père. Le colonel L***, jeune et brillant officier du parti unitaire, avait été fait prisonnier, amené à

Palermo, fusillé dans un *campo* voisin du parc, et comme aggravation à la sentence, condamné à être privé de sépulture et à devenir la proie de ces nuées de vautours qui s'abattaient chaque jour dans les environs de Palermo, sûrs d'y trouver la pâture que leur préparaient les massacres de Rosas.

Le colonel L*** laissait une veuve, qui n'avait pas dix-huit ans, et à laquelle on donna le conseil de s'adresser à Manuelita pour obtenir la triste faveur de rendre les derniers devoirs à la dépouille mortelle de son mari. La señora L*** se rend à Palermo. Rosas, souvent en observation sur les terrasses élevées du palais, y était ce jour-là. Il aperçoit la voiture, voit la jeune veuve en descendre, la reconnaît et, devinant immédiatement le but de sa visite, il donne à voix basse quelques ordres brefs et précis aux sicaires qui l'environnent. Pendant ce temps, madame L***, enveloppée dans son grand voile de veuve, avait franchi comme une ombre plaintive les vastes galeries ornées de fleurs et remplies de parfums qui précédaient les salons de réception. Elle demande Manuelita. L'adjudant de service, dont nous tenons ces détails, la fait asseoir et va prévenir la fille de Rosas. Celle-ci arrive bientôt. Elle portait ce jour-là une robe de soie blanche qui laissait libres ses épaules et ses bras.

Un magnifique collier de perles fines entourait son cou mince et gracieux, et quelques torsades des mêmes perles étaient mêlées à ses beaux cheveux noirs, disposés en bandeaux sur le front, et rattachés très-bas, selon sa coutume. Cette simple et blanche toilette donnait à la beauté pâle et touchante de Manuelita un cachet tout particulier. Elle accueille à merveille la jeune veuve, comprend le but de sa visite, lui adresse quelques douces paroles de sympathie et la quitte pour aller parler à son père. Elle le trouve encore sur la terrasse. Près de lui est une aiguière d'argent, fermée par un couvercle du même métal. Rosas écoute sa fille, sourit d'un air sombre, puis, lui faisant signe de prendre l'aiguière : « Marche devant moi, lui dit-il, je vais moi-même donner à la señora L*** l'autorisation qu'elle demande. » Manuelita rentre dans le salon tenant l'aiguière dans ses mains, Rosas la suit immédiatement. En voyant la porte s'ouvrir, la jeune veuve s'avance avec empressement ; mais elle voit, en arrière de la figure gracieuse de Manuelita, la physionomie impassible et sinistre de Rosas, du bourreau de son mari ! A cette vue, elle s'arrête interdite, bouleversée. Rosas, poussant sa fille en avant jusque tout près de la señora L***, lui dit froidement. « Voilà, madame, ce que je vous accorde. » Au même instant, il fait

tomber le couvercle de l'aiguière et... la tête inanimée du jeune colonel L*** y repose dans le sang! Manuelita, livide d'horreur, détournant les regards, les bras allongés pour éloigner d'elle l'horrible trophée et comme fascinée par le regard foudroyant de Rosas, chancelle et cherche le mur pour appui; madame L*** pousse un cri déchirant, et tombe presque sans vie dans les bras de l'adjudant, qui la porte dans sa voiture. Arrivée à Buenos-Ayres, elle reprit connaissance, mais la raison de l'infortunée avait succombé dans cette lutte terrible avec une atroce et froide cruauté. Elle vit encore dans un état d'aliénation mentale qui ne laisse aucun espoir.

Je dois à la fille du général Stanislas Lopez, dona Mercedès Lopez de C***, quelques détails assez intéressants sur Manuelita, qui était une de ses amies d'enfance. Elles sortaient souvent à cheval ensemble, Manuelita habillée en *gaucho*, pour obéir aux bizarres caprices de son père. Ce serait peut-être ici le moment de dire ce qu'est le gaucho et ce qu'il était sous Rosas. Le gaucho représente dans la confédération argentine l'élément rétrograde. Il est en général partisan déclaré des choses anciennes et peu curieux des nouvelles; il est grave, digne, noble de figure, distingué de maintien; il monte admirablement à cheval et rivalise d'adresse avec les In-

diens dans le maniement de la lance, des *bolas*, du laso. Il dédaigne (ce dont nous sommes loin de le blâmer) le prosaïque habit de mode européenne, pour l'ampleur, la grâce et la richesse de son costume américain. Il ne se sépare jamais des compléments obligés de ce costume, le couteau passé à la ceinture du côté gauche du dos, et le poignard caché dans la botte droite. Sa physionomie sauvage, mélancolique, est bronzée par le soleil et le vent des immenses pampas où il dompte ses chevaux et se laisse emporter par eux rapide comme la foudre, volant sur la pointe des herbes, dévorant l'espace, ne faisant qu'un avec l'animal fougueux sur lequel il saute d'un bond, une vraie incarnation moderne du centaure de la fable grecque. Le gaucho est habituellement très-grave, ne sourit que rarement, ne rit presque jamais. Son hospitalité rappelle celle des temps bibliques. Il est *caballero*, hidalgo de la vieille roche, respectueux et galant avec les dames, courtois avec les hommes, mais inflexible et obstiné, comme les Espagnols, dont il est fier de descendre. Sa mémoire est extraordinaire ; il se rappellera, de longues années après, les paroles, les gestes, la figure d'une personne qu'il n'a vue qu'un instant. Il se rappellera de même et sans y attacher moins d'intérêt les signes et les allures d'un cheval qu'il a remarqué

entre mille, et qu'il reconnaîtrait entre mille aussi. A ses heures, et lorsque l'occasion s'en présente, il est passionnément épris du jeu, des jolies *niñas*, de la guitare, de la danse, des combats de coqs, des courses de chevaux où il parie avec délire, avec fureur. Lorsqu'il a risqué sa dernière piastre, il joue sa bride, son licou, ses étriers, ses éperons d'argent massif, orgueil et luxe du gaucho bien équipé ; mais qu'importe, *il faut* qu'il parie. Ceci absorbé il jouera ses plus beaux chevaux, ses bœufs, ses charrettes, ses vaches, ses moutons, ses domestiques indiens (s'il en a), jusqu'à sa femme et ses enfants, qui iront servir son partenaire de jeu le temps voulu pour parfaire la somme de la gageure perdue.

Le gaucho ne se soucie nullement des industries européennes, des ponts, des routes, des bateaux à vapeur, des améliorations rurales. Il regarde avec dédain la peine que se donnent les étrangers pour cultiver avec soin, ordre ou symétrie. La charrue anglaise ou nord-américaine n'obtient pas son approbation. S'il lui arrive d'être *sembrador*, ce qui est fréquemment le cas, il se contente de labourer le sol avec l'engin du pays, lequel consiste en une branche d'arbre de bois dur formant un coude, et pourvue à l'un des bouts d'une pointe de fer. L'autre prolongement de la branche est attaché à des la-

nières que tirent six ou huit bœufs. Cette machine effleure à peine la terre, ce qui n'empêche pas que, Dieu aidant, le gaucho n'ait souvent de magnifiques récoltes.

Il est bon catholique, néanmoins peu soucieux du pape qui, dit-il, demeure trop loin. Il porte fidèlement à son cou un cordon terminé par une amulette et une petite croix. Mais, dans sa vie errante, souvent nomade, solitaire au milieu de ses pampas, il échappe à l'influence des prêtres, surtout de ceux du pays. Il aime le missionnaire franciscain, italien, nomade et fils du désert comme lui, et qu'il sait être toujours prêt à secourir, à voler à cheval là où le devoir l'appelle. Il sait fort bien que ce ne sera pas son curé créole, riche et fort soucieux de ses aises, qui se dérangera pour venir lui donner l'extrême-onction, lorsque l'heure de la mort sera proche. Ce sera *padre* Fulano un tel, qu'un peon ira quérir à quinze ou vingt lieues de distance, en grande hâte, et qui arrivera au triple galop, le poncho du pays sur son froc de moine, les calzoncillos flottant sur ses sandales, le chapeau de Panama posé sur la tonsure.

Ce missionnaire arrive, saute à bas de son cheval, jette poncho et chapeau, déploie les plis flottants de sa robe grise, et le voilà redevenu *padre*,

prêt à consoler les dernières heures de celui qui l'a envoyé chercher.

Le gaucho fait la guerre lorsqu'il le faut, mais il n'est pas volontiers le soldat d'un général instruit, ami de l'ordre, de la discipline et des manœuvres que demandent la science militaire. Il obéira plus volontiers aux caudillos qui savent rarement où ils vont et encore moins ce qu'ils feront. Aujourd'hui ici, demain à quarante lieues plus loin, pratiquant la petite guerre, les escarmouches, les embuscades, les surprises, les razzias de bétail et autre pillage; toujours à cheval, mauvais marcheur, tireur maladroit, mais (les armes des Indiens en main) d'une adresse incomparable. Il apporte à la guerre ses défauts et ses qualités, sauvage par instinct, cruel parfois, sourd à la pitié, puis aussi magnanime, sobre, patient, résigné. Comme tout homme de sang espagnol, il n'oublie jamais ni le moindre bienfait, ni la plus légère offense, sachant être à l'occasion vindicatif pour l'un, reconnaissant pour l'autre. Rosas avait cherché et trouvé tout l'appui de son règne dans le parti gaucho. Pendant sa longue dictature, il lui avait accordé les prérogatives les plus marquées, pour humilier par là, autant que possible, les hommes du progrès, représentés par les créoles intelligents, éclairés, instruits, apôtres, jusqu'à l'exil et à la

mort, des grandes idées qui font la gloire et la force des nations.

Mais revenons à Manuelita qui, sur l'ordre exprès de son père, sortait souvent habillée en gaucho. Elle était charmante ainsi, les *calzoncillos* blancs richement brodés, le *poncho* et la *chilipa* en belle étoffe de laine rouge, à dessin noir et blanc, un *tirador* garni de boutons d'or et d'argent, serrant sa taille souple, et à ses pieds élégants les énormes éperons d'argent selon la mode du pays. Un petit chapeau de Panama, rattaché par *le barbijo,* ombrageait sa tête. Manuelita gouvernait admirablement son cheval, dont la bride, le licou, la bande de poitrail, étaient richement garnis de plaques d'argent ciselées et travaillées dans le goût arabe, selon la mode des riches gauchos. Un jour que dans ce costume elle sortait avec dona Mercedès, Manuelita, par un caprice de femme, avait gardé à ses oreilles de magnifiques rosettes de brillants. Pendant qu'elle galopait gaiement avec son amie aux environs de Palermo, elle perdit sans s'en apercevoir une de ses rosettes. Une petite fille très-pauvre, qui demeurait sur la route, trouva le joyau, et lorsque Manuelita reparut au détour de l'allée, elle lui fit signe de s'arrêter et le lui remit. La fille de Rosas le lui rendit en lui disant : « Tu es une honnête petite fille, garde ces diamants, porte-les à ta

mère, et dis-lui que c'est Manuelita qui les lui donne.»

Dona Mercedès Lopez, que j'ai beaucoup connue, ressemblait extrêmement à Manuelita. A Buenos-Ayres, on les prit souvent l'une pour l'autre. Elles avaient toutes les deux la taille élevée et souple, les cheveux d'un noir de jais, de beaux yeux veloutés, le profil noble, les extrémités petites, et ce teint pâle, sans couleurs sur les joues, mais chaud de tons et à reflets dorés, qui caractérise les créoles espagnoles de race andalouse. Une grâce charmante, une sérénité pensive, un peu triste parfois, donnait à la beauté de Manuelita un charme de plus. Douée d'une âme compatissante, d'un cœur sympathique à ceux qui souffrent, toujours prête à secourir, à demander grâce, à fléchir par une prière caressante les arrêts impitoyables d'un tyran altéré de supplices, Manuelita rappelle ces légendes terribles où l'ange est placé à côté du démon dans la personnification suprême de la lutte éternelle entre le bien et le mal.

Les personnes qui ont intimement vécu avec Manuelita lui ont reconnu une force d'âme extraordinaire. Il ne lui échappa jamais un mot, une allusion, un soupir, sur les souffrances morales que la dictature de son père devait lui faire subir. Elle honorait, vénérait son père, lui obéissait avec une grâce triste, une douleur réservée, contenue, toujours maitresse

d'elle-même. Passive pour toute chose, obéissant aux bizarreries et aux caprices de son père, elle ne prenait l'initiative que lorsqu'il s'agissait de sauver quelques malheureux de l'exil, de la prison ou de la mort. Elle insistait alors et s'enhardissait d'une façon singulière pour une enfant condamnée, du reste, au plus complet esclavage filial. Lorsqu'elle réussissait, une joie charmante se peignait dans son regard; un refus la plongeait dans un abattement qu'accroissait la consternation de ceux qui s'étaient adressés à elle, et qui l'avaient fait en vain... Elle renfermait en elle-même les sentiments qui bouillonnaient dans son cœur; mais son regard, le son de sa voix, trahissaient une extrême souffrance morale. Un jour qu'elle n'avait fait que monter et descendre les escaliers des terrasses de Palermo pour porter à son père des demandes en grâce, les unes acceptées, les autres refusées, elle s'assit sur le bas des degrés qui touchent au péristyle, et resta là un moment, la tête ensevelie dans les plis de son voile, les mains retombant dans l'attitude du découragement :

« Que je suis fatiguée, s'écria-t-elle enfin, et que je voudrais être une jeune fille pauvre (*una nina probre*)! » Manuelita, qu'entouraient le respect, les hommages, la considération, d'immenses richesses, un luxe royal, des fêtes somptueuses dont elle était

la reine, Manuelita, devant laquelle s'inclinaient les ambassadeurs des puissances européennes, Manuelita aurait voulu être... *una nina probre!* Cet humble et touchant désir est le seul cri échappé de sa bouche pendant les longues années de la puissance de son père.

Dieu, cependant, réservait à Manuelita des compensations dignes d'elle dans les jouissances de cœur d'une affection profonde et dévouée, silencieuse pendant sa grandeur, et qui ne s'est manifestée à elle que dans les malheurs de l'exil. Aujourd'hui, épouse et mère heureuse, Manuelita, honorée de tous ceux qui la connaissaient, a eu le rare bonheur de voir sa mémoire respectée et chérie dans le pays même que son père a désolé pendant vingt ans par la terreur et décimé par les supplices.

BUENOS-AYRES

Nous sommes invités à dîner chez une dame créole espagnole fort riche et fort aimable. Son mari, qui est Européen, désire que le repas soit apprêté et servi selon la mode du pays, afin que nous nous fassions une idée juste de ses habitudes gastronomiques. En attendant que le dîner soit servi on nous introduit dans un magnifique salon, où la dame de la maison et sa sœur, admirable personne, d'une rare beauté, nous reçoivent à merveille. Toutes les deux parlent très-bien le français. Nous admirons le type de beauté andalouse de doña Angela, ses traits nobles et réguliers, ses yeux d'un noir velouté, son teint mat et sans couleurs, mais splendide de tons, sa taille, la grâce parfaite de sa personne, la richesse de sa chevelure, la plus magnifique, nous dit-on, de tout Buenos-Ayres.

Quelques autres personnes invitées avec nous arrivent peu à peu. Vers cinq heures on se met à table. On

sert d'abord une *sopa*, potage composé de macaronis cuits à l'huile; puis le *puchero*, ou viande de bœuf bouilli, entouré de légumes et de riz; puis des patates cuites au sucre; une dinde farcie d'épices et de raisins secs; une tourte au maïs pilé mêlé de sucre et d'amandes; un pâté dont la croûte couverte de caramel renferme des poissons frits accompagnés de tomates douces, d'olives salées, de raisins de Mendoza, d'oignons, de piments, d'ail et d'herbes odoriférantes; le *guiso* ou rôti accompagné de courges en confitures et de sauce de poivre rouge; puis, à la fin, du bouillon dans de belles tasses en porcelaine Différents vins sont offerts pendant le repas, et au dessert la table est chargée de bonbons et de ces fruits magnifiques dont Montevideo pourvoit Buenos-Ayres. Nous admirons des raisins de toute beauté, des pommes, des poires, des figues. Après le dîner, on prend au salon le café à l'européenne. La maîtresse de la maison, excellente musicienne, se met au piano, et nous fait passer une heure charmante; son talent qui est hors ligne se ferait admirer partout.

Nous visitons l'hôpital, vaste et bien aéré; puis un asile de charité pour les jeunes filles. C'est un ancien couvent de jésuites, bel et solide édifice, qu abrite cette jeunesse, qu'une dame directrice et quel-

ques sous-maîtresses dirigent dans leurs études et dans leurs ouvrages. Ceux-ci sont exposés dans un salon du rez-de-chaussée. Nous sommes surpris de l'habileté de très-jeunes enfants qui cousent, brodent, travaillent au crochet avec une dextérité parfaite. Le meuble du salon est aussi entièrement brodé par ces jeunes filles. Elles paraissent toutes jouir d'uue bonne santé, et d'une gaîeté que la présence d'étrangers et les regards désapprobateurs de leurs maîtresses ne parviennent pas à réprimer.

Au milieu de cette bande joyeuse, on nous fait remarquer une très-petite fille pâle et vêtue de noir; c'est une Italienne, dont la mère venait de subir la peine capitale, pour avoir abrégé par le poison les jours de son mari. Restée orpheline à la suite de ces terribles événements, la pauvre petite avait été recueillie par quelques personnes charitables, et placée dans l'asile pour y être élevée. Elle paraissait exciter une tendre compassion, et comme la plus jeune, on lui accordait quelques priviléges.

Il y a à Buenos-Ayres une société de bienfaisance active et bien organisée; c'est elle qui pourvoit, m'a-t-on dit, à tous ces établissements.

Nous passons près du magnifique cimetière de la Recolletta, dont un côté appartient aux étrangers. De

blancs mausolées s'élèvent mélancoliquement entre des allées de cyprès et de saules pleureurs.

La ville de Buenos-Ayres, du côté d'un bras du Rio Parana, conduisant à une sorte de bourg appelé *Baraca*, offre l'aspect le plus riant et le plus singulier : ce sont des prairies entrecoupées d'allées de saules magnifiques, bordées de belles maisonnettes construites sur pilotis contre les crues périodiques du Rio de la Plata. Le long de la rivière même, encombrée de barques et de goëlettes, de jolies habitations se cachent dans des bosquets touffus. Beaucoup d'entre elles sont en briques rouges et blanches, avec un pignon, un balcon et un escalier descendant jusqu'à l'eau. Rien, sinon la langue, ne rappelle l'Amérique espagnole. On se dirait en Hollande, tant il y a de fraîcheur paisible dans l'aspect de ces eaux, de ces prés, de ces verts ombrages. Il y a en plus ce que le Nord brumeux n'a jamais possédé : les splendeurs d'une lumière admirable et d'un ciel d'un azur merveilleux.

Buenos-Ayres a plusieurs théâtres, dont un très-grand, le théâtre Colon. Les édifices publics, l'église principale, le *cabildo* ou hôtel de ville, la douane, le palais du gouvernement sont d'un grand style. De majestueuses colonnades, des loges à l'italienne, de larges portiques rappellent les proportions heu-

reuses des constructions grecques et romaines, avec la même lumière transparente et splendide et le même doux climat.

Les voitures de place sont très-élégantes et nombreuses; les grandes distances et le mauvais pavé les font apprécier.

Le port de Buenos-Ayres offre un aspect d'une animation singulière. Le Rio étant très-bas et très-inégal, les navires doivent rester à une certaine distance, et décharger leurs marchandises dans des barques, qui elles-mêmes ne sauraient aborder. De hautes charrettes traînées par d'énormes bœufs vont chercher les colis à l'endroit du Rio où le peu de profondeur de l'eau force les embarcations à s'arrêter. Du balcon de notre hôtel nous avons une vue étendue sur le port et sur la rade, dont une forêt de mâts de navires nous désigne la limite à l'horizon. Dans le port même, une multitude de charrettes à bœufs vont et viennent en tout sens, sillonnant la plaine humide, et faisant jaillir par le mouvement de leurs énormes roues des gerbes de gouttes qui brillent au soleil comme autant d'étincelles irisées. Sur le devant de la charrette se tient, fièrement campé, le *picador*, armé de la longue pique avec laquelle il aiguillonne les bœufs. Souvent même, des profondeurs cachées par les eaux font inopinément dis-

paraître à moitié le véhicule marin dont le brillant attelage, envahi par les flots, élève au-dessus des lames ses têtes larges et calmes armées de cornes qui rappellent celles des buffles de la campagne de Rome.

Pendant que nous sommes à Buenos-Ayres, nous assistons à une révolution comme il y en a de fréquentes dans ce pays. Il s'agit d'élections municipales, pour lesquelles les deux partis qui divisent la ville se passionnent vivement. Les journaux sont effrayants. Les deux antagonistes se défient, s'injurient, en viennent aux mains et se massacrent on ne peut mieux, mais... sur le papier seulement, et heureusement aussi. La pratique, moins fougueuse que la théorie, a compris l'inutilité de la lutte. Le gouvernement triomphe, la majorité est pour lui. La minorité proteste, noircit force papier, et voue tous les ministres aux dieux infernaux.

Un Anglais, qui habite le même hôtel que nous, court les rues pour rencontrer la révolution, qu'il a vue annoncée dans les journaux, qu'on lui a promise, qu'il considère presque comme sa propriété. Il revient fatigué, excédé, épuisé. Il nous dit piteusement qu'en vain il s'est placé près des clubs les plus turbulents. Il n'a rencontré qu'un *Allemand* ivre auquel la police a ôté un revolver,

qu'il tentait de décharger au hasard dans la rue.

Cependant ici, comme partout ailleurs, on commente, on critique. Le cocher du gouvernement, qui est *Allemand*, était pour le changement. Il se plaint au pasteur S***, dont il est une des ouailles. « Depuis dix-sept ans, dit-il, que je *mène* le gouvernement, et que je l'ai vu changer tant de fois, je ne me souviens pas d'en avoir *mené* un aussi mauvais. »

Cependant les jours, les semaines se passent. Il faut se préparer à quitter Buenos-Ayres, ses somptueuses demeures, ses palais, son luxe, toute sa civilisation brillante et parée. Il faut quitter tout cela pour s'enfoncer dans les déserts.

Nous faisons quelques achats indispensables aux premiers jours d'installation. Nous affrétons une jolie goëlette gênoise, le *Rey-David*. C'est le patron du navire qui nous conduira lui-même. Disons un mot, en passant, du grand nombre de Gênois qui naviguent dans les eaux du Parana, de Montevideo au Paraguay. Cette population n'est pas dénuée d'intérêt. Elle se compose pour la plupart d'excellentes gens, patients, sobres, actifs et d'une probité remarquable. Aussi, presque toute la navigation du Rio se fait-elle par les Italiens : ce sont eux qui vont charger la chaux à la ville du Parana, les oranges à Santa-Fé, la *yerba* ou thé du Paraguay à

l'Assomption. Ce sont eux qui transportent tous les produits indigènes ou européens ; ils sont encore réputés, et avec raison, pour être les meilleurs pilotes du Rio de la Plata, du Parana, de l'Uruguay et de tous leurs affluents.

Après avoir pris congé de nos amis de Buenos-Ayres, nous nous rendons à bord de la goëlette, qui est en grande rade. Don Miguel, notre patron, a pourvu la cabine, en notre honneur, de rideaux et de matelas neufs. Nous nous y installons très-bien. Don Miguel nous montre ses provisions de route. Ce sont de gros quartiers de bœuf et de mouton suspendus à l'air, près de la proue, des caisses de raisins secs magnifiques qui viennent de Mendoza, des noix de la même ville, du vin de Barcelone, appelé *vino Carlon*, des pommes de terre de Montevideo, des tomates, des olives, des sardines, une provision de poulets en cage, des biscuits, des pâtes de Gênes, etc. Il a fait les choses grandement et, sauf le lait, nous sommes abondamment pourvus.

Vers trois heures nous levons l'ancre. Le vent nous est assez favorable. Le *Rey-David* est bon voilier. A l'ombre de ses larges brigantines, nous voyons la plage disparaître peu à peu, et quelques points blancs, derniers vestiges des dômes et des coupoles de Buenos-Ayres s'effacer graduellement

à l'horizon. Le Rio est immense, une vraie mer, majestueuse, infinie. D'aucun côté nous n'apercevons de bord. A notre droite une île, *Martin Garcia*, falaise de rochers, sur lesquels se montrent quelques habitations et un fort. La rivière a de là, nous dit-on, vingt-cinq lieues de large.

C'est un peu au-dessus de *Martin Garcia* que le Parana s'ouvre par quatre immenses bras ou *bocas* séparés par des îles. C'est le *Parana Guassu, Menin*, de la *Palma*, et le *Parana grande.* Nous entrons dans le Guassu. Mais le vent cesse tout à coup, et nous devons nous arrêter là. La nuit est près d'arriver. Nous dînons gaiement sur le pont de notre goëlette, dont le patron et tout l'équipage nous servent on ne peut mieux. Nous admirons la paternelle bonté de don Miguel, alliée à une habitude du commandement et à une fermeté de volonté qui le font aimer et respecter de tous ses matelots. Plusieurs d'entre eux sont depuis de longues années à son service. Le Nestor de la troupe, *Suracco*, est un vieux homme à moitié sourd, d'un aspect très-original, un vrai loup de mer, qui, toujours grognant, grondant, admonestant, est, nous dit Palma, un marin incomparable. Personne ne l'égale en cas de tempête pour la rectitude du coup d'œil et la célérité de la manœuvre. Mais, lorsqu'il fait beau, et que Suracco a du

temps de reste, il goûte trop souvent les *damas juanas* de vin Carlon que le capitaine tient en réserve. C'est alors *Manuelo*, gai et beau garçon, qui lui succède dans ses fonctions de cuisinier et de premier maître d'hôtel. Pendant ce temps Suracco se fait *emballer* dans une immense couverture, et deux matelots le déposent ainsi fait au pied de l'un des mâts. Une de nos compagnes de voyage, ne connaissant pas ce bizarre arrangement, voit ce ballot, et pense en profiter pour s'asseoir commodément; elle s'y installe pour quelques instants. Tout à coup un ronflement menaçant, qui ressemble au grognement d'un tigre, et des oscillations qu'elle ne peut s'expliquer de la part de son divan improvisé, la font fuir, à la grande joie de tout l'équipage, qui, allant et venant, surveillait du coin de l'œil cet étrange incident.

Nous avons jeté l'ancre auprès d'une île admirable de végétation et dont les bords disparaissent sous des fourrés de cactus, d'aloès, de saules, de bambous, entremêlés de lianes fleuries de l'aspect le plus ravissant. Après le déjeuner, don Miguel, qui a été de garde toute la nuit, se retire pour dormir : mais il ordonne à ses hommes de prendre une des embarcations de la goëlette pour aller jusqu'à l'île faire une provision de bois. Nous restons seuls sur

le pont. Nous voyons les hommes d'équipage, armés de haches et pourvus de cordes, aborder à l'île, puis disparaître sous un épais rideau de clématites, de passiflores, de bambous, et de mille rameaux entrelacés; en réalité, quoique hors de notre vue, ils restent très-près du bord, afin, sans doute, de ne pas s'égarer dans un labyrinthe plus redoutable que celui de l'île de Crète. Un silence complet règne autour de nous. Le Parana, calme comme un lac, reflète l'azur du ciel, et la végétation splendide de ses bords se peint dans ses eaux tranquilles. On n'aperçoit au loin aucune voile; nulle barque ne vient à nous; c'est déjà le désert, avec son immensité, sa solitude absolue, sa tristesse solennelle! Tout à coup, Camillo, l'un de nos matelots, caché dans le fourré, entonne d'une voix fraîche et mélodieuse une barcarole gênoise, dont le refrain, répété en chœur par ses compagnons, rappelle le mouvement cadencé de l'aviron sur les flots, et le balancement de l'esquif bercé par les vagues. Je ne saurais rendre l'impression que me fit cette mélodie douce et triste, à laquelle la sonorité de la langue italienne prêtait une grâce de plus. Aucun concert d'artistes célèbres, en Europe, ne nous a fait l'impression de ce simple chant de pêcheurs du golfe de Gênes, s'élevant dans le silence d'une nature vierge, et

dont les modulations nous arrivaient apportées par la brise légère qui ridait à peine la surface de l'immense fleuve. Pour nos matelots, c'était le chant de la mère patrie, un souvenir de leur beau golfe, une réminiscence du foyer; pour nous, c'était une révélation subite et charmante de ce que la musique peut nous inspirer aux heures exceptionnelles de l'existence. Nous écoutions encore... émus, ravis, enchantés, que déjà le bruit de la hache sur le bois et le gémissement de l'air que fendait la cognée nous rappelaient d'autres pensées : la lutte avec la vie, rude, continuelle, positive, à côté de la poésie qui ne nous est donnée que pour un instant. Rappelons-nous, pour ne pas perdre courage, que l'une est passagère, l'autre éternelle, et que l'infini existe en germe dans tout sentiment qui doit nous survivre.

Nous dinons de bonne heure; Suracco, dont le sommeil semble rivaliser avec celui d'Epiménide, ne fait pas mine de vouloir sortir de son *ballot*. Manuelo, son suppléant, nous sert un fort bon repas, suivi d'un dessert composé de noix des Cordillères et de raisins de Mendoza, le tout accompagné de vin Carlon et de café noir. Après le dîner, le brave capitaine, voyant notre envie de faire une promenade en barque, fait préparer le canot, et bientôt nous longeons l'île, qui, vue de près, ressemble à la

serre chaude d'un jardin royal en Europe. Une petite rivière, *arroyo*, traverse l'île ; nous nous engageons dans cette rivière, sous un berceau de lianes fleuries qui se sont entrelacées d'une rive à l'autre, et qui forment tantôt des arceaux magnifiques, tantôt des festons dont les extrémités arrivent jusqu'à nos têtes. Les arbres qui ombragent les bords sont des plus variés. Nous admirons les *saïvos*, arbres superbes chargés de grappes d'un rouge pourpre ; des azaleas de toute couleur, blanc, rose, orangé, amarante ; des magnolias énormes, à fleurs roses et blanches ; des orangers sauvages, chargés de fleurs et de fruits ; des pêchers sauvages aussi, mais dont les pêches sont excellentes ; des manguiers, des tamarins, des mimoses épineuses, de gigantesques aloès agaves, des cactus majestueux, ceux que l'on appelle *organos*, et ceux, non moins grands, qui produisent la figue mauresque ; des daturas, des plantes grimpantes, chargées des plus gracieuses fleurs, pourpres, blanches, violettes, orangées ; des passiflores, dont le fruit d'un jaune d'or pend gracieusement au milieu de ses tiges délicates ; des bambous élégants, pareils à d'immenses roseaux, commencent à se balancer doucement sous la brise du soir, dont le souffle nous apporte mille senteurs fortes et pénétrantes. Notre

barque glisse sans bruit sur une nappe d'eau transparente, qui disparaît parfois sous de vraies prairies flottantes, formées par des nymphéas, d'un lilas pourpre, et des nénuphars énormes dont la fleur pareille à une coupe d'albâtre repose sur ses larges feuilles. Nous passons aussi devant la magnifique plante que les créoles appellent *maïs de las Islas*, dont la fleur délicate ressemble à une lampe antique suspendue à un fil léger. Un bel oiseau blanc sort tout à coup de ces solitudes fleuries ; il traverse la rivière, et va chercher à l'autre bord une retraite non moins belle, non moins embaumée. Le soir arrive, nous revenons sur nos pas. En sortant du berceau de fleurs et de verdure qui nous avait abrités, nous rentrons dans le Guassu. Le soleil se couche dans un océan de feu, auquel succède une vapeur de poudre et d'or qui enveloppe pour un instant les îles, le fleuve et le ciel. Cette splendeur magique s'éteint avec une rapidité surprenante et fait place à une nuit splendide encore. C'est là aussi que l'on pourrait dire ce qu'un poëte français a dit de l'Italie :

Les nuits y sont, dit-on, plus belles que nos jours.

Nous revenons à notre goëlette les mains chargées de fleurs arrachées en passant aux rivages enchantés de l'île.

La nuit est très-belle. Nous trouvons Suracco sorti de son emballage. Ses petits yeux fauves, surmontés de sourcils grisonnants qui ressemblent à d'épais buissons chargés de givre, sont arrêtés sur l'horizon avec cette ténacité de regard qui n'appartient qu'aux marins. Il se tourne vers don Miguel. « Patron, dit-il, il y aura du pampero, cette nuit. — Je le sais, mon vieux, n'aie pas peur, je veillerai au grain. » Vers trois heures du matin, nous sommes réveillés par un sifflement particulier dans les vergues du navire, et par un vent très-fort qui ébranle notre goëlette sur ses ancres. Nous entendons le capitaine qui commande la manœuvre ; ses hommes sont au cabestan, et quelques instants plus tard, nous filons, toutes voiles dehors, avec la rapidité d'une flèche. Au matin, nous avons franchi le Guassu, nous sommes dans le grand Parana.

Comment dépeindre ce fleuve immense, cette mer sans fin, roulant des flots, soulevant des vagues qui justifient parfaitement la signification de son nom (en indien guarani, *Parana* veut dire *comme la mer*). Rien n'égale la beauté de ce fleuve parsemé d'îles nombreuses, et dont nous ne pouvons apercevoir à la fois les deux rives, tant il est immense.

Les îles du Parana sont quelquefois bordées de saules, et n'offrent à l'œil d'autre aspect que celui

d'immenses prairies, au milieu desquelles paissent des chevaux qui fuient rapides comme l'éclair, ayant à leur tête la *madrina*, ou jument conductrice, dont la clochette est le seul bruit humain qui se mêle, dans ces solitudes, aux plaintes du vent et au murmure des flots. Quelquefois aussi ces îles sont de vrais bouquets de fleurs, s'élevant du sein des ondes comme les retraites enchantées de quelque divinité païenne. Des oiseaux magnifiques, le flamant aux ailes roses, l'ibis d'un blanc de neige, des sarcelles, des poules d'eau, le cygne blanc au collier noir, et mille autres hôtes au brillant plumage se blottissent dans ces nids de fleurs, ou naviguent sur ces eaux profondes ; tandis que, dans les fourrés épais de roseaux et de cactus, le jaguar ou tigre d'Amérique épie le voyageur imprudent qui se hasarde trop près du bord, ou, à défaut de cette proie, guette les grandes dorades du Parana qui viennent déposer leurs œufs dans les herbages flottants.

De temps à autre, une portion d'île, détachée par quelque invasion des eaux, vogue sur le Parana avec ses arbustes et ses fleurs, s'accroche à la dérive à des racines d'arbres, vacille quelques minutes, puis, emportée par le courant, navigue encore plus loin. Arrêtée définitivement par quelques arbres submergés, elle devient l'origine d'une île nouvelle par l'ac-

croissement successif de toutes les épaves flottantes qui viennent sombrer sur ses bords. C'est ainsi que les pilotes du Rio assistent à des changements continuels; car, pendant cette création, d'autres îles s'enfoncent sous la crue des eaux, et l'on ne voit plus à la surface du fleuve que quelques sommets d'arbres disparaissant bientôt, entraînés par la force des courants.

On raconte qu'un de ces radeaux naturels (appelés *camalotas* dans le pays), et portant avec lui un tigre, était descendu jusqu'à Buenos-Ayres, et avait fait son entrée de nuit dans la rade. Le jaguar, rugissant de terreur, réveilla les matelots de quelques embarcations. La nuit était sombre, ils allumèrent des torches de résine dont la lumière, se projetant sur l'eau, leur fit voir la *camalota* et son navigateur d'une nouvelle espèce. Quelques balles qui allèrent se loger dans la tête du jaguar mirent fin à son bizarre voyage.

Pendant que le pampero nous pousse avec la rapidité d'une flèche, nous rejoignons le steamer du Paraguay qui avait passé devant nous pendant que nous étions à l'ancre. Nous croisons des goëlettes, des bricks, des trois-mâts et toute sorte de moindres embarcations. Nous admirons sur la rive gauche du fleuve quelques habitations de campagne, *quintas*, et

les établissements considérables des *estancias* ou fermes de bestiaux. Nous atteignons Obligado, puis Saint-Nicolas, frontière de la province de Buenos-Ayres et de celle de Santa-Fé. Puis, toujours naviguant sur cette mer immense, majestueuse, sans bord, sans fin, et dont l'horizon, toujours confondu avec le ciel, se déroule et recule sans cesse devant nous, nous arrivons le lendemain soir au *Rosario*, belle et grande ville, commerçante, florissante, le principal marché de la confédération argentine après Buenos-Ayres. Nous avons fait cent lieues à peu près. La nuit est si belle, le vent si favorable, que don Miguel se décide à marcher comme les nuits précédentes, et nous nous remettons en route.

Le jour suivant, dans la matinée, nous apercevons à notre droite les collines de la province d'*Entre-Rios* qui bordent le Parana. Nous passons près d'un promontoire magnifique, *el Palmar*, que suit un port sûr et admirable, surmonté d'un village : c'est le *Diamante*.

Quelques lieues plus loin, nous entrons dans un bras du fleuve, séparé du grand Parana par des îles charmantes, et nous touchons à la barre de la *Boca*, qui sépare le port de Santa-Fé du Rio même.

Ici, nous nous arrêtons, devant expédier un mes-

sager à la ville, afin qu'on nous amène des chevaux, les eaux étant trop basses pour nous permettre d'avancer autrement. Les heures s'écoulent, nous ne voyons venir personne. Nous profitons de ce long temps d'arrêt pour dîner, et pour visiter une île charmante, qui se trouve à notre droite : c'est celle du *Rincon*, qui sépare le Parana de la Laguna-Grande del Salado, grand lac de quinze à dix-huit lieues de long, et si large qu'il semble une mer. L'île du Rincon a de magnifiques pâturages, des cultures et un joli village avec son église blanche, qui brille au loin sur l'azur du ciel. Nous voyons passer tout près de nous des troupes de chevaux avec la *madrina* en tête. De petits garçons les gardent ; ils galopent comme le vent. L'un d'eux, pour se reposer sans doute, est couché sur son cheval, le visage sur le garrot et les jambes en l'air. Tous ces écuyers, qui feraient honneur à Franconi, exécutent ces tours d'adresse avec un laisser aller, une grâce et une dextérité uniques.

Le soir arrive sans message de Santa-Fé. Nous passons encore la nuit, dans notre navire mouillé tout près de l'île, attendant toujours. Le lendemain matin seulement, on nous envoie les *siguadores* qui doivent nous faire arriver dans le port. Ces industriels tirent les bateaux tantôt dans l'eau, tantôt sur

la terre ferme, guidant leurs chevaux ou les laissant trouver leur chemin au hasard, parmi les roseaux et les camalotas du bord. Ils habitent dans les îles de petits *ranchos* bâtis en boue et en bambou. Ce sont pour la plupart des Indiens soumis (*mansos*) ou des nègres, mulâtres, quarterons et *pardos* de sang plus ou moins mélangé.

Notre goëlette avance lentement, les eaux étant très-basses. Bientôt, cependant, la barre est franchie, et nous sommes dans l'excellent port de Santa-Fé, le meilleur et le plus sûr de toute la confédération argentine *.

La ville de Santa-Fé, ses maisons mauresques, les coupoles de ses églises brillent au milieu du dôme sombre de ses magnifiques orangers, au-dessus desquels se balancent d'élégants palmiers.

Nous jetons l'ancre tout près du rivage, et, après avoir pris congé du brave capitaine don Miguel, nous nous rendons à la maison qui nous était destinée.

* Nous tenons cette assertion d'un de nos amis, le célèbre commandant Page, bien connu dans le monde scientifique par ses explorations dans l'Amérique espagnole.

SANTA-FÉ

DEPUIS LA TERRASSE

Notre maison est une vaste habitation de style oriental, comme toutes les anciennes demeures du pays, où, du reste, les us et coutumes de l'Andalousie, dont Santa-Fé était la colonie, sont encore en pleine vigueur. A l'extérieur, sur la rue, peu d'ouvertures et plus de portes que de fenêtres. L'entrée principale, appelée *saguane*, conduit à la première cour, ou *patio*. Tout autour de cette cour s'ouvrent les portes et les fenêtres des vastes pièces qui composent l'appartement. Une magnifique véranda de vigne formée de quatre ceps seulement, dont l'un a la circonférence d'un arbre de moyenne grosseur, donne une ombre des plus agréables sur le large trottoir dallé de briques rouges; car ici ce n'est pas le marbre comme à Buenos-Ayres. Les toits sont *azotea* (en terrasse). Au-dessus de la porte

d'entrée se trouve, comme dans beaucoup de maisons en Orient, une pièce unique, appelée *altillo*, qui a un balcon donnant sur la rue, et qu'on nomme *mirador*. Depuis ce *mirador* la vue est charmante. On a devant soi la *plaza Mayor* avec ses deux grandes églises, le *cabildo*, hôtel de ville, vaste demeure ornée de terrasses, de galeries, de portiques ouverts ; des rues à perte de vue, entrecoupées de forêts d'orangers, de citronniers, de pêchers provenant des *huertas* ou vergers qui accompagnent chaque maison. De beaux palmiers agitent leurs élégants panaches au-dessus du dôme des orangers. Puis le couvent de San - Francisco , celui de Santo-Domingo, dont l'immense église inachevée élève vers le ciel ses pans de murs neufs, mais à demi écroulés. A l'occident, le Juramento ou Rio Salado, ceignant la ville de ses eaux d'un bleu pâle. Au delà, des lignes vertes, ondulées, infinies se confondent avec le ciel : c'est le grand *chaco* avec ses solitudes immenses, ses forêts, ses pampas, ses Indiens. Puis, devant nous, à l'orient, le port de Santa-Fé, ses navires, ses îles boisées qui séparent le port de Rio Parana, et à l'horizon les collines de l'*Entré-Rios* avec la ville du Parana, dont on distingue les maisons blanches au milieu des jardins et des bosquets.

Sur la terrasse la plus élevée du cabildo, flotte le

drapeau bleu et blanc de la confédération argentine. Une atmosphère transparente, une lumière admirable, un ciel d'un azur splendide donnent à tous les objets un aspect éclairé, doré, et comme baigné dans un air semé de lueurs vives et de reflets qui donnent à tout le paysage un relief incomparable.

Tout autour de nous, les toits nombreux, presque tous à terrasse, laissent plonger le regard dans les cours des habitations voisines de la nôtre, et ce n'est pas la partie la moins originale du tableau. Autour de la citerne qui, d'ordinaire, occupe le milieu du patio, de belles filles pardes ou mulâtres * tirent de l'eau, et remplissent des amphores en terre rouge. Elles portent sur leur tête le *panuelo rebozzo*, châle de couleurs vives, qu'elles drapent admirablement.

* Les gens du pays appellent *pardos* les fils de mulâtres et de blancs; *sambos*, les descendants de nègres et d'Indiens; *mulatos*, les mulâtres à la première génération; *mulatillos* ou *petits mulâtres*, à la seconde ou à la troisième; *quadrillos*, à la quatrième. On donne le nom de *chinas* aux femmes des Indiens, ce qui semblerait indiquer une origine mongole. C'est parmi les *pardos* que se trouvent les plus belles femmes, et parmi les *sambos* les plus beaux hommes. Le mélange de toutes ces races produit des types remarquables, où la beauté se trouve souvent sous la forme de l'idéal de la statuaire grecque. Il y aurait là, pour l'observateur attentif, de curieux problèmes ethnographiques à constater et à étudier.

D'autres pilent du maïs dans de grands mortiers faits d'un tronc de caroubier creusé et dressé. Ce maïs est destiné au mets favori du pays, la *masa mora*, qui va se cuire dans un chaudron posé sur deux briques, lequel, avec une ou deux casseroles de cuivre, un couteau et quelques belles coquilles de nacre en guise de cuillères à pots, compose tout l'appareil culinaire. La cuisine elle-même est un toit, souvent de bambous ou de palmiers, soutenu par de massifs piliers. Une cuisine fermée, avec portes et fenêtres, est un luxe inusité, rendu peu attrayant par son aspect enfumé et couleur de suie.

Dans la cour voisine de la nôtre nous voyons des enfants jouer sous les orangers, et recueillir les fruits d'or qui pendent à profusion à leurs branches. Un peu plus loin, une élégante créole a suspendu un petit miroir à l'un des piliers qui supportent l'avance du toit de sa demeure. Nous la voyons lisser et arranger ses magnifiques cheveux avec cette grâce, cet art unique que toute Espagnole possède plus ou moins.

De vieilles femmes assises sous la véranda roulent sur leurs genoux des feuilles de ce tabac doré, doux et presque parfumé, qui est particulier au sol de Santa-Fé. Elles en font d'énormes cigares, et aussitôt faits, aussitôt allumés. A quelques pas de là une

jeune Indienne assise sur ses talons surveille l'eau qui chante dans une bouilloire. Elle tient à la main la courge à mâté montée en argent dans laquelle sa maîtresse a mis la *yerba* et le sucre, et qui n'attend que l'eau bouillante pour être présentée aux *fumeuses* et pour alterner avec le cigare.

Sous la véranda, quelques jeunes filles brodent et font de la dentelle. C'est, à vrai dire, leur principale occupation. Il est à regretter que leur intelligence soit aussi peu cultivée. Le bonhomme Chrysale aurait tout lieu, dans ce pays-ci, d'être parfaitement satisfait. Chez les jeunes garçons l'instruction est aussi très-négligée. Au commencement de notre séjour à Santa-Fé, un caballero, se disant maître d'école, en ouvrit une chaque matin : il réunissait ses élèves dans la cour de sa maison, fermait la porte du patio à clef, grimpait par-dessus un mur mitoyen, et allait fumer des cigares et boire du mâté avec des prêtres du voisinage. Pendant ce temps les gamins jouaient, se disputaient, se battaient. Les heures de classe écoulées, le magister reparaissait au-dessus du mur, sautait dans la cour, et rouvrait la porte à ses élèves.

Au bout de quelques mois de cet exercice, un père créole, un peu plus curieux que les autres, s'avisa de demander à son petit garçon comment se te-

naient les classes. On sut alors la manière dont maître et élèves passaient leur temps, et l'on put se convaincre aussi d'une chose peu rassurante, c'est que si le digne pédagogue n'apprenait pas à lire à ses écoliers, c'était par la bonne raison qu'il ne le savait pas lui-même ! Depuis lors, quelques écoles moins mauvaises que celle-ci s'établirent ; les jésuites ouvrirent un grand pensionnat pour les jeunes gens. La société de bienfaisance fit venir de Buenos-Ayres une bonne maîtresse d'école pour les filles. Il y a donc progrès.

Il est à constater que, si les femmes n'ont pas d'instruction, elles ont de l'éducation. Jeunes, déjà, souvent encore presque enfants, elles font preuve de tact, de savoir-vivre, de jugement, de bon sens. Elles ont en général un esprit observateur, une excellente mémoire, une habileté prodigieuse dans tous les ouvrages de leur sexe, une grande facilité à apprendre, et beaucoup d'esprit naturel. Tout cela surnage au milieu des superstitions, de l'ignorance, du laisser aller créoles. Mais on sent qu'il y a là de bons éléments incontestables. Leur intelligence est, comme leur sol, excessivement riche et fertile dès qu'on le cultive, mais en friche la plupart du temps.

La femme créole se lève d'assez grand matin, pour aller à la messe, et pour jouir de la fraîcheur.

La matinée se passe entre les ouvrages à l'aiguille et les soins du ménage, jusqu'à l'heure de la *vispera*, repas de midi à deux heures. Puis on dort jusqu'à quatre ou cinq heures. La ville est comme morte. Dans les immenses rues toutes droites, portes et volets sont soigneusement fermés : « Vous n'y voyez personne, disent les gens du pays, si ce n'est des *Français et des chiens.* » Les Français sont renommés pour braver la chaleur et le soleil pendant l'heure de la sieste, que les créoles jugent indispensable à la santé, en quoi ils n'ont pas tout à fait tort. Après la sieste on va se baigner dans le Rio ; on revient chez soi, on fait toilette ; puis vient le repas du soir, et, la fraîcheur arrivée, l'on fait ou l'on reçoit des visites. La dame qui ne sort pas se tient devant sa porte. Les rues, qui semblaient désertes quelques heures auparavant, reprennent de la vie. Les portes, les larges fenêtres grillées s'ouvrent. A chaque seuil vous voyez quelque jolie personne, bien mise, coiffée avec l'art particulier aux Espagnoles. Pendant la journée, l'on ne porte qu'un simple peignoir de percale ou de mousseline ; mais, le soir venu, l'élégance arrive aussi ; même chez les plus pauvres, on se pare le mieux qu'on peut. De belles filles *pardes* ou mulâtres, sœurs, cousines, vivant ensemble, n'ont souvent à elles trois qu'*une*

robe de soie à volants, qu'*une* paire de boucles d'oreilles de topazes ou de perles, qu'*un* éventail d'ivoire doré; elles prennent chacune leur tour pour revêtir ces magnificences, et pour parader sous la porte de leur chétive demeure.

Dans les maisons des gens aisés, le salon est très-bien meublé, ainsi qu'*une* chambre à coucher fort élégante, qui fait suite au salon, et qui est pourvue d'un lit superbe en bronze doré, à rideaux de soie, d'une grande armoire à glace, d'une toilette de marbre blanc garnie de porcelaines de Sèvres peintes. Mais on se garde bien de se servir de toutes ces richesses. On dort dans une autre chambre sur un cadre de toile tendue au-dessus de quatre supports. Dans un coin de la chambre à demeure, *aposento*, vous voyez presque toujours une cage en verre, avec un Enfant Jésus de bois peint ou de cire. Il est entouré de toutes sortes d'oripeaux, de fleurs, de coquilles de nacre, etc. C'est la *crèche* ou *pessebre*. A Noël, dans quelques maisons, la crèche s'augmente de tout ce que l'on peut se procurer en figures de porcelaine, vases, flacons, statuettes (voire même celle de Napoléon). Des *nuages* de gaze bleue semée d'étoiles en papier d'argent sont suspendus au plafond. Les rois, les mages, les animaux de la crèche, les bergers sont représentés de la manière

la plus grotesque. Ce jour-là entre qui veut pour admirer le *pessebre*.

Dans quelques anciennes maisons, l'on rencontre des salons dont l'ameublement ferait les délices d'un antiquaire *bric à brac*. Le long du mur sont rangés d'anciens fauteuils à pieds tournés, à hauts dossiers en cuir de Cordoue, chargés de beaux dessins finement travaillés ; des restes de dorure y brillent çà et là. De grands bahuts incrustés de cuivre et d'étain, garnis de curieuses serrures, sont à peu près, avec une antique table, les seuls meubles de ces vastes pièces. Aux murs pendent, dans leurs riches cadres sculptés et dorés, d'anciens tableaux de l'école espagnole avant Murillo. Il y a, parmi ces toiles, de fort belles peintures, non comme exécution, mais comme expression de foi naïve et de piété sérieuse. Çà et là quelque tête de vierge brune avec des cheveux noirs, quelques figures de petits anges dans les nuages, semblent une inspiration pressentie de l'admirable tableau du Louvre. Nous aurions voulu acheter une de ces peintures ; mais on y tient généralement beaucoup. Ce sont des souvenirs de famille, apportés d'Europe par les ancêtres, et rendus plus précieux encore par le culte des images, qui en a fait les fétiches de la maison.

Dans les anciennes et spacieuses demeures, on vit

patriarcalement au nombre de trois ou quatre générations : aïeule, bisaïeule, mère, filles, et petits-enfants. Comme les femmes se marient très-jeunes, elles restent les premières années de leur union avec leur mère, leurs maris étant souvent appelés à de longues absences, soit pour le commerce, la guerre, ou les occupations d'*estancieros*. Grâce au développement précoce des circonstances de la vie de famille, l'on rencontre souvent des grand'mères de trente-deux ou trente-trois ans, et il n'est pas rare de voir des oncles et des neveux exactement du même âge, tout ce monde vivant sous un même toit. Ces associations, qui ne se réaliseraient pas dans nos pays avec la même facilité, la même entente cordiale, nous semblent témoigner en faveur des cœurs et des caractères. On a en général des attentions les uns pour les autres ; beaucoup de patience, d'indulgence réciproque. L'insouciance créole y est bien pour quelque chose, mais elle ne fait pas tout, et il faut reconnaître, pour être juste, qu'il se mêle, à ces grâces nonchalantes, du cœur, de la générosité, une résignation remarquable dans l'acceptation des épreuves de la vie. L'amitié revêt des formes aimables, prévenantes, attentives, avec un fond de vrai et constant dévouement : nous en avons fait l'expérience.

Les hommes s'occupent, comme nous l'avons déjà dit, de commerce, de guerre, de l'élève du bétail. Ils participent plus ou moins de la nature du gaucho, avec des formes extérieures un peu plus européennes. Ils sont intelligents, rusés, fins, grands amateurs d'épigrammes et de sobriquets, s'exprimant (ainsi que les femmes) avec élégance et facilité, écrivant de même (lorsqu'ils savent écrire), du reste fort ignorants, et le sachant bien ; le déplorant quelquefois, mais avec trop d'indolence pour y remédier par eux-mêmes avec énergie. Dans quelques familles on retrouve encore l'antique honneur castillan, où une parole donnée vaut tous les serments possibles. Beaucoup de dignité, une gravité noble, une grâce sérieuse, distinguent ces types encore existants, mais hélas ! devenus rares, d'un ordre social qui appartient au temps passé.

Les hommes suivent peu ou point les cérémonies du culte, se moquent des prêtres, mais, au fond, les redoutent. Dans quelque rang de la société qu'on les rencontre, ils sont extrêmement polis avec les dames. Depuis notre marchand de bois, gaucho du campo, qui du haut de sa charrette à bœufs me dit : *Señora, je suis à vos pieds*, jusqu'au gouverneur de la province, nous remarquons la même courtoisie de formes et de langage.

A peu d'exceptions près, les femmes sont les reines de leur intérieur, et exercent cette royauté d'une façon peu constitutionnelle, ce qui faisait dire à un Gênois marié à une créole : « On peut penser de ce pays ce que Machiavel écrivait d'une ville républicaine de l'Italie : — « C'est le paradis des femmes, » le purgatoire des hommes, l'enfer des bêtes. »

Malgré ces grandes familles dont nous avons parlé, les adoptions d'enfants sont fréquentes. Nous en avons vu de touchants exemples. Une pauvre femme vient-elle à mourir, peu d'heures après sa mort tous ses enfants sont recueillis, quelquefois par des personnes sans enfants, mais souvent aussi par des mères de famille déjà surchargées de soins et de devoirs. On nomme ces enfants ainsi adoptés *criaturas de Dios*, — *nourrissons de Dieu*, et généralement on ne fait aucune différence entre eux et les autres enfants de la maison.

Les femmes sont, à peu d'exceptions près, très-bonnes, très-dévouées, fidèles dans leurs amitiés, résignées à la volonté de Dieu, offrant et donnant le peu qu'elles possèdent avec une grâce charmante. Elles ont toutes un goût très-vif pour les fleurs, qu'elles cultivent dans leurs jardins où brillent, au milieu des orangers, des lauriers, des citronniers et des plantes exotiques, de magnifiques roses et de

superbes œillets. Jamais le visiteur ne sort de ces jardins les mains vides ; les plus belles fleurs sont cueillies et offertes avec un empressement qui vient du cœur.

La race créole-espagnole est aussi passionnée pour les enfants que pour les fleurs, et quand ces enfants sont européens et *blonds*, l'enthousiasme pour eux ne connaît pas de bornes. On les comble de petits cadeaux de fleurs, de fruits, de bonbons. *Venez ici, mes yeux, ma vie, mon joyau, enfant de mon cœur, précieuse créature*, etc., etc., les métaphores abondent; mais au fond de tout cela il y a une véritable affection, qui, dans les familles créoles, se change très-facilement en faiblesse, ce qui fait que nous voyons depuis notre terrasse les enfants des jardins voisins y régner en maîtres, sans souci des permissions demandées ou refusées. Ce qui n'empêche pas que ces mêmes petits lutins, si déterminés et si volontaires, ne quittent jamais la maison, ne fût-ce que pour un instant, sans incliner leurs jeunes têtes devant père ou mère, en demandant la *bendicion*, usage auquel sa banalité n'a pu ôter un cachet de respect patriarcal, trop effacé de nos mœurs.

LE 25 MAI

Le 25 mai, jour anniversaire de l'émancipation argentine, est célébré chaque année par des fêtes, des bals, des réjouissances de toute sorte. Ce jour-là, dès le matin, les rues sont pavoisées de drapeaux de toute couleur, la terrasse du *cabildo* disparaît sous une forêt mouvante de banderoles, de pavillons, de drapeaux argentins et provinciaux.

Chaque maison arbore la bannière de sa nation. Rien de plus gai que ces rues ainsi ornées. Les églises font retentir, toute la journée, les carillons de leurs cloches, frappées en cadence avec des bâtons, ce qu'on appelle *repicar* dans le langage du pays. Ces carillons, instruments d'effroyable vacarme, sont accompagnés du bruit assourdissant des salves d'artillerie, des fusées, des boîtes lancées de tous côtés.

Il y a, le matin aussi, une revue de la garde na-

tionale, musique en tête, drapeau déployé. Cette garde nationale, assez mal équipée, pour le dire en passant, n'a que des notions très-confuses des manœuvres à l'européenne que quelques anciens officiers de Garibaldi voudraient en vain lui inculquer.

Portez arme !... Personne n'est encore bien décidé sur ce qu'il compte faire. Présentez arme !... La plupart soulèvent leur fusil avec méfiance et précaution. Feu !... voilà le moment vraiment critique. Les canons des fusils offrent à l'œil une agréable variante de toutes les positions possibles, sauf la bonne. Feu !... répète l'officier ; chacun détourne la tête et tire comme il peut. Par-ci, par-là, une baguette oubliée dans une de ces armes malencontreuses siffle dans l'herbe de la place, ou va frapper les arbres de la promenade. Il arrive aussi, mais rarement, il est vrai, que quelque garde national distrait oublie, en nettoyant son fusil, d'y remettre les vis, et que, tirant à la parade, la crosse seule lui reste dans la main, tandis que le reste va se promener à quelque distance... Mais ce sont là de ces bagatelles auxquelles personne ne prend garde.

Le 25 mai, pendant l'après-midi, le Renidero, arène des combats de coqs, et la *carrera*, course de chevaux, sont encore plus visités que d'habitude.

Le soir il y a bal au cabildo. Nous nous y rendons

à dix heures. La salle est vide encore, elle est fort belle, richement meublée et splendidement éclairée. De grandes portes ouvertes sur une large véranda maintiennent la fraîcheur de l'air. A onze heures les invités commencent à arriver. Nous voyons venir par groupes ou isolément les jeunes créoles accompagnées de leurs mères, presque toujours encore relativement jeunes, mais, quoique belles de traits, trahissant leur âge par l'apparence et le maintien. Leurs filles sont, à peu d'exceptions près, extrêmement jolies, et soutiennent à merveille la réputation de beauté des races créoles espagnoles. Rien de plus gracieux que leur tournure, rien de plus velouté que leurs yeux, accompagnés de cils et de sourcis remarquables. Leurs cheveux, abondants et brillants, entremêlés de fleurs et de perles, sont arrangés avec un goût charmant. Ajoutez-y des traits nobles, une tenue royale, et ce qu'on appelait autrefois en France « un grand air. » Ce grand air se retrouve dans ce pays chez la plupart des femmes, qu'elles soient marchandes d'oranges ou grandes dames.

Le bal s'anime, on commence à danser; la musique est détestable. Peu à peu la foule devient excessive, non-seulement celle des invités à la fête, mais celle des curieux qui remplissent les galeries, et qui ont envahi les corridors et les escaliers malgré les sol-

dats de garde à la porte. Aucuns disent que ces soldats sont de connivence avec leurs mères, sœurs, amies, cousines, lesquelles, portant leurs nourrissons, suivies de leurs marmots et de *leurs chiens*, veulent voir le bal, et le voient en effet. A chaque fenêtre, à chaque porte, se montre une pyramide de têtes dont les yeux brillants errent dans la salle. A terre sont assis les marmots et les chiens, puis viennent les enfants de sept à huit ans, puis les femmes et les jeunes filles, et derrière elles leurs pères, frères, amis, cousins, *conocidos primos y amigos,* qui ont forcé la consigne, grâce à la même connivence. Un petit chien, qui a voulu jouir de plus près des splendenrs du bal, se trouve tout à coup au milieu d'un menuet dont les danseurs, allant et venant gravement avec force compliments et révérences, barrent le passage au malheureux carlin, qui voudrait à tout prix battre en retraite. Il hurle, se désole, les danseurs n'en ont cure. Enfin un des lutins de la pyramide s'allonge à quatre pattes sur le tapis, entre les crinolines des dames et les habits noirs de leurs cavaliers, et retire le chien, qu'il jette sans façon par-dessus les têtes des autres spectateurs groupés à la porte.

On m'a placée à côté de doña Mercedès de L..., femme encore superbe, et dont la fille, âgée de quinze ans, était une des jolies personnes du bal.

Doña Mercedès me parlait de la fête lorsque, tout à coup, derrière son fauteuil et le mien, j'entends le vagissement d'un très-petit enfant ; je me retourne vivement et je vois une Indienne qui avait son nourrisson enveloppé dans son châle et couché sur son épaule, selon la coutume des femmes du désert. Cette Indienne avait le teint bronzé, la figure triste, la bouche entr'ouverte avec une sorte de dédain, les dents d'une blancheur éclatante, le regard mélancolique, les cheveux incultes tombant tout droits comme des crins ; une couverture entortillée autour d'elle en guise de jupe, la tête de son petit enfant paraissant au-dessus de son épaule, elle se tenait droite et fière derrière le fauteuil de doña Mercedès, qui, drapée dans une magnifique robe de brocart, resplendissait sous ses dentelles de perles et de brillants.

Ce contraste, encore nouveau pour moi, me frappa à un point que je ne saurais dire. C'était le luxe de la civilisation à côté de la barbarie, comme Santa-Fé est à côté du Chaco. Ces deux femmes personnifiaient, d'une manière saisissante, deux races que trois cents années de luttes ont laissées ennemies l'une vis-à-vis de l'autre, et qui resteront irréconciliables comme les peuples dépossédés et les peuples envahissants le seront toujours.

On faisait passer des rafraîchissements ; les jeunes personnes seules en prenaient ; les dames âgées préféraient la yerba qui leur était servie dans d'élégants mâtés en argent.

On nous désigne, dans la foule des invités, des personnes distinguées dans le pays, et des familles illustres par leur patriotisme et leur dévouement, comme les Cullen, les Lopez, Gutierrez, etc. On nous présente don J.-F. Ségui, homme encore jeune, doué de facultés remarquables, d'une éloquence entraînante et de talents littéraires très-distingués. Sa traduction des poésies de Lamartine est digne d'être citée au nombre des meilleures.

A deux heures, nous quittons le bal, encore très-animé. Nous rentrons par une nuit magnifique, un ciel d'un azur sombre, parsemé d'étoiles si brillantes que l'air est comme transpercé de lueurs dorées et de rayons émanant de la voûte céleste. Là scintillent des constellations encore inconnues à nos yeux, et, parmi elles, cette splendide croix du Sud, que Christophe Colomb et ses compagnons saluèrent avec un enthousiasme presque mystique. L'air est embaumé du parfum des oranges mûres : senteur bien plus douce, à notre avis, que celle des fleurs de ces pommes d'or dont les arbres sont chargés dans cette saison de l'année.

On entend au loin, mêlés à la musique du bal, le roulement sourd des eaux du fleuve, le bruit non interrompu de l'aboiement des chiens qui se répondent d'un quartier à l'autre, la voix des coqs qui chantent toute la nuit et le cri strident des orfraies et des hiboux qni nichent dans les tours à demi écroulées du vieux couvent de la Merced.

Deux heures plus tard, nous entendons passer devant nos fenêtres les dames accompagnées de leurs *caballeros*. Le bal est fini, et, comme dans *Malbrouk :* « la cérémonie faite, chacun s'en fut chez soi. »

LA RELIGION

DANS LA CONFÉDÉRATION ARGENTINE

Les vastes régions qui s'étendent de l'embouchure du Rio de la Plata au pied des Cordillères offrent, dans l'ensemble bigarré de leurs populations et de leurs gouvernements, des études de mœurs vraiment originales, tant sous le rapport politique et social que sous le rapport religieux. Dans les républiques espagnoles de l'Amérique du Sud, le catholicisme est devenu *créole* comme les habitants.

Apres au gain ét avides de richesses, les prêtres sont, d'un autre côté, pleins d'indifférence et d'apathie. Les pompes de l'Église romaine sont devenues, dans ces pays lointains, des saturnales païennes, où l'on chercherait vainement un vestige de sentiment religieux. A Buenos-Ayres, ville opulente, somptueuse, marchande, envahie par les étrangers, et dans laquelle le protestantisme possède trois ou

quatre temples magnifiques, les cérémonies extérieures du culte catholique sont déjà restreintes et modifiées. C'est dans l'intérieur des églises que la mondanité s'est réfugiée. L'adoration des reliques, le jour de Santa-Rosa, les grandes fêtes de la semaine sainte, donnent lieu à de splendides réunions dans les temples, où les femmes rivalisent de beauté, de luxe, de coquetterie, les hommes de compliments flatteurs, de ruse, d'adresse, pour faire accepter un bouquet ou glisser un billet. Les prêtres, loin de se choquer de toutes ces manœuvres, s'y associent autant qu'ils peuvent, et, le culte à peine terminé, tiennent salon dans la sacristie avec les belles dévotes, discutant avec elles sur le plus ou moins d'éclat des cérémonies, sur la musique, sur les décorations de l'église, souvent empruntées à des théâtres, entremêlant leur conversation de compliments alambiqués et de propos galants.

Du reste, nul souci des âmes, nul esprit de prosélytisme ; frayeur extrême de tout ce qui pourrait tirer ces personnages sacrés de leur tranquillité parfaite.

La jeune créole, quand elle commence à aller à l'école, apprend à dire le chapelet, à réciter quelques prières ; à sept ans, on l'envoie se confesser ; à douze ans, sans autre instruction, on lui fait faire

sa première communion. C'est pour elle le moment où elle commencera à participer d'une manière active aux pompes de l'Église ; elle tressera des palmes, fera des bouquets, les arrangera sur l'autel. Sa mère, son aïeule, sa tante, sont de la congrégation de *las senoras vestidoras* (des dames qui habillent); c'est-à-dire que chacune d'elles a le privilége de garder chez elle, dans un coffret précieux, un des vêtements dont la statue de la Vierge ou celle de quelque saint sera revêtue aux grands jours de fête. La jeune fille, dans ses plus fraîches toilettes, suit la procession, s'agenouille devant le portail de l'église pour entendre un sermon, revient à la maison parer de fleurs les petites statues qui ornent sa chambre, dieux pénates que les plus pauvres possèdent et encensent. Le mariage la prend souvent encore enfant, pour la jeter dans les épreuves et dans les conflits de la vie ; et vieille, elle arrive au déclin de l'existence sans avoir eu d'autre nourriture spirituelle que les absurdes cérémonies et les vaines pompes qui l'ont charmée, je dirais presque *amusée* depuis le berceau jusqu'à la tombe. Et, chose extraordinaire ! malgré cette absence complète de toute instruction religieuse, il n'est pas rare de rencontrer dans ces pays, chez les femmes surtout, une foi touchante, une résignation

profonde, douce, constante, au milieu des plus dures épreuves; une attente naïve du secours de Dieu dans toutes les difficultés de la vie, grandes et petites.

Ma vieille voisine, doña Trinidad, d'une famille autrefois opulente, mais ruinée par les guerres civiles, pourvoit à son humble subsistance en faisant des sucreries. Lorsque le temps est pluvieux et que la brave femme craint que ses ingrédients ne s'amollissent, elle allume un petit cierge devant la Vierge. « Sainte Vierge, aide-moi à demander au Seigneur que mon sucre d'orge réussisse. » Cette même femme, d'une extrême indigence, consacre le produit du plus bel oranger de son petit jardin à faire dire des messes pour *les âmes du purgatoire*, qui, dit-elle, lui font tant pitié. Elle choisit, pour faire dire ces messes, un prêtre étranger, vieux, maladif et *pauvre*, les prêtres du pays lui répugnant plus ou moins à cause de leurs richesses et de leur avidité. Un jour, nous montrant une aube magnifique brodée par une femme indigente, et offerte par cette même femme à un riche moine dominicain, Trinidad nous dit en haussant les épaules : « Cette malheureuse créature a mis trois mois à broder cette aube, elle en fait cadeau à ce prêtre, et lui, que lui aura t-il donné? » Puis, serrant ses deux

mains dans une étreinte convulsive, elle ajouta : « C'est *ainsi* qu'ils ferment leurs mains, quand il s'agit d'accorder un secours. » Trinidad nous dit un jour que nous nous étonnions de la sérénité avec laquelle elle supportait toutes les misères qui l'accablaient : « Je dis chaque soir au Seigneur : Père, je suis seule, vieille, pauvre, délaissée!... je te rappelle que je suis ton enfant. » Et, en effet, le Seigneur se le rappelait, et le secours arrivait à temps. — La belle dona Rosa, une autre de nos voisines, est plongée dans les superstitions. Elle fait de longues stations dans les églises, et laisse pendant ce temps son ménage et ses enfants à la merci de la stupidité de la jeune Indienne qui la sert. Son mari se plaint à ses amis de ce que sa femme est trop dévote, il la voudrait un peu moins occupée de saint Jérôme, de saint Raymond, et un peu plus de lui et de sa famille. Dona Rosa ne fait aucune attention à ces plaintes discrètes qui lui rappellent ses *vrais* devoirs. Son bonheur est de *prêter* ses pierreries pour en orner la statue de santa Rosa, sa patronne, ou de coudre et de broder de magnifiques vêtements pour la Vierge et les saints.

Lorsqu'elle emploie des remèdes, elle les fait trois fois, coûte que coûte, en l'honneur de la sainte Trinité. Ce sont trois gouttes, trois poudres, trois

emplâtres, etc. Au milieu de toutes ces superstitions, elle perd deux charmants enfants en moins d'une année. Elle me parle de leur mort avec un recueillement tendre, touchant, une sérénité presque joyeuse. Je ne puis lui cacher ma surprise de la trouver dans ces dispositions. Elle me dit : « Mais pourquoi devrais-je avoir une autre volonté que la volonté du Seigneur? »

Elle me demande, un jour, quelle est la raison qui fait que nous n'adorons ni la Vierge ni les saints. Nous lui répondons que la Bible ne nous désigne que Jésus-Christ comme sauveur et médiateur. Dona Rosa réfléchit un instant. « Je pense, dit-elle, que vous avez plus de foi que nous autres, car c'est la crainte de ne pas être exaucés en priant seuls qui fait que nous nous adressons à d'autres encore, pour demander avec nous et pour nous. »

Nous entendons une conversation entre deux dames de notre connaissance; l'une d'elles a déjà perdu trois charmantes petites filles. La quatrième, ravissante aussi, mais frêle et délicate, semble déjà s'incliner sous le souffle fiévreux qui a emporté ses sœurs. La jeune mère, le désespoir dans l'âme, a fait vœu à sainte Anne et à saint Joseph de leur donner des habillements complétement neufs, des cierges énormes, des autels de

fleurs, si son enfant échappe à la maladie qui la menace. Le médecin a désigné dix-huit mois comme le terme qui, une fois passé, assurait la guérison. — Mais, dit l'amie à laquelle dona Mercédès contait ces promesses, à votre place j'attendrais les dix-huit mois. Qui vous dit que les saints, une fois en possession de vos riches présents, vous tiendront encore parole? Dona Mercédès se récria, et répondit qu'elle ne les croyait pas déshonnêtes au point de se permettre de pareilles choses!...

Des pluies torrentielles tombent pendant neuf jours dans la province de Corrientes. Le Rio Parana et tous ses affluents, grossis par ce cataclysme passager, montent rapidement et refoulent le Rio Salado qui déborde et couvre bientôt tous les pâturages peu élevés, toutes les îles. Santa-Fé, capitale de la province de même nom, est menacée de voir ses quartiers riverains envahis par les eaux. Saint Dominique, sorti de la chapelle de son couvent, est promené en grande pompe jusqu'au bord de l'eau deux fois de suite, et, à chaque fois, l'eau monte d'un mètre de plus. Saint Dominique perd tout son crédit, on commence à croire qu'il n'a aucune influence et qu'il n'est point du tout un saint de premier ordre. Nous voyons, le jour suivant, saint Jérôme porté avec mille cérémonies sur la plage envahie.

Je demande à ma voisine, doña Dolorès, ce que signifie ce changement. « C'est que, dit-elle, saint Dominique *n'est bon à rien* (no sirve para nada), et qu'il a fallu s'adresser à saint Jérôme. Au fait, il est le patron de la ville, il peut bien faire quelque chose pour elle. »— Saint Jérôme ne fit rien du tout, et l'on eut recours aux neuvaines. L'eau montait toujours, malgré la foule agenouillée sur le pavé des églises, malgré les processions, malgré tout. Saint Dominique y perdit sa réputation, Saint-Jérôme vit la sienne fort compromise. *Quinze jours* s'étaient passés, les pluies avaient cessé, le Rio Parana avait roulé le trop-plein de ses flots majestueux jusques à l'Océan, dont il est tributaire... Ce fut Notre-Dame de *Carmen* qui sauva l'honneur de toutes les images. Conduite au bord du fleuve, on vit les eaux s'abaisser rapidement dans les jours qui suivirent. Les prêtres respirèrent.

A Buenos-Ayres, où la plupart des étrangers opulents et influents sont Anglais ou Allemands, et presque toujours protestants, la physionomie du prêtre créole espagnol est quelque peu modifiée ; c'est un homme du monde, parfaitement poli, élégant dans ses manières, souple, adroit, insinuant, ne heurtant de front aucune doctrine étrangère, évitant les discussions et la politique ; du reste, par-

faitement indolent, ignorant, mondain, chantant des airs d'opéra, montant à cheval, jouant de la guitare, aimant le jeu, accomplissant le tout avec une aisance facile, quelque peu réservée, mais sans arrogance. Dans les provinces, il en est autrement : le prêtre est encore dans tout son naïf orgueil, superbe, le front majestueux, daignant saluer, s'arrêter, parler. Les hommes s'en moquent tout haut et le craignent tout bas. Les femmes le vénèrent, le choient, le consultent, se font ses humbles esclaves. Ce prêtre mène la vie la plus commode du monde. Ses messes dites, il partage son temps entre les courses de chevaux et les combats de coqs. Les fruits magnifiques, les fleurs rares, les mets recherchés, abondent dans sa maison, où s'étale tout le luxe que comporte le pays. Il établit son tarif : 25 piastres pour un enterrement tout simple, sans ornements ni surplis ; 35 avec croix, étole, etc. ; 40 avec bannière ; 50 avec cierges, ajoutés au reste. L'addition se monte et, grossie de tout l'attirail des *belles* cérémonies, elle atteint 100 piastres, qui est le taux des riches. Quant aux pauvres, nul ne s'en soucie, et, s'ils ne peuvent payer, ils enterreront les leurs comme ils pourront. Notre charbonnière indienne, des plus indigentes, vend son unique vache laitière pour faire dire une messe funèbre à sa belle-mère.

Son enfant de huit jours meurt, elle l'apporte à notre maison, dans un petit caisson qu'elle tient sur le col de son cheval. Elle va déposer l'enfant au Campo-Santo de San-Antonio. Le prêtre, gardien du cimetière, lui refuse un peu de terre et une prière ; c'est trois piastres qu'il lui faut, pour admettre simplement la petite dépouille ! La pauvre mère revient à moi navrée, indignée, le cœur plein d'amertume contre le prêtre, avare, rapace, dit-elle, dont elle n'ose se passer. Nous donnons les trois piastres ; le prêtre les accepte, et jette une poignée d'argile sur le corps de l'enfant ; l'Indienne remonte à cheval et retourne à ses déserts.

Le tarif des mariages n'est point oublié non plus. Le plus bas est de deux onces (l'once vaut 80 fr.), l'une pour la cérémonie religieuse, l'autre pour l'acte civil ou légal, redigé par le *protonotaire,* prêtre aussi. Comment font les pauvres ? Ils se passent généralement de toute cérémonie, et lorsque l'un des deux conjoints a la *bonne chance* de tomber dangereusement malade, on se fait marier «in extremis,» aucun prêtre n'osant, en pareil cas, réclamer ses honoraires.

L'ondoiement est universellement usité à la naissance des enfants ; le baptême se renvoie souvent pendant une année ou deux. Je suis demandée

comme marraine par des gens honnêtes, mais très-pauvres. J'accepte, quoique avec répugnance, craignant quelque obstacle de la part du prêtre officiant. Je me trompais : le curé, après avoir constaté avec soin qui j'étais (ce point lui paraissant pécuniairement fort important à établir), fut on ne peut plus gracieux, et, dans la liturgie du baptême, à l'article de la religion, substitua fort dextrement au mot de *romaine*, qu'il pensait devoir me choquer, le mot de *chrétienne !* Vous promettez, señora, me dit-il, d'élever cet enfant dans la religion catholique, apostolique, *chrétienne !*

Nous assistons à un mariage, à neuf heures du soir, dans l'église principale, la *Merced.* Nous sommes au 24 décembre, veille de Noël. Un *pessebre* ou crèche ornée de fleurs et d'oripeaux de tous genres occupe le milieu du chœur au haut de l'escalier, qui, de chaque côté, redescend vers la nef. La cérémonie du mariage a lieu dans le chœur même. La mariée, complétement enveloppée dans un immense voile noir, échappe à tous les regards. Un flot de femmes et de jeunes filles élégamment parées, suivies d'enfants et de chiens, se pressent sur les gradins, afin d'entourer les mariés le plus près possible. Don Juan, le prêtre officiant, voit avec une douleur qui se peint sur son visage les beaux orne-

ments de la crèche gravement compromis par les envahissantes crinolines. Il donne à haute voix des avertissements, presque des admonitions, s'interrompant dans les préparatifs de la solennité; rien n'y fait. Le flux et le reflux de volants et d'écharpes flottantes renversent les vases, arrachent les branches de fleurs, emportent le gazon artificiel. La crèche est menacée d'une démolition complète. Don Juan n'y tient plus; par une gambade désespérée, il sort du cercle des mariés, et, se précipitant entre la cohorte féminine et le *pessebre,* il fait à ce dernier un rempart de son corps. Les femmes se placent, la cohue se dissipe, don Juan revient dans le chœur, la liturgie se lit, les mariés s'éloignent, et don Juan, craignant de nouveaux dégâts de la part des dames, qui s'en vont aussi, court se replacer à son poste. De là, il nous salue, se plaint du manque de *civilisation* de ses concitoyens ou plutôt de ses *concitoyennes*, et nous reconduit poliment jusqu'à la sacristie, salon magnifique, où nous admirons des meubles sculptés recouverts d'étoffes précieuses, des glaces de Venise avec de riches cadres, des bahuts incrustés, des aiguières massives, des draperies de damas, des tapis somptueux; dépouilles des vice-rois transportées, de leurs palais aujourd'hui ruinés et déserts, dans les églises et dans les

couvents. Rentrés chez nous, nous ne pouvons dormir. La nuit de Noël se passe tout entière en mascarades et en cavalcades. On n'entend jusqu'au matin que le piétinement des chevaux, les voix des passants et le son des guitares, accompagnées de grelots agités en cadence, selon le rhythme de la mélodie chantée ou jouée.

Nous assistons, quelques mois après, aux cérémonies de la semaine sainte. Il y a tous les soirs procession à la lueur des flambeaux. On y remarque très-peu d'hommes. Pour les femmes, c'est l'occasion par excellence d'étaler du luxe, des toilettes nouvelles. Les pierreries de famille étincellent sous les voiles richement brodés, et rivalisent d'éclat avec les yeux noirs des belles pénitentes. On demande à ma voisine si elle suivra la procession. « Non, dit-elle, je n'ai pas de parure nouvelle à faire admirer. » Les deux battants du portail de l'église s'ouvrent tout à coup; le cortége s'ébranle; quelques hommes marchent en avant, puis de jeunes garçons, à la suite, la musique des prêtres, affreux *bêlement* de clarinettes, de violons, de flûtes, dont les sons discordants déchirent les oreilles. Ensuite viennent les prêtres eux-mêmes, avec les croix, les bannières, les images sacrées, qui varient suivant le jour.

C'est la *Madre dolorosa* avec une immense épée enfoncée dans la poitrine; c'est N.-S. Jésus-Christ incliné sous la croix, et accompagné des deux larrons et de Simon de Cyrène ; puis les saintes femmes, Marie Madeleine, etc., hideuses figures de grandeur naturelle; ignoble mascarade à laquelle la nuit, la lueur incertaine et agitée des torches, les *cris* lugubres des instruments en désaccord, le murmure des litanies répétées à voix basse, prêtent un caractère de fantasmagorie presque sinistre. Derrière ces images, s'avance la musique militaire, laquelle ne s'inquiète nullement de celle des prêtres et joue à *tue-tête* la marche des druides de *Norma*. Ensuite viennent les femmes dans leurs atours : robes de brocart, châles brodés, mantilles de dentelles, éventails de nacre et d'or, rosaires de perles avec croix de brillants. Tout ce flot bigarré scintille sous la lueur des flambeaux, et causant, devisant, marmottant, discutant, suit à pas lents l'avant-garde sacrée. A côté de ces dames, trottent les jeunes mulâtres, négresses, Indiennes qui les servent. Cette partie de la population, qui n'est pas la moins originale, se pavane dans des robes à volants fanées, marchant comme des reines de théâtre, se drapant dans leurs châles, comme de grandes tragédiennes. Elles tiennent sur leurs bras de jolis tapis carrés, tissés par les

Indiens, et sur lesquels leurs maîtresses s'agenouillent lorsque la cérémonie l'exige.

On fait le tour des rues principales ; des reposoirs brillamment éclairés, ornés de fleurs magnifiques, obtiennent quelques stations. Tout le cortége s'ébranle de nouveau, et rentre dans l'église d'où il est sorti. Les images replacées dans leurs chapelles respectives, la foule se presse devant le grand portail, au-dessus duquel une sorte de loge disposée à cet usage abrite une tribune occupée par l'orateur des *sermons de nuit*. Nous voyons depuis notre terrasse l'église blanche, éclairée par le reflet des torches, et les femmes agenouillées devant le portail. La nuit est magnifique, sereine, étoilée, l'azur du ciel encore visible et transparent quoique d'un bleu sombre. Le prédicateur s'avance, le geste solennel, la voix retentissante dans le silence de la nuit. Nous ne pouvons comprendre tout ce qu'il dit ; mais nous sommes frappés de la majesté de la langue espagnole, de ses tours de phrase nets, énergiques, concis, de cette sonorité pleine de sérieux et de dignité. Il s'agit de la pénitence.

L'orateur fait une pause. Un bruit sourd s'élève dans le silence de l'heure avancée, et retentit d'une manière lugubre. Ce sont les coups que les femmes agenouillées se donnent sur la poitrine, et le *mea*-

culpa murmuré comme un sanglot... Il est vrai que quelques épisodes plus que mondains troublent le bel effet du sermon. Deux *caballeros* rôdant sur les confins de la troupe féminine (la demi-obscurité favorisant les tête-à-tête) sont interpellés et vertement réprimandés par le sacristain, qui ne souffre pas le scandale. Un peu plus loin, des jeunes garçons se disputent, et des coups de poing en viennent aux coups de couteau... Mais ce sont là de ces petits incidents qui ne nuisent nullement au bel ensemble de la *funcion*. L'essentiel est qu'il y avait sermon, et que le prêtre engagé pour cela, et payé au taux reçu de cent piastres, avait daigné prononcer son discours. Don Evaristo, orateur fameux dans ces parages, ne faisait pas tant de façons. Un jour, il reçut cent piastres pour un sermon de circonstance. C'était à l'église du couvent des dominicains. L'église se remplit de femmes surtout. L'heure désignée arrivée, chacun lève les yeux vers la chaire, elle reste vide; don Evaristo ne paraît pas! Cependant on l'a vu entrer dans les dépendances de la sacristie. Un quart d'heure se passe encore, point d'orateur. Le sacristain s'offre officieusement à aller voir s'il n'était point arrivé malheur à Sa Révérence. Il s'avance vers la grande porte et la trouve fermée, ce qui l'étonne beaucoup. Il sort par une issue qu

communique au couvent et cherche partout don Evaristo. Peine inutile! Il revient à la grande porte, la clef manque. Pendant ce temps, la communauté impatiente demande à grands cris qu'on lui ouvre la porte ou qu'on lui fasse ouïr le sermon demandé, attendu, promis, et, ce qui était bien le pire, payé! Le sacristain fait passer les hommes par le couvent, mais ce moyen de délivrance est sévèrement interdit aux femmes. Il leur demande encore un moment de patience et court dans la rue. Là, il aperçoit de très-loin don Evaristo qui, les mains dans les poches, se promenait tranquillement. Le sacristain fait diligence, et, tout hors d'haleine, arrive auprès de Sa Révérence, qui n'a pas même l'air de l'apercevoir et qui continue sa promenade. « Don Evaristo, tout le monde vous attend! — Quel monde? et pourquoi? — Mais pour le sermon! — Quel sermon? — Mais, don Evaristo, ce sermon que Votre Révérence devait prêcher. — Je n'en sais rien. — Mais, señor, si vous ne voulez pas venir, sauriez-vous me dire si c'est vous qui avez la clef de l'église? — Quelle clef? — Mais, padre, la clef de la grande porte, la seule par laquelle je puisse faire sortir les dames. — » Pendant ce colloque, don Evaristo avait continué sa promenade. Tout à coup, allongeant la main dans les profondeurs de sa soutane, il en retire la clef et la jette

majestueusement aux pieds du sacristain. Celui-ci la ramasse et court délivrer les captives du saint lieu. Le lendemain, tout le monde parlait de la *scélératesse du padre*, les femmes s'en plaignant, les hommes en ricanant. On admirait combien il avait d'esprit, et quelles étaient les choses extraordinaires qu'il savait *faire*, quand il ne lui plaisait pas de les *dire*.

Un de nos amis de Buenos-Ayres vient nous voir. Il traverse le Rio Parana, vis-à-vis de Santa-Fé, où il a encore plus de quatre lieues de large, dans une grande barque remplie de passagers. Il s'assied à la poupe du petit bâtiment avec deux négociants créoles et un prêtre. Ces deux négociants viennent à parler de religion. L'un d'eux se déclare parfaitement en règle avec le ciel, ayant, dit-il, racheté tous ses péchés passés, présents et futurs, par des fondations de messes à perpétuité, et d'autres précautions de ce genre. Son compagnon se moque un peu de ces billets escomptés d'avance sur la somme de félicités éternelles qu'il prétend avoir acquises. Il ajoute que, pour lui, il est loin d'être aussi sûr de son affaire. Les deux interlocuteurs crient à tue-tête, selon la mode créole; le prêtre est assis entre les deux; évidemment pas une syllabe de l'entretien ne peut lui échapper. Mais, superbe, flegmatique, indifférent, il

continue à fumer son cigare, sans daigner seulement paraître accorder la moindre attention à ce qui se dit autour de lui.

Padre Nicasio voudrait bien savoir le français, pour pouvoir lire les sermons du père Lacordaire, le seul orateur de la chaire sacrée connu dans l'Amérique espagnole. Quelqu'un des nôtres offre de lui donner quelques leçons; il accepte, et vient assez régulièrement pendant quelques semaines. Il semble prendre un grand intérêt à ses exercices de langue. Tout à coup il cesse de venir. Nous pensons que le supérieur de l'Ordre a trouvé mauvais que le père Nicasio fréquentât une famille protestante. Quelqu'un, très-lié avec les moines, nous assure que non. Padre Nicasio, étant sous-prieur et fort indépendant de caractère, fait au couvent ce qu'il veut. La même personne nous dit que le padre a *trop à faire* avec l'éducation de ses coqs de combat pour continuer ses leçons de français, et qu'il passe au Renidero (arène des combats de coqs) la majeure partie de son temps. Il y a déjà gagné des paris considérables, et ce genre d'occupation est plus lucratif et plus intéressant pour lui que l'étude de quelque orateur sacré que ce soit. Un autre de ces moines, le père Matéo, a deux chevaux superbes, et il les fait courir chaque dimanche. Il s'enrichit aussi de cette manière-là, de

concert avec le prieur, qui élève des chevaux à l'*estance* du couvent.

Nous pénétrons un jour dans un de ces couvents. Ce sont en général de vastes demeures bâties dans le style des retraites monacales de l'Andalousie. L'entrée principale précède une grande cour plantée d'orangers magnifiques; au milieu s'élève un puits avec une arcade mauresque en fer ou en maçonnerie dont les ornements sont garnis de *flores del ayre*, orchidées, qui répandent au loin leurs suaves parfums. Les portes extérieures des appartements donnent sur une véranda, *corredor,* qui règne sur les quatre côtés de la cour. Nous nous arrêtons sur le seuil d'une cellule dont la porte est ouverte. C'est une vaste pièce, très-élevée, pavée de briques, et dont les portes à doubles battants s'ouvrent sur un charmant petit jardin rempli de roses et d'œillets et ombragé de citronniers et de lauriers. D'anciennes glaces de Venise entourées de riches sculptures, quelques beaux tableaux de l'école espagnole avant Murillo, des meubles antiques en cuir de Cordoue ciselé, découpé et doré, des bahuts de bois incrusté, un lit recouvert d'une élégante courte-pointe garnie de dentelles créoles, composent l'ameublement de cette chambre. Quelques reliquaires, des bénitiers, curieux ouvrages d'orfévrerie, sont suspendus aux

murs, à côté d'une guitare ou d'une mandoline. De livres d'étude, point de traces. Les petits mulâtres qui servent de domestiques aux moines, m'apercevant dans l'enceinte réservée aux hommes seuls, viennent à moi et me prient de me retirer. Leur mère, affreuse négresse, qui fait la cuisine des pères, et qui arrive au bruit des voix de ses enfants, me fait passer par une cour adjacente où se trouve son antre culinaire.

Un jeune officier français, qui appartient à la légion étrangère, est appelé à faire des patrouilles. Par une nuit d'été, sereine, lumineuse, embaumée, comme elles le sont dans cet admirable climat, il marche avec sa petite troupe de soldats, dans un chemin bordé de *quintas* ou maisons de campagne. C'était aux abords de la ville de Santa-Fé. Tout-à-coup, dans un bosquet d'orangers, il croit voir une forme blanche se mouvoir sous les arbres. Il s'approche de la haie de géraniums et de daturas qui borde le jardin, et aperçoit un moine dominicain en promenade sentimentale avec une jeune créole dont les yeux brillants, tour à tour voilés ou découverts par les ailes diaprées de son éventail de nacre et d'or, paraissent répondre on ne peut mieux aux propos galants du padre. Le sous-lieutenant trouve l'aventure fort originale, et, passant la tête sous l'ombrage em-

baumé des orangers : « Que faites-vous donc là, mon révérend père? dit-il. Allez chanter la messe! Savez-vous qu'il est passé minuit? Aussi bien, si vous tardez encore un peu, vous rentrerez au couvent tout juste pour matines. » Le moine, loin de se fâcher, riposta par de gais propos et continua sa promenade.

Mais, à côté de ces richesses, de cette indolence, de cette absence complète de toute dignité sacerdotale, il y a, Dieu merci, une classe de prêtres qui offrent, avec ceux dont nous venons de parler, un extrême contraste : ce sont les missionnaires italiens, de l'ordre de saint François, envoyés dans l'Amérique espagnole pour convertir les Indiens. Notre intention n'est pas de discuter la manière (trop superficielle selon nous) dont ces prêtres comprennent la mission; mais ce que nous aimons à constater, c'est leur dévouement, leur courage, leur abnégation. Ces prêtres-*soldats*, pour ainsi dire, manient le cheval, la lance, le lasso aussi bien que les Indiens au milieu desquels ils doivent vivre, et leur vie est, comme celle de leurs néophytes, une éternelle fuite à travers les déserts. L'un d'eux, padre Constancio, vient nous voir aussi souvent qu'il le peut, et nous tenons de cet homme, vraiment distingué, quelques détails sur les Indiens. Ces sauvages ont reçu, il y

a trois siècles à peu près, quelques notions du christianisme apportées par les jésuites. Mais, de plus en plus refoulés dans les déserts et livrés à eux-mêmes, il ne leur est resté que l'idée résumée de deux principes éternels qui se disputent le monde: le bien, représenté à leurs yeux par *los santos*, les saints ; et le mal, par *los demonios*, les démons. Il est impossible de leur faire comprendre autre chose. Padre Constancio, après six mois et plus de catéchisme, suivi chaque jour par les adultes dont il s'occupait, vit un jour entrer dans sa cabane le moins stupide de la troupe. On venait d'envoyer au père une belle gravure représentant le Christ sur la croix. L'Indien s'en approche et demande : « Qu'est-ce ceci? est-ce un saint? — Mais, ne connaissez-vous pas Notre-Seigneur? — Ah! alors si ce n'est pas un saint, c'est donc un démon ? — Mais quand je vous dis que c'est Notre-Seigneur Jésus-Christ, crucifié, mort pour nous sur la croix!... — Ah! bien, oui, padre, dites-moi donc comment il faut l'appeler ; vous dites que ce n'est pas un *saint*, il est clair alors que c'est un démon!... etc., etc. » Des heures de conversation, ajoutait le missionnaire, n'auraient amené aucun résultat satisfaisant. L'Indien, une fois entré dans un cercle d'idées vicieuses, n'en sort plus. On dirait qu'une sorte de puissance d'inertie

fatale et mystérieuse condamne les opérations de sa pensée à se replier sur elles-mêmes, sans jamais sortir de certaines limites. Pour la force, l'adresse, la ruse, ils sont loin d'être stupides; la finesse de leurs sens extérieurs et de leurs instincts sauvages, développée par les besoins et les dangers de la vie primitive, fait d'eux, par moments, des hommes extraordinaires. Égarés par de profondes ténèbres dans d'immenses *pampas*, l'Indien descend de son cheval et mord l'herbe qu'il rencontre sous ses pas. Le goût de cette herbe l'avertit, à quelques mètres près, du lieu où il se trouve. Il saura dire si c'est un ancien pâturage, un marais desséché, le bord d'un fleuve, d'une rivière ou d'un lac, s'il est près ou loin d'une habitation, quelles en sont les cultures et le bétail... De plus, il est *rastreador*, c'est-à-dire qu'un brin d'herbe écrasé, une empreinte à demi effacée dans le sable, une branche d'arbre cassée, les restes d'un feu dispersé par le vent, sont pour lui autant d'indices sûrs, immanquables et à l'aide desquels il pressent, d'une manière claire et positive, la race, les allures, les armes, la monture et jusqu'aux vêtements des gens qu'il cherche ou qu'il poursuit.

L'Indien ne connaît que la guerre, le pillage, la chasse, qui dégénère le plus souvent en vol de bétail.

Il traite durement tout ce qui est faible, comme les femmes et les enfants, appelés du reste à le suivre partout. Penché sur son cheval, le regard à l'horizon, la lance en avant, dévorant l'espace, il franchit des distances immenses avec une prodigieuse rapidité. L'Indien est faux, turbulent, insaisissable, capricieux. Le missionnaire, s'il veut essayer sur lui d'une influence prolongée, doit le suivre dans toutes ses courses, galoper avec lui à travers les déserts immenses, camper avec lui sur la lisière des forêts vierges, souffrir avec lui la faim, la soif,la fatigue, l'ardeur du soleil, la fraîcheur glacée des nuits. Pour l'Indien, tout cela n'est qu'un jeu; mais pour l'Européen, pour le prêtre italien, surtout, qui a passé une bonne partie de sa vie dans les calmes et poétiques retraites des beaux couvents de Rome ou de Florence, entouré des chefs-d'œuvre des arts et des sites d'une nature splendide, il y a, dans l'acceptation d'une vie aussi rude, un dépouillement complet de tout ce qui peut jeter quelque agrément sur l'existence; et, à côté du dévouement chrétien qui peut tout, il faut le stoïcisme des fils de Lacédémone pour supporter courageusement un sort aussi rigoureux. Heureux encore le missionnaire s'il n'est pas réduit à n'avoir, pour apaiser sa faim, que les fruits âpres du caroubier, ou les racines de quelque plante qu'il

doit déterrer lui-même. Quelle tâche décourageante que celle d'avoir à enseigner de pareils néophytes! Ils ont appris des jésuites à respecter plus ou moins la personne des prêtres, à les vénérer à leur façon, à ne jamais leur résister en face. Cette apparence de consentement tacite, mais dont on ne peut connaître le degré de sincérité, n'est pas une des moindres difficultés de l'œuvre. Malgré tout ce que le missionnaire a pu dire pendant des mois, des années même, sur la paix, l'union fraternelle, le respect de la propriété, il a le chagrin d'assister à des rixes sanglantes ; il voit se faire autour de lui les préparatifs des expéditions de vol ou de pillage. La veille du jour désigné pour le départ (toujours à la lune décroissante), les devins de la tribu tirent des horoscopes sur le plus ou le moins de bonnes chances concernant l'expédition projetée. Ce soir-là, les hommes, réunis autour des feux, s'enivrent avec une liqueur fermentée, produit du fruit de l'algaroba (caroubier) et du miel sauvage. Cette boisson, extrêmement forte, qu'ils nomment *chicha*, finit par les étourdir tout à fait. Ils s'endorment au son de la musique monotone des devins qui murmurent des chants cabalistiques entremêlés d'une espèce de sifflement guttural qui leur est particulier. Un hébétement sinistre se lit sur ces physionomies que les

lueurs mouvantes des feux tantôt éclairent vivement, tantôt replongent dans l'ombre.

A quelques pas de là, les femmes et les enfants, réunis en groupe, attendent, avec la résignation passive des êtres condamnés à l'esclavage et au mépris, que les hommes soient profondément endormis. Ils s'approchent alors furtivement et s'emparent des débris de nourriture restés près des feux. Une tentative de ce genre, aperçue par l'un de leurs seigneurs et maîtres, serait punie par les plus durs châtiments. Les femmes et les jeunes filles sont si maltraitées que ce qui peut arriver de plus heureux à ces infortunées, c'est d'être faites prisonnières de guerre, et, comme telles, amenées dans les villes. Là, en échange d'une gratification qui appartient aux soldats, et qui correspond aux gages qu'on leur payerait comme domestiques, elles servent dans les familles créoles, et, à peu d'exceptions près, y demeurent volontiers. Cette sorte de demi-esclavage, qui n'est point reconnu par la loi, et qui n'offre aucun privilége aux maîtres contre leurs domestiques, a déjà sauvé des mauvais traitements et de la vie misérable des déserts un assez bon nombre de femmes et de jeunes filles. L'une d'elles, qui sert notre voisine, se cache soigneusement lorsqu'elle aperçoit des Indiens en ville. La

pauvre enfant, bien traitée et très-heureuse chez ses maîtres, craindrait par-dessus tout d'être forcée de retourner à sa condition première.

En Europe, l'on voit des pays produire beaucoup d'hommes intelligents et distingués qui ne parviennent à rien, parce que leurs institutions sociales s'y opposent, parce qu'ils n'ont pas de constitution ou qu'ils en ont une défectueuse. Dans les républiques espagnoles de l'Amérique du Sud, où l'on est à peu près aux antipodes, géographiquement et tout à fait intellectuellement et socialement, les hommes manquent, mais la constitution existe, admirable en tous points, et copiée à peu près mot à mot sur celle des États-Unis de l'Amérique du Nord, auxquels les créoles espagnols, tout indolents et tout ignorants qu'ils sont, ont donné un grand et généreux exemple, en accomplissant l'abolition de l'esclavage. Nous dirons, dans un autre moment, comment cette terrible révolution eut lieu, et les perturbations qu'elle a apportées dans la société argentine.

Un autre point de la constitution, que nous avons toujours vu loyalement respecté, c'est la liberté de conscience et de cultes. Nous n'avons remarqué aucune étroitesse dans la manière de voir et de juger, aucune vexation basse et mesquine. Notre ami de Buenos-Ayres, envoyé par la société protestante allemande

de Gustave-Adolphe en faveur des protestants disséminés, nous raconte que, dans toutes les villes des bords du Rio Parana, il a tenu des assemblées, baptisé, marié, administré la sainte Cène, sans aucune espèce d'entraves. Lorsque la chambre de l'hôtel où il descendait était trop petite, il tâchait d'en louer une pour un jour ou deux. Cette recherche même, qui l'amenait à parler beaucoup du but de son voyage, ne lui suscitait nulle difficulté. A Santa-Fé, l'agent de la société biblique britannique et étrangère vient nous voir. Il a une lettre de recommandation pour le gouverneur. Celui-ci l'accueille à merveille, et lui promet sa protection. Il nous quitte pour continuer son voyage. A Corrientes, le seul désagrément qu'il subit ne lui fut pas personnel. Il apprit là que quelques Bibles qu'il avait vendues à des femmes leur avaient été reprises par leurs confesseurs. Au Chili, d'où il nous écrit plusieurs lettres, il a placé un nombre considérable de Bibles et de Nouveaux Testaments, de même au Pérou et en Bolivie, où l'œuvre d'évangélisation a été commencée par un moine espagnol, don Ramon Monsalvage, antérieurement élève de l'établissement de M. le pasteur Jacquet, à Glay. Dans ces pays lointains, le prestige de Rome n'existe plus au même degré qu'en Europe. Les prêtres eux-mêmes dési-

rent l'indépendance et travaillent à obtenir des libertés religieuses. Le nonce du pape, le vicaire apostolique, sont assurément des puissances, mais un peu *in partibus,* comme leur titre d'évêque. Les prêtres créoles craindraient de voir leurs richesses prendre le chemin de la ville aux sept collines. Le *denier de saint Pierre* a été fort mal accueilli; à Santa-Fé, il n'a rien produit; au Chili, les journaux l'ont fort critiqué et l'ont annoncé avec une compassion caustique et narquoise.

A Parana, le *Correo Argentino*, journal officiel, s'emparait avec un empressement significatif de tous les projectiles de la presse européenne contre Rome et les prêtres. Le volume de M. About, qui commence par ces mots : « L'église catholique romaine se compose de 138 millions d'individus, sans compter le petit Mortara, » a été traduit et publié en entier, ainsi que quelques articles de M. Laboulaye sur la liberté religieuse.

Le créole, nonchalant et superstitieux par habitude, est, par nature, observateur malicieux, moqueur, amateur d'épigrammes et de sobriquets. Les ridicules et les vices du clergé ne lui ont point échappé; il est assurément encore trop indolent et trop peu instruit pour se passer de ces gens qui ont tissé autour de sa vie la trame serrée de leurs tra-

ditions indispensables, et de leurs cérémonies aboutissant à l'enfer ou au ciel. Mais, secrètement mécontent d'être forcé de reconnaître et d'accepter cet assujettissement, il s'en venge autant qu'il peut, par des allures plus ou moins libres, et par des hardiesses de langue qui sont de grands scandales pour les dévotes. Il sait bien qu'à l'heure suprême il lui faudra passer sous les *fourches caudines*, et que, le voulant ou non, une centaine de piastres de son avoir personnel tombera dans la bourse de *Su Reverancia*; mais il pense que, pour son argent, il a bien le droit de se moquer un peu, et d'escompter ainsi quelques moments de gaieté de sa vie présente sur les lugubres facéties de sa mort.

L'état religieux que nous venons de décrire nous reporte à trois cents ans en arrière, et semble emprunté à ce XVIe siècle dont les vices et la corruption amenèrent la Réforme. Nous nous sommes demandé souvent avec une amère tristesse si la lumière du pur Évangile tarderait encore longtemps à venir éclairer ces profondes ténèbres. Voilà un peuple, dans lequel les instincts nobles de l'antique race espagnole subsistent encore à plus d'un égard, un peuple intelligent, au cœur patient, généreux, reconnaissant, une nation qui possède en elle tous les germes de la véritable grandeur, et dont les fa-

cultés morales sont complétement paralysées par l'ignorance, la crédulité, l'abrutissement religieux. Des discordes civiles, qui maintenant semblent apaisées, mais qui ont donné occasion au déploiement de tous les instincts cruels qui se peuvent imaginer, une démoralisation effrayante, une corruption de mœurs inouïe, la vénalité partout, le doute amer, le scepticisme moqueur chez les uns, la superstition stupide chez les autres, et même chez les âmes élevées et des meilleures, quelque chose de vague, de flottant, d'indécis, une mélancolie profonde, comme la tristesse sans espérance, peu d'élan pour les œuvres de charité pratique et positive, mais un amour passionné des vaines et futiles cérémonies; la mort pompeusement parée; mais la mort... voilà les résultats terribles, irrécusables d'un pareil état de choses.

Nous avons parlé plus haut de la tolérance en matière de foi. Cette tolérance résisterait-elle à des tentations sérieuses de prosélytisme? C'est ce que nous nous demandons. La *forme* effrayerait plus que le *fond*. A Buenos-Ayres, un nombre considérable de jeunes garçons créoles catholiques sont élevés au collége anglais, où la Bible lue, commentée, méditée chaque jour, est la base première de l'éducation qu'on y reçoit. Evidemment les femmes mères

de ces enfants, et les prêtres confesseurs de ces femmes, n'ignorent pas cette circonstance; néanmoins les élèves créoles y affluent. Les Anglais agissent par là avec un grand tact, ils laissent *venir* et s'abstiennent encore d'aller *chercher*. Ce temps n'est pas éloigné peut-être, et il se peut alors aussi que les passions haineuses fassent irruption dans ce monde indolent et léger. Ce moment suprême de la secousse qui fait tomber les ornements « du sépulcre blanchi » est aussi celui de la foi courageuse, patiente et persévérante dans les persécutions jusqu'au martyre même! En attendant ces révélations individuelles de la vérité dans les âmes, la tolérance de fait existe pour les institutions religieuses publiques ou particulières. A Santa-Fé même le culte protestant a été célébré pendant cinq années dans notre maison (en une langue étrangère aux habitants du pays, il est vrai). Nul n'ignorait l'existence de ce culte, nous étions entourés d'églises et de couvents; néanmoins nous n'avons jamais eu à subir le plus léger désagrément.

A la colonie Esperanza, tout près de Santa-Fé, un théologien allemand, d'un caractère intrigant et dominateur, se fit un triste amusement d'indisposer les colons contre le juge de paix, homme des plus honorables. Le juge, après avoir patienté pendant

quelque temps, dressa procès-verbal des actes les plus répréhensibles de l'Allemand, et les mit sous les yeux du ministre de la province, don S. F. Segui. Une personne de notre maison était présente à l'audience. Le ministre donna en tout raison au juge, disant que, si l'accusé était *laïque*, il serait expulsé du pays; mais, ajouta-t-il, « son caractère de pasteur évangélique est un grand obstacle à user de rigueur. »

L'article de la constitution étant positif quant à la liberté des cultes, il craignait que l'expulsion du pasteur ne fût attribuée dans le public à un manque de tolérance, les raisons véritables n'étant pas de nature à être publiées.

Nous nous sommes demandé si, en Europe et dans des circonstances analogues, nous eussions trouvé lès mêmes scrupules et la même impartialité.

PROMENADES

Le temps est si beau que nous sortons tous les jours. Mon cheval est un bel alezan de trois ans, doux, intelligent, bon trotteur et d'un galop agréable ; mais il faut le dresser, car il n'a été que dompté. Lorsqu'un cheval a près de trois ans, on lui jette le laso, de manière à lui attacher par un nœud coulant les pieds de devant avec ceux de derrière. On le fait ainsi tomber sur le sol. On profite de ce moment pour lui passer dans la bouche le mors du pays, qui est le mors arabe. On lui attache sur le dos quelques tapis ou couvertures. L'animal, frémissant de colère, écumant de rage, stupéfait, étourdi par sa chute, est ramené peu à peu au sentiment de lui-même par un peu plus de liberté qu'on lui donne en desserrant ses entraves ; mais au moment où on les élargit assez pour qu'il puisse se relever, un gau-

cho s'élance sur son dos, et alors commence la lutte entre l'homme et le cheval.

Lutte magnifique, véritable drame, semé d'incidents qui ont un cachet étrange d'énergie sauvage et de vigueur primitive. Le cheval se dresse, se cabre, rue, secoue la tête pour se débarrasser du mors, tend à se coucher et à se rouler par terre pour se libérer de son cavalier, se soulève par des bonds prodigieux, tantôt presque droit, tantôt se baissant vers le sol en faisant tous ses efforts pour désarçonner son dompteur par de terribles soubresauts. Ses yeux lancent des éclairs, il hennit de rage. Mais il a affaire à forte partie. Le gaucho n'est en réalité qu'un avec son cheval. D'une souplesse de muscles remarquable, il suit tous les mouvements de sa monture, bondit avec elle, se baisse, se relève, toujours ferme en selle, toujours fier, hautain, impassible. Enfin, par un effort combiné de la bride et de l'éperon que le cheval sent pour la première fois, il le force à prendre le galop et à quitter cette place où l'animal désespéré semblait vouloir vaincre ou mourir.

Ce galop, qui pour le cheval est celui de la fureur, est quelque chose de superbe à voir. Il semble que le vent des pampas prête des ailes à ce coursier qui passe, avec son cavalier, rapide comme l'éclair, l'œil

sanglant, les naseaux ouverts, volant sur la pointe des herbes, insaisissable comme une vision, et qui n'est bientôt plus qu'un point noir sur l'immense horizon. Cette course désespérée dure ordinairement quatre à cinq heures. Il revient au logis frémissant, harassé, couvert de sueur et d'écume. On l'étend encore une fois par terre, et on lui étire soigneusement les jambes avec un laso, pour empêcher l'épaississement du jarret.

Le lendemain, le cheval encore fatigué ne fait plus qu'une demi-résistance lorsqu'on veut le seller et le brider. Huit jours de ces exercices en font un animal assez soumis; six semaines, un agneau, ou, comme disent les gens du pays, *una paloma*, une colombe, docile, intelligent, et qui vous suivra partout, jusque dans votre chambre, si vous le voulez bien.

Dans notre promenade, nous nous arrêtons devant une petite ferme, pour demander quelques renseignements sur le chemin à suivre. Aussitôt toute la famille de l'*estanciero* s'empresse autour de nous. On nous prie instamment de descendre de cheval et de nous reposer un peu. Nous acceptons, curieux de connaître les formes de l'hospitalité argentine. Nous entrons dans la maison, qui n'est qu'en *adobes*, briques séchées au soleil. Un avant-toit assez large

forme une sorte de véranda à cette champêtre demeure. Le mobilier en est fort simple. Les lits ne sont que des cadres de toile tendue sur quatre supports; mais ces lits, comme ceux des plus pauvres réduits, sont d'une propreté parfaite, recouverts d'une courte-pointe de Perse à grandes fleurs, et pourvus d'oreillers de percale rose recouverts de mousseline brodée, garnis de dentelles créoles. Le long du mur sont deux ou trois coffres en cuir, une ou deux chaises, un reliquaire, une guitare, des images de la Vierge et des saints.

On s'empresse de tirer d'une des malles deux jolis tapis de laine de haute lisse, faits par les Indiens de Cordoba. Un de ces tapis est étendu sous nos pieds; l'autre recouvre le coffre, transformé ainsi en une espèce de divan. Nous y prenons place. On nous offre du maté, que nous n'acceptons pas, ayant en horreur ce breuvage, et la bombilla par trop fraternelle. Aussitôt on va traire une vache, dont le lait délicieux nous est offert dans une grande coupe de cristal doré par une jeune Indienne, servante de l'estance. Dans ces habitations, le seul être que l'on traite véritablement avec luxe, c'est le cheval. La femme aura bien quelque collier de perles ou de corail, ou de longues pendeloques en filigrane d'or, qui scintillent à ses oreilles sous ses cheveux noirs;

mais tout cela n'est rien en comparaison de l'orfèvrerie, de la bride, du licol, du poitrail, des étriers. Il en est de même des tapis de selle richement brodés et posés sur un ou deux autres tapis de cuir finement travaillés, lesquels, avec une couverture à longs poils appelée *pelone*, et six ou huit autres pièces d'étoffes plus ou moins belles, constituent ce qu'on appelle un *recado*, ou selle du pays. Ce *recado* est surmonté d'une sorte de *bât*, monté en argent. Le *recado* a l'avantage de ne jamais blesser le cheval, et de le serrer par une sangle unique, extrêmement large, qui contient parfaitement le corps de l'animal sans nuire à sa respiration. Dans la petite pièce où nous nous trouvons, un magnifique équipement de gaucho est jeté dans un coin, sur un escabeau de bois, tandis que le maître de cette élégante toilette est assis sous le galepon sur le squelette d'une tête de bœuf, dont les cornes forment les bras de ce fauteuil d'une nouvelle espèce.

Nous remarquons un petit enfant qui semble assez malade. En notre qualité d'Européens (aux yeux des créoles tout Européen est médecin), on nous consulte. Nous donnons notre avis, et nous demandons qui a soigné l'enfant jusqu'ici. On nous répond que c'est le *curandero*. Le *curandero* est un individu qui joue un assez grand rôle dans la vie des pampas.

C'est d'ordinaire quelque pauvre diable, Biscaïen ou Génois, que sa mauvaise étoile a conduit en Amérique, où, ne sachant que devenir, il se fait médecin de campagne, *curandero* (guérisseur empirique). Le curandero est souvent un homme entre deux âges, grave, avare de paroles, laconique comme un oracle. S'il possède des lunettes à cercle d'or, une grosse bague à cachet et les restes d'un habit noir, sa réputation grandit vite. Sa thérapeutique tient quelque peu de la magie. Il a des recettes pour faire faire en quatre ou cinq métaux différents des bagues, qui, lorsqu'on se les passe au doigt, préservent des rhumatismes, des maux de tête, etc. Il achète chez les Indiens du Pérou, qui viennent chaque année à Santa-Fé, des racines merveilleuses contre le froid, le chaud, le vent. Il fait autour de ses malades des fumigations d'herbes aromatiques qui les asphyxient quand elles ne les guérissent pas; il abuse quelquefois des purgatifs et des émétiques, si bien que, de temps à autre, la mort s'ensuit. Mais, à cette nouvelle, le *curandero*, qui est optimiste dans l'âme, et qui possède un front d'airain, ne se déconcerte nullement. « Ainsi donc, il est mort, ce pobrecito ? — Oui, senor. — Caramba! quel dommage! il aurait été nettoyé pour toute sa vie ! »

Assise sur le seuil de l'habitation, se tient une

vieille femme, dont l'aspect rappelle une momie bien conservée : c'est l'aïeule de l'estancier. Elle fume un cigare et boit du mâté; c'est à peu près sa seule nourriture, ainsi que de la plupart des femmes âgées de ce pays. Nous allons la saluer. Elle nous demande notre âge. Nous lui adressons la même question, mais il lui est impossible de répondre exactement, son *papelito* (extrait de baptême) ayant été perdu à l'époque de la guerre. — Eh! de quelle guerre, senora? — De celle qui a eu lieu lorsque don Estevan était gouverneur de la province. — Et cette guerre, à qui était-elle faite? — Mais au général don Juan Francisco. — Et quel âge aviez-vous à l'époque de ces événements? — Qui le sait? Nina, j'étais déjà fort vieille; je dois avoir à présent plus de cent ans.— C'est vrai, cela, senora, dit une autre femme, car dans sa famille ils sont éternels (*eternos*). Ce n'est pas la première fois, du reste, que la longévité des gens du pays nous a frappés. Les dates précises manquent souvent; cependant, en les entendant raconter qu'ils ont connu personnellement tel ou tel vice-roi, on peut supputer leur âge, et l'on arrive à un chiffre souvent fort élevé. Les centenaires ne sont point rares, et nous connaissons à Santa-Fé plusieurs personnes âgées de quatre-vingt-dix ans et plus parfaitement conservées.

Nous quittons les *estancieros,* en les priant d'envoyer le lendemain chez nous un messager chercher des remèdes pour l'enfant malade. Nous sommes touchés de leur cordiale hospitalité, qui est la même partout dans ce pays. Nous continuons notre course. Deux de nos compagnons mettent leurs chevaux au galop pour trouver un chemin qui doit nous ramener en ville. La chaleur est encore assez forte : devant nous une immense pampa sans aucun ombrage. Ma compagne de promenade se plaint bientôt de la soif. Le toit d'une maison se montre à notre droite. — Si nous y allions, me dit-elle, peut-être y trouverons-nous de l'eau. — Mais nous sommes seuls, lui dis-je, attendons que nos cavaliers soient de retour. Elle ne tient compte de cet avis, et me dit qu'elle aperçoit des *femmes* assises par terre devant la maison, et qu'elle veut leur demander de l'eau. Nous la suivons, et quelques minutes de galop nous amènent tout près des prétendues femmes, qui, à notre aspect, se lèvent comme par un ressort, et sont bel et bien des Indiens, armés de leurs bolas, et appuyés sur leurs lances qu'ils ont ramassées dans l'herbe et dressées avec cette prestesse qui les caractérise.

Pendant que ma compagne demande et obtient de l'eau d'un puits encore existant dans cette maison,

complétement abandonnée, j'examine le groupe qui est devant moi. Les attitudes de ces Indiens sont magnifiques. Un peintre pourrait les dessiner sans y rien changer, et en faire un admirable tableau. Deux grandes pièces d'étoffe de tissu de laine les drapent à merveille. L'une, enroulée et relevée dans la ceinture, forme la *chilipa*, sorte de pantalon bouffant; l'autre, drapée sur les épaules et nouée sur la poitrine, sert de manteau : à la ceinture pendent les *bolas*. Le couteau est placé au dos, selon la mode du pays. Les lances sont très-longues, et terminées par une pointe tranchante, souvent faite avec des morceaux d'os taillés et aiguisés. Sur la tête, un étroit mouchoir plié en bande, soutenant les cheveux et attaché derrière. Les visages sont graves, sauvages, presque sombres; les yeux noirs ont cette tristesse vague des peuples qui habitent de vastes solitudes, et qui regardent sans cesse à l'horizon. La bouche dédaigneuse laisse voir des dents incomparables ; aucune trace de barbe ni de moustaches; les cheveux, couleur d'ébène à reflets bleuâtres, tombent droit et raide comme des crins. Dans ce groupe il y a, en effet, *une femme*; mais nous ne la distinguons des hommes qu'à son jupon, fait d'une pièce d'étoffe entortillée autour d'elle ; même costume, même physionomie, même taille, même mélancolie

superbe, dans les gestes, les regards, l'attitude, comme tous les peuples destinés à mourir, et qui sentent instinctivement qu'ils assistent à l'agonie de leur race.

Nous sommes bientôt rejoints par nos compagnons, qui ont trouvé le chemin qu'ils cherchaient, et le rapide galop de nos excellents chevaux nous ramène, une heure plus tard, au seuil de notre demeure.

LES MALADES ET LES MÉDECINS

Nous voyons fréquemment arriver à notre maison des malades demandant des remèdes. Il y a à Santa-Fé un excellent médecin génois, le docteur A., homme intelligent, parlant espagnol et français, habile observateur, de caractère moral et sérieux. C'est notre médecin ; mais, quoiqu'il ait toutes les qualités que l'on demande à un homme de sa profession, les gens du pays (nous parlons des indigents) ne recourent généralement à lui qu'après avoir passé par les sorcelleries médicales du *curandero*. Nous avons décrit, ailleurs, ce singulier personnage; et tout étrangers que nous sommes aux moyens de ce dernier pour attirer la confiance, néanmoins l'on s'adresse souvent à nous. Nous apprenons à connaître de cette manière la classe pauvre, infiniment plus intéressante ici qu'elle ne l'est en Europe.

Nous avons rencontré à Santa-Fé, à peu d'excep-

tions près, dans les personnes d'un extrême dénûment, une résignation profonde à la volonté de Dieu, point d'arrière-pensée, point d'amertume, point d'envie, et la reconnaissance, ce don du ciel, poussée à un haut degré. Lorsqu'on voit apporter chez nous des fruits, des fleurs, des œufs, du lait, quelque beau poisson du Rio, les gens de notre maison ne manquent pas de dire : « Ceci vient encore des malades de madame. » Presque tous les jours, quelque joli bouquet est déposé furtivement à notre porte. On sait que nous aimons les fleurs, et les petits jardins remplis de plantes charmantes, qui, ici, entourent chaque pauvre cabane de boue et de roseau, sont dépouillés en notre honneur.

Les premières pêches, les plus belles figues, les oranges d'hiver (plus rares que les autres) nous sont offertes avec un empressement joyeux, et toujours avec une allusion aux *bontés* de la senora. Tout cela dit en quelques mots touchants, souvent poétiques, et dans cette admirable langue espagnole concise, énergique et gracieuse tout à la fois.

Nous avons le bonheur de guérir d'une assez mauvaise fièvre une femme, mère de famille. Cet heureux incident met le comble à notre réputation. Notre entourage intime s'en amuse; mais les pauvres, charmés d'avoir des remèdes qui ne leur coûtent

rien, prennent la chose au sérieux. Dans notre quartier on nous fait l'honneur de s'adresser souvent à nous, on vient même d'assez loin dans la campagne pour nous consulter, surtout pour des enfants malades. La *senora medica* est connue de tous côtés. Ses remèdes sont pourtant des plus simples, et puisent leur principale efficacité dans le sentiment qui dictait à Ambroise Paré sa belle devise : « Je le pansai, Dieu le guérit, » sentence profonde, sceptique pour la science, mais toute de foi en celui qui peut tout. Il est positif que lorsqu'on étudie quelque peu la médecine, on finit par ne plus y avoir confiance, comme aussi, quelquefois, en devenant *théologien* on cesse de croire à Dieu.

Le climat est en général très-sain. Le pampero, ce vent frais du sud qui balaye tous les miasmes, préserve le pays de fièvres endémiques, même dans les grandes colonies agricoles, où le labourage du sol vierge a pu se faire sans que ces défrichements amenassent aucune émanation délétère.

Comme dans tous les pays où la longévité est fréquente, la mortalité parmi les enfants l'est aussi. Les soins qu'on leur donne sont peu intelligents, et tous ceux d'entre ces petits êtres qui ne sont pas nés extrêmement robustes meurent dès les premières années. Il ne reste que les forts, qui vieillis-

sent jusqu'à la limite d'un siècle, quand l'apoplexie ne les emporte pas entre cinquante et soixante ans. Les femmes y sont d'une vigueur extraordinaire ; elles ont, sans infirmité aucune, douze, quinze, vingt enfants, qu'elles nourrissent elles-mêmes. Une famille de douze enfants présente le chiffre ordinaire; mais il est souvent dépassé dans des proportions inconnues en Europe. La mère d'une de nos amies avait eu vingt-six enfants; sa sœur vingt et un, elle-même dix-sept; une autre dame que nous connaissons de nom, vingt-neuf. Le marguillier et chantre du couvent de Saint-François en avait bien trente; et son voisin, qui était notre maçon, me disait que ce chiffre n'était pas exact, attendu, ajoutait il, que cet homme était venu de Cordoba, où il avait laissé cinq ou six rejetons, les aînés de sa famille, ce qui augmentait l'addition. Chez les gens de la campagne, l'habitude de garder les troupeaux en dormant de nuit sur l'herbe humide, exposés à l'air souvent glacé de l'hiver, leur donne des rhumatismes, des ophthalmies, quelquefois même l'éléphantiasis.

La petite vérole faisait, autrefois, dans le pays, de terribles ravages, et privait de la vue un grand nombre de malheureux. Le général *Ferré*, ancien gouverneur de Corrientes, résidant aujourd'hui à

Santa-Fé, y introduisit la vaccine, dont l'usage rencontre beaucoup de préjugés et de mauvais vouloir. « Caramba, disent les créoles, en parlant de la vac» cine, comment croire que cette petite égratignure » nous préservera de la petife vérole? On nous prend » pour des *sonzos* (nigauds). » Grâce à ces beaux raisonnements la vaccine est dédaignée, et la petite vérole, surtout dans la campagne, compte encore beaucoup de victimes.

Une chose extraordinaire, dans ce beau climat, c'est l'existence encore assez fréquente de la lèpre (*enfermedad de san Lazaro*) *.

Rien de plus effrayant que l'aspect des lépreux, surtout lorsqu'ils sont mulâtres ou de teint cuivré. Les taches blanches et saillantes de la lèpre leur donnent l'apparence d'un animal plutôt que celui d'une créature humaine.

Lorsque la maladie est d'ancienne date, les articulations des pieds et des mains tombent peu à peu... Au commencement de notre séjour à Santa-Fé, chaque vendredi, ces infortunés avaient la permission d'aller mendier de maison en maison; mais, craignant la contagion, la police leur retira cette

* Les gens du pays attribuent cette maladie à l'habitude de manger de la viande de porcs sauvages, lesquels se nourrissent de la chair souvent putréfiée des animaux morts dans le Campo, et qu'on y abandonne sans jamais les enterrer.

autorisation. On relégua les lépreux dans une île du Rio Parana, à quelques lieues de Santa-Fé. On construisit pour ces malheureux des demeures grossières, quelques ranchos de paille et de terre, et, chaque semaine, une barque chargée de vivres leur était envoyée.

La superstition du pays s'obstine à voir dans la lèpre un mal sans remède, qui se perpétue de père en fils, tandis que nous avons eu sous nos yeux deux exemples de guérison opérée par les soins de médecins européens.

La vue de ces infortunés nous inspirait une pitié mêlée de terreur biblique. Nous nous sentions comme reportés aux temps où la lèpre, à la voix des prophètes, s'attachait, instrument de la vengeance divine, à des transgresseurs des ordres de Dieu.

Nous nous rappelions aussi la compassion de Jésus pour les pauvres êtres atteints de ce mal terrible, et nous nous demandions comment, sur dix qui avaient été guéris, un seul, un *étranger*, était revenu se prosterner aux pieds du Sauveur pour lui rendre grâce. Cet exemple de l'ingratitude innée au cœur de l'homme, ne nous avait jamais autant frappés, ni autant humiliés, que depuis que nous avions vu, nous-mêmes, de quel fléau le Christ les avait délivrés.

LA FÊTE DE NUESTRA SENORA DE GUADALUPA

Nous sommes au mois de février, la chaleur est intense, le ciel resplendissant ; le gazon brûlé n'offre à l'œil que des teintes jaunes au travers desquelles percent les tons rougeâtres du sol. Nous nous préparons à assister à la fête de Nuestra Senora de Guadalupa, qui a lieu chaque année à la même époque. La Guadalupa est un pèlerinage très en renom, et qu'on invoque dans les circonstances les plus variées. *Una promissa a la virgen de Guadalupa* est bonne pour une quantité de choses : telle senora lui en fait pour obtenir un enfant ; telle autre pour n'en plus avoir ; tel guerrier qui, le jour de la bataille, se sent pris de rhumatismes qui l'empêchent de remuer, prononce vite sa promesse à la Guadalupa ; après quoi, miraculeusement guéri, il se bat comme un lion ; telle lui a demandé la santé d'un époux, d'un frère, d'un fils bien-aimé. La Gua-

delupa a toujours aidé, toujours répondu. Aussi est-elle en grande réputation. Mais elle demeure un peu loin, et, le jour de la fête, on se procure des véhicules à tout prix. Les jeunes gens de l'un et de l'autre sexe vont à cheval, rivalisant de grâce et de légèreté *équestre*. Ce jour-là les jeunes créoles, dans de fraîches toilettes, le voile noir attaché sur la tête, jolies, gracieuses plus que dévotes, se lèvent de grand matin pour parcourir encore, pendant la fraîcheur, le chemin dépourvu d'ombre qui mène à la Guadelupa. Les aïeules, tantes, mères font sortir des remises les antiques voitures sculptées et dorées, style Louis XIV, et qui proviennent du luxe de cour des vice-rois. Ces lourdes machines, attelées de quatre ou cinq chevaux qui tirent à une sangle, sans harnais ni colliers, et qu'un gaucho mène au grand galop, présentent un singulier aspect. Les hautes charrettes à deux immenses roues en bois, tournant avec l'essieu, et que six magnifiques bœufs tirent d'un pas grave et mesuré, sont encore plus pittoresques.

Sur le haut de ces charrettes, la mère de famille a étendu un rideau rouge à franges blanches, ou quelque pièce de toile de Perse à fleurs brillantes. Sous ce dais improvisé se groupent de beaux enfants à demi-nus, de gracieuses jeunes filles; la mère,

admirablement drapée dans son châle, tenant dans ses bras le petit nourrisson ; le père, debout, son poncho fièrement rejeté sur l'épaule, son chapeau de feutre ou de Panama ombrageant sa figure grave, digne, presque sévère. Sur la barre transversale, à laquelle sont attelés les bœufs, se tient, assis sur ses talons, un jeune garçon armé d'une longue pique avec lequelle il aiguillonne son attelage mérovingien : adroit comme un singe, souple comme un jaguar, il conserve son équilibre là où tout autre le perdrait.

Des gauchos dans leurs plus élégants costumes, leurs chevaux richement ornés de plaques d'argent ciselé, animent les groupes par leur fière attitude, la beauté de leurs montures, l'élégance en quelque sorte identique à l'homme et au cheval.

La route qui mène à la Guadalupa est couverte de cette foule pittoresque, bigarrée, animée, criant, parlant, riant, s'appelant, se répondant avec cette verve pleine de faconde et de reparties joyeuses, presque enfantines, qui appartient aux peuples du Midi. Bientôt on arrive au but, à la Capilla. Cette chapelle est ravissante sous le bleu vif du ciel, avec ses murs blancs, sa tour carrée, son portail surmonté d'une petite coupole arabe, d'un style moitié mauresque, moitié chrétien. Tout alentour règne

une large véranda soutenue par des piliers de bois de caroubiers bizarrement sculptés. Dans la cour, un immense palmier, l'un des plus beaux du pays; quelques orangers d'un vert sombre font contraste avec l'église blanche et l'azur inaltérable qui sert de fond à tout le tableau. Un peu plus loin, entre deux ondulations de terrain, l'on aperçoit la plage couverte de sable doré de *la Laguna grande del Salado*, immense et majestueux lac qui rappelle la mer, tant il est vaste, et, dirait-on, sans bords.

La *Laguna grande* a ses traditions. C'est là qu'on voit apparaître, dans certaines nuits, des globes de feu qui dansent sur l'eau, et qui, en tournoyant, scintillent comme des pierreries. Le nageur trop curieux qui tenterait d'aller examiner de près ce phénomène voudrait en vain regagner le bord. Les esprits follets l'entourent, un cercle infranchissable se forme autour de l'infortuné. Tout à coup une détonation terrible se fait entendre, puis, tout s'éteint; la nuit seule s'étend sur les eaux du lac, et le nageur a disparu pour toujours. C'est encore dans les flots d'azur de cette lagune merveilleuse que se montre de temps en temps un taureau blanc comme la neige, avec des cornes dorées, auquel un téméraire gaucho devra se garder de jeter le laso. Le mystérieux animal, qui d'abord a fait mine de se

laisser prendre, entraîne bientôt cheval et cavalier dans les abîmes sans fond de cette petite mer, à moins qu'une invocation subite à la Guadalupa ne sauve le malheureux imprudent.

D'autres racontent avoir vu une jeune femme d'une resplendissante de beauté surgir tout à coup du sein des ondes. Elle est blanche avec des yeux bleus ; ses longs cheveux blonds l'enveloppent presqu'en entier, et, lorsque le vent les agite, il en tombe une pluie de perles fines que, dit-on, l'on trouvait jadis dans cette lagune. Mais malheur à l'audacieux qui tenterait de s'approcher de cette mystérieuse divinité des eaux ; dangereuse sirène, elle l'entraîne, et c'en est fait de lui à tout jamais, si *Nuestra Senora* ne vient à son secours.

La chapelle a-t-elle été faite pour la légende, ou la légende pour la chapelle? C'est un problème que nous ne saurions résoudre. Le fait est qu'aujourd'hui elles se rendent mutuellement service, à l'entière satisfaction des croyants et des pèlerins.

La foule de ces derniers envahit bientôt tous les abords de la Capilla. Nous entrons dans la petite église qui est décorée dans le goût des édifices religieux espagnols du XVII[e] siècle. Ce sont des sculptures nommées *retablos*, représentant des fruits, des fleurs, des têtes de séraphins entourées d'ailes

dorées, des colonnes torses, ornées de guirlandes de feuilles d'acanthe.

Pendant que le prêtre dit la messe et prononce un sermon qu'on a payé 100 piastres (lequel, disent quelques auditeurs, était très-mauvais pour ce prix), il s'est formé au dehors, dans le *campo* qui entoure la chapelle, une foule de petites installations très-pittoresques.

On a dételé les magnifiques bœufs qui sont couchés dans l'herbe et promènent autour d'eux leur regard doux, stupide et tranquille. Les charrettes avec leurs dômes de toiles bigarrées se dressent çà et là. A l'ombre de la toile qui les recouvre, on fait dormir les petits enfants. Les femmes ont fait dans l'herbe sèche des foyers improvisés, sur lesquels elles ont posé la bouilloire inséparable de toute expédition de campagne, et qui doit fournir l'eau pour le mâté. De petits magasins ambulants se forment de tous côtés. On y vend du lait, du vin, de l'eau-de-vie de canne à sucre, des oranges, des limons, des pastèques, du pain créole, de petits gâteaux, des confitures sèches. Les plus privilégiés d'entre les marchands sont ceux qui, arrivés les premiers, ont pu s'installer à l'ombre de ces gigantesques arbres appelés *ombùs* dans le pays, et dont le tronc, ordinairement creux, sert, selon ses

dimensions et les besoins de cuisine, de chambre à coucher, de garde-manger, etc. Autour de ces arbres se groupent bientôt les pèlerins qui, la messe achevée, le sermon ouï, doivent enfin, hélas! penser aussi au temporel.

On s'assied sur le gazon par groupes, et ceux qui n'ont pas apporté des provisions en achètent aux *pulperos* (marchands de comestibles). Le repas terminé, l'après-midi est déjà avancée. La brise fraîche qui vient de la Laguna grande annonce l'approche du soir. Les gauchos qui s'ennuient improvisent une course de chevaux (*una carrera*). On convient du but, d'ordinaire quelque magnifique *ombù*, qui se dresse à l'horizon. Les voilà partis, luttant de vitesse, les gageures se forment, on parie avec passion, avec fureur. Tel qui est arrivé à la Guadelupa fièrement campé sur sa charrette, aiguillonnant ses six magnifiques bœufs, perd le tout en un instant et doit s'en retourner piteusement à pied. Tel autre dépouille peu à peu son cheval de tous ses beaux ornements arabes en cuir tressé et en argent ciselé; tout y passe, et il emprunte un licol de cordes pour s'en retourner chez lui! Qu'importe? on s'est royalement amusé, on a entendu un sermon, qui valait 100 piastres, on a fait des courses, on a parié, on a perdu aujourd'hui; demain, ne peut-on pas gagner à son

tour? *Caramba*!* ne parie pas qui veut! Pour cela il faut avoir quelque chose à perdre. Mais le soleil se baisse à l'horizon vers cet océan de pourpre enflammée qui, dans ces régions, marque l'heure de son coucher. Cavaliers, gracieuses amazones, charrettes, voitures, tout reprend le chemin de la ville. L'atmosphère est semée de lueurs roses et de reflets dorés qui présentent tous les objets sous un aspect étrange, presque magique.

La nuit arrive tout à coup. Seule la petite croix dorée qui surmonte la coupole orientale de l'église brille encore un moment à l'horizon comme une étoile fixe. Mais cette splendeur s'éteint aussi. Bientôt la solitude et le silence, hôtes habituels de ces lieux déserts, enveloppent avec les ombres de la nuit la Capilla de Nuestra Senora de Guadalupa.

* Exclamation familière de surprise, d'affirmation, d'admiration, etc.

LE CARNAVAL A SANTA-FÉ.—LE CARÊME.—LA MUSIQUE MILITAIRE. — UNE EXÉCUTION.

Après la fête de la Guadalupa viennent celles du carnaval. Du haut de la terrasse de notre maison, nous jouissons de la vue d'une grande place, de plusieurs rues adjacentes.

Depuis des semaines on fait dans les maisons voisines les préparatifs du carnaval. Une quantité énorme d'œufs vidés avec précaution sont remplis d'eau parfumée et fermés à l'un des bouts par une rondelle de taffetas vert, bleu ou rose, gommée avec soin. De petits paniers, des boîtes, des sacs sont remplis de ces œufs, qui se distribuent entre les caballeros de la maison. Lorsque la provision paraît insuffisante, on s'adresse à des mulâtres ou à des négresses qui font commerce de ces projectiles obligés en temps de carnaval. Les *aguateros* (porteurs d'eau) vont et viennent sans cesse, vidant leurs barils dans tous les récipients imaginables accumulés der-

rière les murs qui bordent les terrasses. Ces préparatifs achevés, le carnaval peut commencer, et il commence en effet avec le coup de canon qui, le lundi matin, à midi, donne le signal des hostilités.

Aussitôt débouchent en tous sens des escadrons de cavaliers qui vont et viennent au grand galop, faisant exécuter à leurs montures tous les circuits possibles. Les dames se montrent sur les terrasses. Alors le bombardement commence. Les señoritas jettent à pleine coupe de l'eau sur les cavaliers, dont les chevaux effrayés par ces cataractes inattendues se cabrent, ruent, se dressent, hennissent, et mettent à l'épreuve l'habileté de ceux qui les montent. Ceux-ci, plongeant sans relâche la main qu'ils ont de libre dans la provision d'œufs, les lancent sur les terrasses. Les dames les évitent de leur mieux ; mais les projectiles se succèdent avec une telle rapidité que bientôt coiffures et robes portent l'empreinte de la bataille. Au plus hardi, au plus rapide, au plus adroit, on jette du haut des balcons de grandes couronnes de laurier rose qui ornent le poitrail du cheval, et proclament ainsi la victoire du cavalier.

Les gais propos, les défis, les reparties, les quolibets lancés comme les projectiles montent et descendent des balcons à la rue et de la rue aux balcons. A peine une troupe de cavaliers s'est-elle

éloignée qu'il en paraît une autre, assiégeant de la même manière les belles prêtes à la riposte. Ce jeu, souvent renouvelé, dure jusqu'au soir. A six heures, un autre coup de canon clôt ces joutes bizarres et les ajourne au lendemain. Dans la rue, les petits garçons, armés d'engins qui rappellent ceux du malade imaginaire, font tous leurs efforts pour arroser les passants et faire pénétrer leurs jets d'eau par les fenêtres et les portes, qu'on barricade ce jour-là du mieux que l'on peut. Ces jeux ne se terminent jamais sans quelque accident : blessure aux yeux ou à la tête par des œufs lancés de trop près, chute de chevaux effrayés par l'eau et les cris, entraînant leurs cavaliers ou tombant sur les passants. Mais qu'importe? On s'amuse avec abandon, avec insouciance, avec gaieté. On rentre chez soi mouillé jusqu'aux os, fatigué à mourir, mais prêt à recommencer le lendemain.

Rosas, le plus habile écuyer de son temps et de son pays, ne laissait jamais passer un carnaval sans montrer son adresse. Arrivant au galop sous les balcons des plus belles personnes de Buenos-Ayres, il ramenait la bride, dressait son cheval tout droit, et, pendant qu'il le faisait tourner sur lui-même pour retomber sur les pieds de devant, il lançait un bouquet sur le balcon des dames. Ce tour d'adresse,

sonne, que je sache, ne pense à s'y rendre pour prier et faire pénitence.

Le jour de Pâques, de très-grand matin, fanfares, carillon, fusées, boîtes, canonnades, polkas et mazurkas bruyamment jouées par la musique militaire, annoncent la résurrection du Sauveur du monde. Un bal donné le même soir clôt la liste de ces pieuses saturnales que l'ignorance profonde, la foi naïve, la crédulité poussée à l'extrême, sauvent seuls du sacrilége dont elles ont, du reste, toute l'apparence.

Nous avons parlé de la musique militaire qui fonctionne dans les processions et dans toutes les fêtes civiques ou religieuses. Ce qui est assez original, c'est que cette musique remplace ce que l'on appellerait chez nous les galères. Dans ce pays-là, on est condamné à tant d'années de clarinette ou de basson, comme on l'est chez nous aux travaux forcés à Brest ou à Toulon.

Voici la hiérarchie des peines. Un individu a-t-il commis un délit correspondant en Europe à une condamnation de tribunal correctionnel, on le fait *vigilente* (serviteur de la police). Mon gaillard, vêtu d'une camisole rouge et le chef couvert d'un bonnet de même couleur, galope à droite et à gauche, porte des messages, transmet des ordres, donne la

chasse aux voleurs... Le délit est il plus grave, comme, par exemple, rixe, vol avec préméditation, on devient soldat pour deux ou trois ans, et l'on est envoyé dans les forts qui bordent les frontières de l'extrême nord, sur la limite des Indiens *bravos*, c'est-à-dire non soumis. Ce soldat, ainsi enrôlé, est bientôt rejoint dans son exil par sa femme et ses marmots. S'il n'est point marié, il se trouvera toujours une cousine, ou amie, ou connaissance, qui ira le trouver pour lui raccommoder ses hardes et lui faire sa cuisine. Il est évident que ce *probrecito* ne saurait vivre seul. Celui-ci, numéro 2, est vêtu de bleu; l'État lui fait don de quelque mauvais sabre et d'un fusil, dont prudemment il fera bien de ne jamais se servir, toute la ferraille ne tenant à la crosse que par trois ou quatre clous branlants. Mais il a heureusement pour lui son laso, ses bolas, son couteau, sa lance, et il est armé comme un Indien contre les Indiens, c'est l'important.

Reste le grand criminel, le mauvais drôle incorrigible voleur, vaurien qui ne donnera jamais un coup de poing, mais toujours un coup de couteau; celui-là, on le fait entrer dans la musique, et il en fait pour ses péchés trois, quatre, cinq, six ans et plus, selon le bon plaisir de ses juges. On lui donne une

sorte de paletot d'uniforme, un képi, mais rarement des souliers.

Le directeur de la *banda de musica*, d'ordinaire Allemand ou Italien, reçoit de par le chef de police le droit de diriger son orchestre, ses pistolets chargés, sur son pupitre, avec privilége de casser la tête au récalcitrant qui persévère dans les fausses notes et dans la mauvaise conduite. Cette *banda* est consignée dans un *cuartel*, quartier. Elle y réside sous la surveillance du second chef d'orchestre, dont la vie est sans cesse menacée par ses charmants élèves. Il ne leur laisse qu'un couteau amarré à la table avec une chaîne fermée d'un cadenas, et que lui-même retire après chaque repas. Mais on trouve moyen de lui lancer à la tête toute espèce de projectiles, des os, des briques, des bûches de bois. Les chandelles des pupitres disparaissent toujours, et s'en vont dans la poêle à frire; ce qui fait que, le soir venu, on n'a point de luminaires. On déchire les partitions, on crève les tambours, on perd ou vend les instruments; enfin les sottises abondent. Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que cette musique n'est point mauvaise, grâce au talent inné que créoles, Indiens nègres ou mulâtres ont pour l'harmonie. En entendant cette troupe singulière exécuter avec goût de jolis morceaux tirés de nos opéras,

on ne dirait pas qu'elle y est condamnée, comme d'autres le sont au bagne.

La peine de mort existe, mais les exécutions sont très-rares. Nous n'en avons vu qu'une à Santa-Fé, dans l'espace de cinq années, et encore avait-elle été amenée par des circonstances exceptionnelles.

Un jeune Basque français, habitant le Rosario, veut acheter du bétail dans l'Entre-Rios. Il part pour Santa-Fé, accompagné d'un *vaquiano* (*guide*, expression propre au pays), qui doit lui faire traverser la forêt. Le guide et le Français sont tous deux des jeunes gens de vingt-cinq à vingt-six ans. Le Basque, trop communicatif, laisse entrevoir ses projets, ses achats, le but de son voyage, etc. Sa ceinture de cuir bien garnie d'onces tente le vaquiano : sous prétexte de retrouver une bagatelle perdue, il galope en arrière du jeune Français. Au moment où celui-ci s'y attend le moins, il lui jette le laso, le précipite à bas de sa monture, met la sienne au galop, et après avoir ainsi traîné sa victime assez longtemps pour l'étourdir complétement, il met pied à terre et l'immole de sang-froid. Il s'empare de la riche ceinture du Basque, de sa montre, de ses bijoux, et arrive à Santa-Fé. Là, il descend dans le meilleur hôtel, se fait bien servir, joue gros jeu, se donne des airs de grand seigneur, et jètte nonchalamment les onces sur tapis vert et

comptoir. La police remarque cet individu étranger, jeune, mal mis, qui a une montre, luxe inusité chez les gauchos, et qui semble si riche. Elle en prend note. Le lendemain, arrive le courrier qui franchit à cheval la distance du Rosario à Santa-Fé. Celui-ci raconte avoir vu dans la forêt le corps poignardé d'un homme jeune, bien mis, Européen d'apparence, et auquel il manquait sa ceinture. Sur cette déposition on arrête le jeune vaquiano, on cherche le corps du Basque, on met le guide en présence de cette triste dépouille. A cette vue, celui-ci pâlit, se trouble, et finit par avouer son crime, non-seulement celui-là, mais deux autres qu'il avait commis dans des circonstances analogues sur la personne de voyageurs étrangers dans la province de Cordoba.

Il donne lui-même, sur la fin tragique du jeune Basque, tous les détails qu'on vient de lire. Le juge d'instruction, frappé de l'espèce d'ostentation que le prévenu mettait à insister sur les détails de la mort de sa victime et des deux autres tombées précédemment, s'émeut de pitié et d'horreur.—Mais, lui dit-il, comment avez-vous pu faire de telles choses? Le condamné se redressa de toute sa hauteur, et levant la tête avec fierté : — Vous me demandez, senor, comment j'ai pu commettre de pareilles actions? Mais

c'est que *moi je sais tuer! Yo sè matar!* Où l'orgueil ne va-t-il pas se nicher?

Afin d'effrayer par un exemple terrible les guides ses confrères, le vaquiano est condamné à être fusillé.

Quelques personnes de notre maison assistent à l'exécution. Elle a lieu à midi. Dès neuf heures, la garde nationale est sur pied. A l'heure indiquée, un carré se forme dans une place, devant la caserne, dont les caveaux servent de prison. A midi, le condamné paraît, escorté de deux moines franciscains, auxquels il s'est confessé, et qui l'ont exhorté. Un billot de bois, surmonté d'une sorte de dossier, est placé au centre du carré. Le vaquiano y prend place. Son maintien est calme, sans forfanterie ni provocation.

Le peloton qui doit lui donner la mort s'aligne devant lui. Sur un signe du commandant, les padres, qui n'ont cessé de parler au patient à voix basse, se retirent; la foule est compacte, mais silencieuse, on n'entend que la voix de l'officier qui commande. Au mot feu! six décharges provenant de tireurs maladroits atteignent partiellement le malheureux patient, le blessent à la main, à l'épaule, au genou, mais point assez pour mettre fin à sa vie. Il reste calme, et dit d'une voix assez haute : «Tirez encore.» —Une seconde décharge, tout aussi mal dirigée, le

crible de balles, sans atteindre ni la tête ni le cœur. Le condamné chancelle sur son siége; il en tomberait sans les liens qui le retiennent; cependant il a la force de répéter : « Tirez encore, encore! » Des murmures menaçants, des huées, des injures s'élèvent de la foule. L'officier qui commande le peloton est au désespoir. Craignant une troisième maladresse, il arrache un fusil de la main de ses hommes, s'avance vers le condamné, appuie à bout portant le canon de l'arme contre le cœur du vaquiano, et met fin à son terrible supplice.

Le corps reste exposé jusqu'au soir. Vers six heures, un char funèbre, escorté par quelques soldats, amène à l'église de la Merced la dépouille du malheureux vaquiano. Nous entendons de nos fenêtres les voix lugubres des prêtres qui chantent l'office des morts pour le jeune supplicié. Ma voisine, doña Trinidad, me dit qu'elle est assurée de son salut. Il s'est, dit-elle, confessé, le padre lui a donné l'absolution, il ira tout droit en paradis. Ainsi soit-il.

L'INCENDIE DE PRAIRIE

Le temps est magnifique, la fin de l'été et des grandes chaleurs est arrivée. C'est le moment des courses à cheval et des promenades dans le *Campo*.

Nous partons pour côtoyer d'abord la plage, souvent submergée par les eaux du Juramento ou Rio Salado. Ce fleuve, dont le cours a été exploré et reconnu par l'expédition de don Estevan Rams, est une large rivière aux eaux bleues, si salée, que ses poissons abondants et magnifiques ont à peu près le même goût que ceux de mer. L'herbe courte et large du *Banado* (plage souvent inondée) est chargée en quelques endroits de cristaux de sel, qui brillent de loin comme une couche de neige, couleur inconnue à cet admirable climat, en ligne directe très-près des Cordillères, mais où les frimas sont inconnus.

Les plus charmants oiseaux habitent les bords du Rio. Le flamant blanc aux ailes roses, et le gris

mêlé de couleur de feu, de ravissantes sarcelles, des cygnes au collier noir, des poules d'eau, des ibis se promènent gravement ou se baignent dans les eaux tranquilles du Salado.

Dans le Campo, plaine immense, se dressent çà et là de gigantesques ombùs, des cactus, dont les troncs noueux rappellent ceux de nos gros arbres européens. Des mimosas, des arbustes chargés de magnifiques fleurs d'un jaune soufré, d'où s'échappent comme des écheveaux de soie, des étamines pourpres, de beaux chrysanthèmes, des verveines rouges, mille charmantes fleurs brillent dans l'herbe.

Autour des petites fermes, *chacras*, que l'on aperçoit de temps en temps, les clôtures sont entremêlées de cactus vierges, d'immenses aloès agaves, de *juccas*, et d'une sorte de frêne qui porte en été des grappes de fleurs lilas très-parfumées.

Les ombùs ont presque toujours à leurs sommets quelques aigles américains, sorte de vautour au cri rauque et sauvage. J'en abats un d'un coup de carabine, l'oiseau tournoie un moment et tombe aux pieds de nos chevaux ; son œil rouge reste fixé sur moi avec une étrange expression de haine et de défi, jusque dans les convulsions de la mort.

Nous mettons nos chevaux au galop, et nous arri-

vons sur la lisière d'une forêt vierge. Là, nous nous retournons pour voir la plaine qui s'étend autour de nous. Nous apercevons à l'horizon une raie de fumée noire, qui semble s'avancer vers nous avec une rapidité remarquable. De temps à autre, cette barre compacte offre des trouées d'où s'élancent des flammes rouges et jaunes... C'est une *quemason* ou incendie de prairie. Le spectacle devient magnifique; la plaine n'est bientôt plus qu'une vaste mer incandescente, dont le vent avance ou recule les vagues de feu. Souvent, par un mouvement semblable à celui de la houle, les flammes refoulées vers l'horizon laissent apercevoir le sol noirci, que les cendres de la saponaire, abondante dans ces parages, veinent de gris et de blanc. Un coup de vent ramène bientôt la nappe d'herbes embrasées, dont les flammes voltigent capricieusement et semblent bondir d'un buisson à l'autre.

Bientôt un crépitement singulier se fait entendre derrière nous. Le vent, qui avait changé de direction, avait formé à notre gauche un nouveau foyer d'incendie. La forêt commençait à brûler aussi. Nous nous concertons rapidement sur les chances de salut qui nous restent. Le seul parti à prendre, c'est de nous enfoncer dans la forêt, et de gagner la Laguna grande del Salado qui doit se trouver à notre

droite. Nos chevaux terrifiés font entendre des hennissements sinistres, leurs oreilles se collent contre leur tête, leur poil se hérisse. Ils sentent le sol brûlant sous leurs pieds, ils se cabrent et refusent d'avancer. Les branches d'arbres enflammées pétillent et craquent au-dessus de nos têtes. Il faut sortir à tout prix d'une situation qui s'aggrave de minute en minute. Enfin, après avoir encouragé nos chevaux de la voix, du geste, de la cravache, de l'éperon, nous parvenons à les décider à entrer dans la forêt, dont la lisière seulement commençait à brûler.

Nous nous éloignons aussi rapidement que nous le pouvons de la *quemason*, qui continue à obscurcir l'azur du ciel par de sinistres colonnes de fumée noirâtre. Enfin nous arrivons sur les bords de la Laguna grande; nous suivons la plage de sable doré que baignent les flots bleus de ce majestueux lac. L'air frais de la brise des eaux nous paraît délicieux après la fournaise que nous venons de traverser. Au bout d'un moment, mon cheval manifeste les mêmes signes de terreur qu'il avait montrés une heure auparavant : j'interroge du regard l'horizon, rien d'effrayant ne s'y montre ; j'examine le sol..., et tout s'explique. Sur le sable humide et fin de la Lagune, où les empreintes se moulent avec une

grande netteté, nous apercevons les traces des larges pattes armées de griffes d'un *jaguar* ou tigre américain. D'après la grande distance des empreintes, l'animal devait être énorme. Malgré sa terreur, j'oblige mon cheval à suivre les traces du tigre, qui tantôt s'approchent du lac, tantôt s'en éloignent, et finissent par se perdre dans les buissons épineux qui couronnent la *baranca*, sorte de falaise entre la plage et le Campo.

Je remets mon cheval au galop. Nous suivons la plage sablonneuse du lac. Peu de mouvements de terrain s'offrent à notre vue, si ce n'est quelques ondulations du sol, formées par l'accumulation des sables repoussés par les vagues, ou amoncelés par le vent du désert.

Tout à coup, nous voyons devant nous un Indien, debout près de son cheval, sa lance piquée dans le sable, pendant qu'il attache un petit paquet au laso qui entoure le col de sa monture. Cet homme a le regard sombre, presque farouche; il est de haute stature, et sa figure, qui semble coulée dans le bronze, se détache fière et mélancolique sur l'horizon déjà assombri. Il nous regarde passer avec un air de méfiance et de dédain tout à la fois, et continue ses arrangements sans paraître faire grande attention à nous. Comment se trouvait-il là?

c'est ce que nous ne pouvions nous expliquer. Il semblait être sorti de terre. Devant nous une plage droite, unie, sans enfoncement ni saillie, et néanmoins cet homme avait trouvé moyen de se dérober aux regards, et de surgir quand et comme il lui avait plu. C'est un des traits de sa race, si remarquable dans tout ce qui tient à l'habileté des exercices du corps et aux raffinements de l'instinct sauvage. Un sillon, quelques touffes d'herbe, une broussaille, dissimulent l'Indien et son cheval là où nul autre que lui ne saurait se cacher.

Cette rencontre ne me plaît guère; je propose à mon compagnon de mettre nos chevaux au galop. « Gardons-nous-en bien, me dit-il avec sang-froid et présence d'esprit; le mieux est de paraître indifférents et impassibles. Allons au pas; nous ne pourrions jamais lutter de vitesse avec cet homme, qui, sans avoir précisément de mauvaises intentions, pourrait s'amuser à nous effrayer en faisant mine de nous poursuivre. » — Quelques instants plus tard, le galop d'un cheval, dont le bruit s'affaiblissait à chaque seconde, nous rassurait pleinement sur la direction qu'avait prise ce fils du désert, dont l'apparition presque surnaturelle, tant elle avait été subite et inattendue, m'avait, je l'avoue, inspiré de l'inquiétude.

Nous reprenons le chemin de la ville. Le soir arrive. Des millions de mouches à feu voltigent dans les hautes herbes comme de vivantes étincelles. Les colibris, les jolies perruches vertes, les tourterelles, mille oiseaux charmants gagnent leurs nids. Seul, veille encore le hibou à tête blanche, gravement posé sur les petits tertres que soulèvent les *viscaches* (ou chiens des prairies), dont les nombreux terriers sillonnent les champs.

Nous rencontrons des femmes de la campagne qui ont été en ville faire quelques emplettes, et qui rentrent chez elles. Elles sont à cheval avec leurs enfants. Un d'entre eux, de sept à huit ans, tient la bride, et repose sur le garrot de l'animal; puis vient la mère, assise à l'anglaise avec un nourrisson sur ses genoux et un autre sur son dos, enveloppé dans un châle qui forme une espèce de sac. En croupe se tiennent encore un petit garçon et une petite fille. Le cheval, ainsi garni de cavaliers de la crinière à la queue, trotte vaillamment. Je m'étonne tout haut en passant de voir ces personnes rester en équilibre. Le petit garçon qui tient la bride veut, en vrai gaucho, me montrer ce qu'il sait faire. Il talonne la monture qui part au galop avec tout son personnel, auquel il n'arrive aucun accident, tant le créole argentin est habile écuyer sans acception de sexe ni d'âge.

Aux abords de Santa-Fé, nous passons devant les habitations des Indiens soumis, *mansos*, comme on dit dans le pays. Sous les *galepons*, sorte de hangar qui précède les cabanes, on cuit le repas du soir. Les feux brillent sous les marmites rondes à trois jambes, où l'on fait cuire le maïs ou le riz accompagné de viande. Des groupes d'enfants, à moitié nus, se roulent par terre, tandis que, suspendu à l'une des poutres du hangar, se balance avec le nourrisson un petit berceau, fait d'une peau de cheval, liée aux quatre coins en forme de caisse carrée.

Les femmes et les jeunes filles vont chercher de l'eau au Rio Parana. Le voile flottant, rejeté en arrière ou drapé admirablement sur l'épaule, une amphore de terre rouge sur la tête, ces sveltes figures brunes à la démarche majestueuse, se détachant sur l'horizon embrasé d'un coucher de soleil américain, ne manquent pas d'une sorte de poésie primitive, qui rappelle les scènes pastorales de la Bible.

En rentrant, nous voyons depuis notre terrasse la *quemason* briller encore çà et là dans les ténèbres qui s'étendent sur le Campo. Nous nous endormons en rendant grâce à la Providence qui nous a préservés de si nombreux dangers.

L'AFFFANCHISSEMENT DES NOIRS A SANTA-FE

Dans nos courses au dehors, nous sommes frappés de rencontrer tant d'habitations désertes, jadis entourées d'immenses clôtures en partie abattues, enlevées, foulées aux pieds par l'invasion des troupeaux. Les maisons tombent en ruine, les puits sont comblés, des bois énormes d'orangers, de citronniers, de pêchers, de pommiers, de longues et magnifiques allées de cotonniers, tout cela à moitié étendu sur le sol ou rongé par le bétail. Rien de plus désolé que l'aspect de ces demeures, où l'on sent qu'autrefois régnaient l'ordre, la richesse, l'abondance, et qui ne sont plus aujourd'hui que ruines et dévastation. J'en demande la cause à quelques personnes de Santa-Fé, et elles me donnent les éclaircissements suivants.

Le 25 mai 1814, lors de la proclamation de l'indépendance, les deux grands principes des peuples libres furent promulgués aussi : la liberté des cultes et l'abolition de l'esclavage. Cette abolition ne pouvait se faire tout d'un coup. Il fallait parvenir à la liberté par une pente douce, tant pour les maîtres que pour les esclaves, et laisser à l'émigration étrangère le temps d'arriver et de remplacer les bras des noirs. Voici les dispositions qui furent adoptées. Les esclaves mariés devaient encore servir leurs maîtres dix ans ; au bout de ce temps, ils étaient libres, eux et ceux de leurs enfants nés avant 1814. Les enfants nés pendant les dix années étaient tenus de servir, les filles jusqu'à dix-huit ans, les garçons jusqu'à vingt; ce laps de temps écoulé, eux aussi devenaient libres, et l'émancipation était complète. On en avait échelonné les périodes sur une trentaine d'années, et il semblait impossible que les choses ne pussent s'arranger ainsi.

Or, voici ce qui arriva :

Les dix années écoulées, les esclaves mariés et les aînés de leurs enfants déclarés libres s'en allèrent. Ce fut déjà une perturbation immense dans les ressources du travail. Avec eux partaient les bras exercés, les hommes à professions apprises : charpentiers, menuisiers, charrons, serruriers, maçons,

tisserands, etc.; car, dans les plantations, tout se faisait par les gens de couleur. Cette lacune ne fut point comblée. Les guerres civiles, les révolutions, le courant d'émigration européenne vers l'Amérique du Nord, éloignaient les étrangers de l'idée de se fixer dans la confédération argentine. Buénos-Ayres seul, grâce à sa position, à son commerce, aux représentants des puissances du continent, gagnait en population étrangère.

Restait donc dans les provinces la seconde série d'esclaves à libérer, ceux qui étaient nés de 1814 à 1824. Le temps voulu une fois écoulé, l'émancipation complète était peu praticable. Des enfants rejoignirent leurs parents; des individus isolés partirent avec ou sans la permission de leurs maîtres; des personnes riches et généreuses s'imposèrent des sacrifices pour remplir les engagements demandés par la nouvelle constitution. Néanmoins le plus grand nombre restait encore, lorsque, en 1851, le général Urquiza arriva à Santa-Fé. C'était au commencement de ses victoires sur Rosas. Il fit un *pronunciamento* qui ne plut guère aux Santafésinos, toujours en garde contre le parti gaucho, qu'Urquiza représentait dans ce moment-là. Quoique tous les honneurs lui eussent été rendus, et qu'on lui eût donné un bal dans le salon de la maison que nous avons habitée quelques

années plus tard, le général s'aperçut de la froideur avec laquelle il avait été accueilli. Il résolut de s'en venger.

Les difficultés de l'émancipation ne lui avaient pas échappé, et il prit le parti de les trancher d'un coup, tout au désavantage des maîtres. Réunissant les esclaves au Cabildo, il leur fit donner à chacun un acte de libération et un passeport avec passage franc sur tous les navires qui se trouvaient en ce moment dans le port.

Ce fut le signal d'un sauve-qui-peut général. Telle dame qui, le matin, avait trente ou quarante domestiques, dut, le soir, faire sa cuisine elle-même; tel propriétaire, dont la terre magnifique était travaillée et habitée par une centaine d'esclaves, se trouva à son réveil dans une solitude que peu de semaines après l'invasion du bétail avait dévastée.

Les habitations et les plantations un peu éloignées, abandonnées aussi, furent immédiatement pillées par les Indiens. Il va sans dire que les vieillards, les écloppés, les infirmes, n'eurent garde d'accepter la liberté offerte par Urquiza. Ils restèrent chez leurs maîtres, et se firent soigner par eux jusqu'au dernier jour, comme nous avons pu le voir de nos yeux dans quelques familles de nos amis.

Il y eut aussi de touchants exemples d'affection,

de dévouement réciproque : doña Carmelita L., dont le père avait été ruiné par la guerre civile et par la première émancipation, n'avait plus qu'une esclave lors de la dernière libération. Cette femme quitta sa maîtresse, abandonnant deux enfants très-jeunes, un fils et une fille.

Pour doña Carmelita, déjà âgée et de mauvaise santé, la mère était un secours, les deux enfants une charge. Elle les éleva sans se plaindre, maternellement, fidèlement, subvenant par des travaux de broderie à la subsistance des deux petites créatures.

Quelques années plus tard, doña Carmelita, devenue vieille, en proie à une douloureuse maladie, était soignée filialement par les deux enfants de son ancienne esclave. La jeune personne, Melitona, mulâtre blanche d'une rare beauté, était devenue blanchisseuse ; son frère, cordonnier. Ces enfants appelaient doña Carmelita leur *Ama* (mère qui élève), et ils l'ont entourée des soins les plus tendres jusqu'à la fin. C'est dans ces circonstances que nous avons connu ces trois personnes, entre lesquelles des événements extraordinaires avaient créé des liens d'affection et de dévouement.

D'autres se sauvèrent et revinrent tourmentés de remords quelque temps après. D'autres aussi, sur-

tout des femmes, reparurent au bout de cinq ou six ans chez leurs anciens maîtres, avec trois ou quatre marmots trottant après elles, demandant en grâce d'être réintégrées dans la *familia* (domesticité), leurs *maris*, disaient-elles, les ayant abandonnées. Pour leurs anciens maîtres devenus pauvres, ou tout au moins gênés dans leurs ressources, ce fut souvent une charge, mais qu'ils acceptèrent avec cette bonté de cœur et cette générosité innées chez les races espagnoles.

Dans la plupart des familles, l'émancipation des noirs a été le signal d'une ruine totale, compliquée souvent par la vieillesse ou les infirmités. Nous connaissons plusieurs personnes âgées, de noble extraction, qui vivent recluses dans leurs anciennes maisons, d'un grand style, mais tombant en ruine. Elles ne se plaignent point, supportant leur indigence avec une résignation pleine de dignité. La vente successive d'antiques et magnifiques joyaux a jusqu'à présent soutenu leur existence. Lorsque la dernière perle et le dernier brillant auront été échangés contre du pain, ces personnes, pour lesquelles il n'y a eu aucune compensation en retour des sacrifices exigés, seront dans le plus complet dénûment.

Il convient aussi de dire que l'esclavage dans ces

pays-là n'a jamais été dur et cruel comme dans les États-Unis. Les Espagnols ont toujours été de bons maîtres, très-différents en cela des Portugais, leurs voisins, dans l'ancien et dans le nouveau monde. La race espagnole-américaine allie à beaucoup de fierté et de dignité personnelle une bonté pleine de bonhomie, des habitudes d'égalité avec les inférieurs, de la compassion, de la générosité; qualités qui, à part l'illégalité de la possession d'un homme par un autre, tendaient à adoucir les aspérités d'une institution du reste détestable. Il régnait entre maîtres et esclaves des habitudes qui devaient créer des liens d'affection mutuels. Dans ces nombreuses familles créoles, où il n'est pas rare de rencontrer jusqu'à vingt enfants et plus, chaque jeune señorita élevait une enfant d'esclave. La petite fille venue au monde, sa mère ne lui donnait que son lait; c'était sa jeune maîtresse qui la soignait, la portait, lui apprenait à marcher, cousait ses vêtements. Plus tard, c'était elle encore qui lui enseignait à broder, à faire de la dentelle, à lire (quand elle le savait elle-même, ce qui n'arrivait pas toujours), à dire ses prières et son chapelet (*ressar*). Lorsque la jeune señorita se mariait, sa *criada* (élève) la suivait dans sa nouvelle position, l'aidait à tenir sa maison, à élever sa famille. Nous avons connu de ces *criadas*

qui refusèrent obstinément de quitter leur maîtresse. Ce fut dans leurs rangs qu'il y eut le moins d'exemples d'ingratitude et d'abandon.

Quoique beaucoup de familles se glorifient d'être encore de provenance purement européenne, il n'y a cependant jamais eu dans les républiques espagnoles les absurdes et iniques préjugés nord-américains contre les gens de couleur. Il y eut toujours, dès les temps anciens, des adoptions d'enfants *pardos* ou *mulâtres* reconnus par leur père, et jouissant des mêmes droits que leurs frères et sœurs de race blanche. Le pays a dû à cette absence de tout principe injuste ou étroit plusieurs hommes distingués, entre autres le grand général Lopez *, qui fut l'un des fondateurs de la fédération, son plus ferme soutien, et l'un des hommes qui auraient le plus travaillé à la prospérité de son pays, si le poison de Rosas n'était venu l'arracher (encore dans la vigueur de l'âge) à sa famille et à sa patrie **.

Ce qui est à constater, c'est que la race entièrement noire est d'ordinaire paresseuse, peu industrieuse, non dépourvue d'intelligence, mais ne paraissant pas disposée à en faire usage pour sortir

* Le général Lopez était *pardo*.

** Voir les *Mémoires de Garibaldi*, tome Ier, pages 278 et suivantes.

d'un état voisin de la misère. Les mulâtres, les quarterons, les *pardos*, sont beaucoup plus actifs, plus désireux de se faire une position, et par conséquent moins pauvres. Ils ont aussi un esprit observateur, malicieux, caustique même, qui leur donne beaucoup d'originalité et de grâce piquante dans la manière de s'exprimer.

Nous devons aussi reconnaître, quoique avec regret, que nous n'avons point remarqué parmi les noirs un développement bien marqué des sentiments et des affections de la famille. Lors de la libération, on vit souvent les parents, pressés de jouir de leur liberté, abandonner leurs enfants à leurs anciens maîtres, des frères et sœurs se séparer sans souci les uns des autres. Nous ne les en rendons pas responsables : nous considérons ce fait comme l'une des conséquences tristes et dégradantes de l'irresponsabilité individuelle et morale découlant d'une institution inique, où l'homme est *une chose*, au lieu de conserver son caractère sacré d'être libre, pensant, immortel.

Dans la question de l'esclavage, les républiques espagnoles de l'Amérique du Sud se sont montrées généreuses, grandes, désintéressées. Elles ont condamné la plupart de leurs familles à la gêne, à l'indigence même. Le sacrifice était

immense; il faut avoir vu, comme nous, les ruines et les victimes, pour se faire une idée de ce que coûte la réalisation du grand et noble principe de l'émancipation. Elles n'ont point reculé, point hésité !...

Quelles que soient les difficultés et l'amertume du présent, la coupe est vidée ; elle ne leur sera plus présentée dans l'avenir ! Dieu leur en tiendra compte.

SOUVENIRS DE GARIBALDI

L'homme extraordinaire qui est, à notre avis, le seul caractère vraiment chevaleresque du XIXe siècle, a laissé dans la république argentine les souvenirs d'une valeur prodigieuse, d'un noble et parfait désintéressement et d'une grandeur morale qui entoure le nom de Garibaldi d'un prestige durable.

Il y a dans la carrière des armes beaucoup de destinées qui, par un côté, ressemblent à la sienne. On a vu fréquemment des jeunes gens sortir des rangs inférieurs de la société, s'illustrer par leurs talents et leur courage, et parvenir aux grades les plus élevés. Mais chez Garibaldi il y a évidemment plus encore. L'épée de cet homme qui, de plus ou de moins dans la balance de l'Europe, pèse les destinées des peuples et des rois, cette épée est celle

d'un preux. Il y a dans ce prestige étrange le pouvoir de la grandeur morale, du dévouement vraiment désintéressé. Le jeune capitaine au long cours, que ses affaires amènent avec son navire à Montevideo, qui en a été pendant six ans le défenseur et le héros, qui a eu entre les mains les trésors de cette ville si riche et si puissante, Garibaldi vivait de la simple ration du soldat ! A Rome, Garibaldi, un moment dictateur, disposant des trésors de la ville éternelle, Garibaldi est resté pauvre ! Quelques années plus tard, il donne à son pays et à son souverain un royaume de plus ; et l'héroïque laboureur de l'île de Caprera retourne à sa petite ferme dans le même noble et glorieux dénûment. Dans notre siècle de positivisme corrompu, le levier social est d'ordinaire un lingot d'or. Celui de Garibaldi est une noble épée qui n'a jamais été payée par personne.

Dans l'Amérique du Sud, Garibaldi a laissé les mêmes grands souvenirs. A Santa-Fé, nous voyons souvent d'anciens officiers qui ont fait la guerre sous Garibaldi à Montevideo. Ils ne parlent de leur ancien chef qu'avec un respect attendri. Pour eux, Garibaldi est plus qu'un héros, c'est presque un saint. Dans la dernière guerre entre la confédération et Buenos-Ayres (1861 à 1862), les anciens compagnons d'armes du héros de l'Italie mouraient sur le

champ de bataille en criant « Vive Garibaldi ! » L'un d'eux, pris par les soldats d'Urquiza et condamné à être fusillé comme espion, rencontra en marchant au supplice quelques pauvres auxquels il distribua le peu d'argent qu'il avait sur lui. « Mes amis, leur dit-il, accompagnez-moi, et, au moment où je tomberai frappé par les balles, criez : Vive Garibaldi ! » A ces mots, une clameur sympathique sortit de la foule : « Un soldat de Garibaldi ! et on va le fusiller ! » Les officiers hâtèrent l'exécution, craignant de voir leur prisonnier arraché de leurs mains, et délivré par le seul prestige d'un nom glorieux. Au souvenir de Garibaldi, à Montevideo, se joint celui de sa digne compagne, figure pure et sévère, âme simple et grande, qui unissait sur le champ de bataille la douce compassion de la femme au cœur intrépide d'un héros.

A Santa-Fé, lorsque l'on sut la nouvelle de l'entrée de Garibaldi à Naples, tous les navires génois qui se trouvaient dans le port se pavoisèrent spontanément. En quelques instants, les mâts furent chargés de fleurs et de guirlandes, le canon tonnait de moment en moment, la musique, les boîtes, les fusées annonçaient à la ville, surprise de tous ces signes de fête, qu'à deux mille lieues de distance, de l'autre côté de cette ligne immense qui partage le globe

en deux hémisphères, un enfant du sol italien avait conquis, par le seul pouvoir moral d'un nom resté pur, un nouveau fleuron à la couronne de son roi et de sa patrie. Les habitants de Santa-Fé, parmi lesquels abondaient ceux que des souvenirs individuels attachaient à Garibaldi, s'associèrent d'un commun élan à cet enthousiasme. Les quartiers voisins du port se pavoisèrent. Les drapeaux de Montevideo et de la confédération argentine se mêlaient aux couleurs de l'Italie. On s'empressa de prêter les salons du *Club del Orden* à un comité de fête italien, qui organisa spontanément pour le soir même un très-joli bal. La salle, ornée de guirlandes et de fleurs, était tendue de draperies rouges, vertes et blanches. Ces témoignages adressés à Garibaldi, à l'autre extrémité du monde, par un petit nombre de ses concitoyens, nous parurent beaux et touchants. Ils étaient sûrs de rencontrer la sympathie dans ce pays où leur héros n'a laissé que de purs souvenirs. A côté du sentiment national qui les faisait se réjouir de la gloire de leur patrie, il y avait le témoignage personnel adressé à l'homme, au héros qui a illustré son pays plus encore par ses antiques vertus que par son prodigieux courage.

LE COUVENT DE LA MERCED

Vis-à-vis de notre maison, de l'autre côté de la Plaza Major, s'élève le couvent de la Merced, vaste édifice alors désert, et dont les jésuites ont repris possession depuis peu : au moment dont je parle, il n'est habité que par un seul prêtre, jeune homme simple et obligeant. Un de nos amis nous introduit auprès de don Pablo, avec lequel il est très-lié. Nous parcourons cet immense bâtiment construit avec la solidité qui distingue l'architecture des jésuites. Tout autour d'un énorme *patio* règne un cloître formé par de belles arcades. De grands orangers entretiennent une ombre épaisse et parfumée dans cette cour, au milieu de laquelle s'élève un puits surmonté d'une ogive mauresque en fer ouvragé.

Les cellules sont grandes, élevées, très-nombreuses, nous en comptons près de quatre-vingts; le toit, en palmier, est recouvert de tuiles bombées. Dans l'église même, la chaire, les confessionnaux sont en bois de *calcarondù* (palissandre) massif et richement sculpté. Sur le grand autel parade une mauvaise peinture; mais, dans la sacristie, nous apercevons, relégué au haut d'une vieille armoire, un très-bon tableau de l'ancienne école espagnole.

La bibliothèque vient après la sacristie; ses fenêtres s'ouvrent sur les arcades du cloître; c'est une vaste pièce d'où s'échappe un parfum de docte moisissure. Notre cicerone nous assure qu'il n'y entre jamais; nous le croyons bien, connaissant l'horreur des prêtres créoles pour tout ce qui ressemble à l'étude. Cependant, par obligeance pour nous, il va chercher la clef de la bibliothèque et nous y pénétrons. D'antiques supports en bois ouvragé soutiennent des volumes massivement reliés, dorés, ornés de coins et d'agrafes en cuivre; le tout poudreux, rongé par les rats, dépareillé, dégradé. D'anciens fauteuils à hauts dossiers, en maroquin de Cordoba, frappé et doré, sont dispersés çà et là, couverts d'une poussière qui semble dater du temps où les révérends pères avaient été expulsés des possessions espagnoles dans l'Amérique du Sud.

Ils y possédaient d'immenses richesses. A Santa-Fé même, plusieurs des grandes estances leur appartenaient, entre autres celle de San Xavier, qui comptait 80,000 têtes. Leur sacristie regorgeait de vaisselle d'or et d'argent; leur maître-autel en était chargé. La parure de brillants de la Vierge, celle qu'on lui mettait les jours de grandes cérémonies, représentait une valeur immense. D'autres pierreries magnifiques, émeraudes, rubis, perles, calcédoines, ornaient les calices, les croix, les reliquaires.

Lors de l'expulsion des jésuites sous Charles III, en 1767, l'ordre royal, transmis dans le plus grand secret au vice-roi, arriva inopinément à Santa-Fé. Le gouverneur donna *deux heures* aux révérends pères pour faire leurs préparatifs de départ. Ils sortirent du couvent, leur bréviaire sous le bras, leur chapelet à la main, sans autre bagage, et s'embarquèrent n'emportant rien. Peu d'instants après, les délégués du gouvernement entrèrent solennellement à la Merced pour en prendre possession au nom du roi d'Espagne.

Église, couvent, sacristie, tout était là, mais parfaitement vide ! Magnificences, richesses, joyaux, trésor monnayé, tout avait disparu ! On fit des perquisitions; elles restèrent infructueuses. On ne put trouver aucune trace ni de caveaux, ni de souter-

rains. Peu à peu, on se lassa de chercher. L'indolence créole reprit le dessus : les vice-rois furent expulsés à leur tour. Les longues guerres de l'indépendance, celles, plus longues encore, des partis politiques du temps de Rosas, portèrent ailleurs les soucis et les préoccupations. Près de quatre-vingts ans s'étaient passés ; le clergé séculier avait pris possession de la vaste église, de l'immense couvent, dans la solitude duquel logeait un seul prêtre, avec quelque affreuse négresse pour lui faire sa cuisine.

Les choses en étaient là, lorsqu'un beau jour, en 1858, arrivent à Santa-Fé deux jeunes étrangers, se disant *Suisses*, du canton de Fribourg. Ils se présentent ainsi qualifiés chez le *canonico*, chanoine, qui a, sous sa régie, les bâtiments de la Merced. Ils demandent à parler en particulier à Sa Révérence, le chanoine y consent. Les étrangers lui apprennent que, lors de la dispersion des pères jésuites, le père supérieur du couvent de la Merced s'était réfugié en Suisse ; âgé et malade, il avait demandé asile, à la campagne, à un homme qui n'était autre que l'aïeul des deux voyageurs.

Le père supérieur meurt peu de temps après, très-pauvre ; il ne laisse que quelques livres de piété et quelques vieilles paperasses qu'on dépose au grenier dans un coffre. L'aïeul meurt à son tour : les

paperasses restent dans la poussière un demi-siècle et plus. Un hasard les fait découvrir aux deux jeunes gens : ceux-ci, croyant y rencontrer des documents de famille, les lisent, et ils trouvent... une déposition du père supérieur relative aux trésors de la Merced, à Santa-Fé, indiquant les moyens de reconnaître par une série de signes mystérieux les cachettes où l'or, l'argent, les joyaux avaient été déposés, et dont l'inventaire était joint aux documents. — Maintenant, ajoutent les étrangers, nous venons vous demander si vous consentez à ce que nous commencions les fouilles, sous la condition d'être de moitié dans ce que nous découvririons. En attendant votre réponse, nous sollicitons une unique faveur, c'est l'autorisation de rester *seuls* pour une demi-heure dans la sacristie. — Le chanoine réfléchit un instant, puis leur accorde leur demande, en leur indiquant l'heure où, les offices divins terminés, la sacristie est libre. Il mande en secret, auprès de lui, le jeune prêtre qui habite la Merced. — « Don Pablo, lui dit-il, j'introduirai ce soir deux étrangers dans la sacristie; cachez-vous dans la vieille armoire, dont la porte est fendue; de là vous pourrez voir ce qui se passera, et vous m'en rendrez compte. »

Don Pablo, vers l'heure indiquée, s'enferme dans

la vieille armoire : les deux étrangers arrivent ; ils parlent le français entre eux. Don Pablo, qui ne le sait pas, ne peut comprendre que leurs gestes. Ils sont mystérieux et significatifs tout à la fois.

Tout près de la porte, ils tirent un papier de leur poche, le consultent, puis, comptant leurs pas, ils s'arrêtent près d'un lambris, à quelques pas de don Pablo, qui de sa cachette voit tout ce qui se passe. L'un d'eux tient dans sa main un petit marteau ; l'autre, dans un vase, quelques poignées de plâtre mêlé à de l'eau. L'un des deux frappe doucement la paroi : quelques parcelles de gypse tombent et laissent voir un léger enfoncement qui contient une croix dessinée en noir, et sur les bras de laquelle sont tracés des cercles posés de diverses façons. Le papier est consulté de nouveau : on recouvre soigneusement le signe mystérieux avec le plâtre préparé à cet effet ; puis on va droit au vieil autel qui se trouve dans cette même sacristie. Les précautions précédentes sont prises ; une seconde croix paraît sous le gypse. Une vive satisfaction se peint sur la figure des étrangers : ils parlent entre eux avec vivacité et sortent de la sacristie. Don Pablo quitte son armoire, et vient rendre compte au chanoine de ce qu'il a vu.

Le lendemain, les voyageurs reviennent chez le

chanoine.—Nous sommes assurés, disent-ils, que nos renseignements sont exacts, et nous venons renouveler nos propositions. — Je les refuse, dit le prêtre, qui avait pris à part lui sa décision. — Et si nous vous donnions les deux tiers au lieu de la moitié ? — Également. Les étrangers se concertent en français. — Et les trois quarts, les refuseriez-vous aussi ? —Tout aussi bien. Les deux jeunes gens, qui paraissent vivement contrariés, se retirent et disparaissent de Santa-Fé. Une fois qu'ils sont partis, le chanoine appelle don Pablo. — Maintenant, lui dit-il, que vous avez surpris une partie du secret de ces étrangers, il s'agit de trouver le reste. Vous demeurez seul à la Merced, vous avez des loisirs, occupez-les à rechercher les signes mystérieux : nous finirons bien par les trouver au complet, et nous n'aurons à partager avec personne. » Don Pablo se met à l'œuvre. Armé d'un petit marteau, il interroge les murs dans les cellules, les vestibules, les cloîtres déserts. Partout où une dalle résonne sous ses pas, il la soulève, et cherche ce qu'elle recèle. Cinquante et quelques signes sont mis à découvert : ce sont des morceaux de bois posés de diverses façons, avec des chiffres énigmatiques, des croix comme celles de la sacristie, offrant les mêmes cercles, mais disposés autrement. Le plus important

est un morceau de parchemin tout blanc, trouve dans une *olla* (marmite) en fer déposée sous une dalle près du maître-autel. L'ami auquel don Pablo donnait ces détails lui dit : Eh bien ! et ce parchemin, qu'en avez-vous fait ? — Je l'ai jeté dans la balayure, il était tout blanc... — C'était un écrit à l'encre sympathique, il fallait l'approcher du feu ou le tremper dans du vinaigre.

— Caramba ! qui eût cru cela ? Bah ! Maintenant il est perdu, et je suis si ennuyé de chercher tous ces signes, que je ne veux plus m'en occuper.

L'indolence créole reprend le dessus. Le chanoine riche, insouciant, pense plus à ses aises qu'aux trésors de la Merced. Don Pablo est charmé qu'il les oublie, afin qu'on le laisse tranquille.

Sur ces entrefaites, le puits du patio, célèbre pour son eau parfaite, intarissable, et qui, de mémoire d'homme, n'avait jamais diminué, menace de rester à sec. On pense que quelque obstacle intérieur est la cause de cet accident. Un maçon descend dans le puits. En remontant, il dit à don Pablo : « Saviez-vous, senor, qu'il y a une petite fenêtre grillée qui donne dans ce puits ? La Merced a-t-elle des caveaux ? — Je croyais que non, répond flegmatiquement don Pablo. — Mais, lui dit l'ami auquel il contait cela, il fallait

vérifier le fait, faire descendre des maçons, élargir l'ouverture, y pénétrer... C'était sans doute la clef de tous vos signes mystérieux, et le moyen de retrouver les trésors. — Moi? faire faire tout cela? Quel ennui! Caramba! cela m'aurait donné par trop de peine!

Deux ans après ces événements, deux prêtres européens, se disant séculiers, arrivaient à Santa-Fé. Ils demandèrent à voir les églises. Don Pablo était inaperçu sur la tribune de l'orgue, lorsqu'ils entrèrent à la Merced. Ils demandèrent de l'eau au marguillier. Pendant que cet homme en cherchait, les deux prêtres, se croyant seuls, déployèrent un plan, qu'ils consultèrent un moment en interrogeant les lieux du regard; puis ils allèrent droit à une petite porte qui est si bien cachée dans les boiseries du grand autel, qu'il faut la connaître d'avance pour la trouver. Les étrangers l'ouvrirent, disparurent un instant dans l'étroit couloir, qui de là mène à la sacristie, et rentrèrent dans l'église.

Quelques mois après, les révérends pères jésuites, qui depuis trois quarts de siècle avaient disparu de Santa-Fé, étaient en instances auprès du gouvernement pour reprendre possession de leur couvent, *et y établir une école latine*.

Ils sont rentrés à la Merced au mois de mai 1862.

L'ARCHE DE NOÉ

Dans la province de Santa-Fé, les animaux sont très-nombreux. Les chevaux sauvages errent en grands troupeaux (*tropillas*) du côté du nord, et, plus on avance dans le désert, plus ils deviennent nombreux.

L'autruche grise (*nandou*) habite le *Chaco;* ses œufs et ses plumes sont pour les Indiens des objets de commerce. Des cerfs, des daims, des biches, appelés *gamas* par les gens du pays, habitent les vastes campos. Rien de plus gracieux que ces charmants animaux, dont le regard a quelque chose d'humain, tant il est doux et expressif.

L'*aguarazu*, espèce de loup jaune à crinière noire, le *puma* ou lion d'Amérique, sans voix et sans crinière, la *viscache*, la *mulita* (*tatou*), un petit renard appelé *sorra* et qui se défend contre le tigre en lui

lançant dans les yeux une liqueur âcre et corrosive, tels sont les hôtes habituels des lieux déserts.

Le tigre tacheté, *jaguar*, souvent d'une taille énorme, habite les forêts, surtout les îles boisées du Rio. En été, lorsque la fonte de neiges dans les Cordillères amène la crue périodique des eaux du Parana, les *jaguars*, dont les retraites sont envahies par le fleuve, finissent, en voyageant d'une île à l'autre, par se rapprocher de la ville. En 1858, où la crue des eaux fut extraordinaire, les tigres et les cerfs entraient à Santa-Fé. Un tigre fut tué à dix minutes environ de notre maison, c'était vers neuf heures du soir. L'animal, poursuivi par l'eau, avait traversé à la nage le bras assez étroit du Rio Parana, qui sépare une partie de Santa-Fé de l'île de Coronda. Effrayé à l'aspect des maisons et des clôtures, le jaguar rugissait de terreur. On accourut, et quelques coups de lance mirent fin à sa vie.

Dans les eaux du Rio nagent le *jaguaré* (caïman), la tortue, la loutre, le *lobo* ou loup marin. Des serpents, mais en petit nombre, se montrent aussi çà et là. Il y en a d'assez grands d'un jaune orangé ornés de magnifiques dessins d'un noir chatoyant, ce sont les moins dangereux. Les plus à craindre sont les plus petits, la vipère de la croix (*vivora de la cruz*), dont la blessure amène la mort,

quelquefois en peu d'heures; un petit serpent brun qui se cache dans la terre; des mouches empoisonnées, dont la piqûre, quand elle n'est pas mortelle, cccasionne des plaies gangreneuses : tels sont les ennemis qui sont à redouter. Cependant, en Europe, nous nous exagérons la fréquence du danger, qu'atténuent beaucoup un peu de prudence et quelques précautions.

Dans la maison, on trouve, mais rarement, le scorpion ; fréquemment les mille-pieds, les barattes (*cucarachos*), les araignées mygales, et autres hôtes plus ou moins désagréables.

Dans les jardins, de charmants colibris d'un vert émeraude à reflets dorés, d'autres noirs et couleur de rubis, viennent en bourdonnant pomper le suc des fleurs dont ils se nourrissent; dans le pays, on les appelle *pica-flores*. Ils ont pour rivales les abeilles qui sont sauvages, et dont le miel, renfermé dans des cellules qui ressemblent à du papier gris, est exquis de goût et de parfum. De charmants *guanacos*, espèce de vigognes, se rencontrent dans le Campo, entre Cordoba et Santa-Fé. Ces animaux fatiguent à la course le meilleur cheval. C'est avec le lasso et les bolas que les Indiens les prennent. On en amena un, un jour, dans notre cour. Le guanaco ne paraissait point intimidé. Il se laissait caresser par les enfants,

et nous regardait paisiblement avec ses grands yeux noirs et doux. Sa laine, d'un gris lilas, épaisse, soyeuse, extrêmement fine, aide à faire des tissus magnifiques, dans lesquels les *chinas* excellent.

Des chasseurs indiens nous amenèrent un soir deux petits tigres, dont ils venaient de tuer la mère. Ces pauvres animaux, encore nourrissons, ne vivaient que de lait. Ils étaient de la taille d'un très-grand chat, la tête était grosse, et déjà portait le caractère de la férocité; le pelage, admirablement marqué, mais plus gris que dans le jaguar arrivé à sa stature parfaite. Les dents étaient pointues comme des aiguilles, la langue très-rude, les griffes déjà visibles. C'étaient de vrais petits tigres tout formés. Comme après les avoir examinés je les posai par terre, ils firent entendre un rugissement sourd très-prononcé.

Notre maison est une sorte de spécimen du navire célèbre qui a eu mission de sauver les animaux du déluge universel. Le patriarche Noé a dû faire quelques expériences pareilles aux nôtres !

On donne à nos enfants toutes sortes de bipèdes et de quadrupèdes, dont le nombre s'accroît successivement. Notre patio est habité tour à tour par trois biches ; l'une d'elles surtout est remarquable par son intelligence ; elle nous a été offerte en même temps

qu'un jeune tigre. Nous refusons le tigre, mais nous acceptons la *guma*. C'était une véritable incarnation de la poésie du désert que cette charmante créature, qui nous rappelait la gazelle aux jambes fines, aux yeux noirs et doux, que le Maure Hassan offre à dona Blanca dans *Le dernier des Abencerrages*. En très-peu de temps, la biche est accoutumée à nous tous, et nous témoigne autant d'affection que pourrait le faire un chien intelligent.

Un lasso de cuir tressé, fort allongé, attaché à son collier, lui permet de se promener dans le patio. Chaque matin, de bonne heure, j'entends ses petits pieds résonner sur les dalles; elle vient remuer l'anneau de ma porte, pour me dire bonjour. Cette porte une fois ouverte, la biche entre, se mire dans l'armoire à glace, prend sur la table des pelures d'oranges qu'elle aime beaucoup, et finit par s'asseoir à nos pieds, pendant que nous lisons ou que nous travaillons. Rien de plus gracieux que ses jeux avec les enfants, qu'elle aime beaucoup. Il ne lui a fallu que quelques jours pour se familiariser avec nos grands chiens. Par les nuits froides, ceux-ci vont chercher un gîte dans la petite cabane de la biche, que ces hôtes n'effrayent point. Au matin, nous les voyons tous les trois, la tête à la porte, et les meilleurs amis du monde. En général, dans ce pays, les

animaux encore primitifs ne paraissent pas avoir, les uns contre les autres, les *préjugés* hargneux de leur espèce en Europe. En voici un exemple. Une de nos poules couve à la cuisine, dans une sorte de niche en brique pratiquée près du foyer. Une cane trouve cet abri commode, et s'y installe dans le même but. Les poussins et les canetons sortaient à peine de la coquille, que la chatte s'avise d'aller élire domicile près des deux mères cane et poule; elle allaitait deux petits chats. Un très-jeune chien griffon nous est apporté, il a été séparé trop tôt de sa mère et peut difficilement se sustenter seul; il va instinctivement se blottir chez la chatte, qui le reçoit et partage son lait entre lui et les deux petits chats. Cette brave nourrice voit arriver un pensionnaire de plus: c'est une petite perruche verte, qui est passionnée pour le lait, et qui tette la chatte en compagnie de ses rejetons et du griffon. Ce phalanstère de bipèdes et de quadrupèdes est on ne peut plus amusant, il dure plusieurs semaines sans disputes entre ses différents hôtes, réalisant ainsi, d'une manière satisfaisante, les utopies de quelques économistes célèbres de l'époque actuelle. Il ne se désorganise que par l'effet du temps, qui donne des ailes aux canetons, des jambes aux poulets, des idées de courses et de gambades aux chats et au chien, et plus d'indépendance à la petite perruche.

Mon cheval, tout fils du désert qu'il est, apprécie beaucoup les laitues, et comme le jardin lui est interdit, il profite du moment où la salade est posée sur la table dans la salle à manger pour y entrer et se repaître du fruit défendu.

On nous donne une autruche (*nandou*) toute jeune encore, à peine grande comme une poule. En peu de mois elle a atteint, la longueur du col comprise, la hauteur de sept à huit pieds. Elle fait la désolation de la cuisinière, à laquelle elle mange tout, même ce qu'on met à l'abri sur les meubles et buffets les plus élevés. Fruits, pain, beurre, viande, tout y passe, voire même un vieux manche de couteau avec un reste de lame!—Une petite *mulita* (tatou), et des loutres du Rio Salado habitent une caisse et un tonneau qui leur sont appropriés. Trois tortues se promènent lentement dans les cours, entrent quelquefois dans nos chambres, et y restent sans bouger, dans le même coin, huit jours et plus. Un beau perroquet du Paraguay, vert émeraude, à tête bleue, à ailes rouges, vient aussi inspecter gravement tout ce qui se passe. Il parle espagnol à merveille, et s'essaye quelquefois en français. Il grimpe volontiers sur les chaises, et s'installe sur leurs dossiers.

Des *carpinchos*, petits cochons d'eau, habitent la troisième cour, en compagnie d'une quantité de poules, dindes, canards, sarcelles, pintades. Deux

paons qui, dans ce pays, sont d'une beauté remarquable, se promènent fièrement au milieu de leurs compagnons.

Autour de nous, dans les maisons voisines, quelques personnes élèvent des oiseaux rares ou curieux. Le *toucan*, d'un violet bleu, avec un immense bec orange; le *cardinal*, gris, à tête rouge; le *cassero*, espèce de pinson auquel on apprend à chanter; des perroquets de diverses couleurs; des perruches vertes; de charmantes petites colombes de la taille d'une fauvette, et qu'on appelle du nom gracieux de *palomita de la Virgen*; des hiboux, qu'on laisse circuler en liberté, afin qu'ils puissent, pendant la nuit, donner la chasse aux barattes, aux mygales et autres habitants disgracieux. Dans quelques maisons, mais rarement, on voit des oiseaux de paradis, des oiseaux-lyres, et d'autres spécimens rares de cette espèce, quelquefois aussi de petits singes, qui viennent de Corrientes et du Paraguay; mais on les redoute à cause de leur méchanceté.

Les forêts du Nord contiennent, outre les animaux déjà nommés, une espèce d'onagre ou de zèbre rayé, très-sauvage, insaisissable, fuyant toujours dans les profondeurs des bois, et que les Indiens appellent la *gran bestia* ou *ansa*. C'est d'un missionnaire franciscain dans le Chaco que nous tenons ce détail.

GUERRA Y GUERILLA

La guerre qui a tant inquiété les vastes territoires de la confédération argentine, et qui occupe constamment l'attention des journaux et des Européens qui les lisent, n'est pas la guerre comme nous l'entendons. Pendant longtemps elle n'a été qu'une suite de dévastations à main armée, au service des vengeances personnelles beaucoup plus qu'à celui de la patrie. Un quidam, se disant colonel, général même, devenait *caudillo* (chef de gens de guerre), assemblait les milices de sa province et les faisait marcher sur une autre. C'était toujours de la cavalerie, augmentée de vagabonds, de fugitifs, de gens sans aveu, n'ayant rien à perdre et tout à gagner. On attaquait le gouverneur ou le commandant de quelque ville, qu'on déclarait ennemie sans savoir pourquoi. On fomentait une révolution, et, à l'aide

des troubles qui en résultaient, on se débarrassait des gens qu'on voulait faire disparaître de la scène. Lorsque le pays était suffisamment ravagé, le bétail des estances mangé ou emmené, les familles des habitants en fuite, et leurs demeures, qu'ils avaient abandonnées, entièrement pillées, les *caudillos* s'en allaient plus loin recommencer les mêmes incursions. Cela duraitainsi jusqu'à ce qu'un homme d'un caractère ferme, et à qui sa position politique permettait d'exercer le pouvoir, fît la guerre lui-même pour disperser les *caudillos* et rétablir l'ordre dans le pays. Le général Estanislado Lopez, l'un des fondateurs de la fédération, et qu'on appelle dans ces contrées le *grand général Lopez*, réprima d'une manière énergique et persévérante les dévastations de la petite guerre. Le général Lopez était un homme d'un caractère antique, d'une grande bravoure, parfaitement probe et désintéressé, et possédant, par la pratique de ces sévères qualités, un grand ascendant sur ses concitoyens. Son beau-frère, don Domingo Cullen, qui, à titre de ministre, gouvernait conjointement avec lui la province de Santa-Fé, le secondait admirablement, possédant les mêmes nobles vertus.

Rosas, jaloux de toute supériorité, et redoutan surtout celle que donne une vie politique pure de tout reproche; Rosas sentait que, du vivant de Lopez

qui disposait d'une armée et constituait à lui seul une puissance, il ne pourrait jamais se livrer à ses cruels et sanglants caprices. Il résolut de se défaire de cet homme de bien. Lopez, fatigué par de nombreuses campagnes, voit sa santé s'altérer; il l'écrit un jour à Rosas. Celui-ci lui répond en lui envoyant une escorte d'honneur pour l'amener à Buenos-Ayres, où, dit-il, des médecins européens l'auront bientôt rétabli. Lopez accepte; lui et sa famille partent pour Buenos-Ayres. Les démonstrations publiques les plus enthousiastes l'accueillent à son arrivée. Comme au 25 mai, la ville est pavoisée de drapeaux, jonchée de fleurs; les cloches carillonnent, le canon y joint des salves. Le palais du gouvernement a été disposé pour le général et sa famille. Les meubles somptueux, les plus riches tentures y ont été transportés par ordre de Rosas. Celui-ci reçoit le général avec effusion, l'embrasse (baiser de Judas), l'accable de témoignages d'intérêt, et, dès le lendemain, lui amène des médecins étrangers. Au bout de quelques mois, Lopez se sent plus mal; il s'affaiblit de plus en plus; il ordonne les préparatifs de son départ, voulant, dit-il, mourir à Santa-Fé. Rosas feint la désolation, mais ne le retient plus : le but était atteint! Lopez, de retour chez lui, vit avec calme la mort s'approcher peu à peu. Il prit ses dernières disposi-

tions et mourut paisiblement, « en souriant doucement à ceux qui l'entouraient » nous disait sa nièce, dont nous tenons tous ces détails.

Le jour où la nouvelle de sa mort arriva à Buenos-Ayres, on apprit que l'un des médecins qui l'avaient soigné venait d'être subitement arrêté, mis au secret par ordre de Rosas, et fusillé le lendemain sans procès ni jugement. Cet événement inspira aux enfants et aux amis du général Lopez les doutes les plus cruels. Doña Pepa, sa digne compagne, fut la seule personne qui ne les partagea point. Elle repoussait l'idée de ce crime comme une monstruosité impossible. Cependant c'est l'opinion générale du pays que *el grande general Lopez* a été empoisonné par Rosas.

La mort de Lopez fut le signal de toutes les calamités. Les Indiens, qu'il avait tenus en échec, recommencèrent leurs incursions. Don Domingo Cullen, qui avait tant travaillé, avec son beau-frère Lopez, à l'avancement de son pays, était, aux yeux de Rosas, le dernier obstacle à ses projets de proscriptions tyranniques. Il organise à Santa-Fé des intrigues et des troubles politiques contre Cullen. Celui-ci s'exile volontairement dans la province de Santiago del Estero, dont le gouverneur, Ibarra, était un homme dur et cruel. Rosas envoie à Ibarra l'ordre de charger

Cullen de chaînes, et de le lui envoyer sous bonne escorte. Ibarra, tout mauvais qu'il est, hésite devant cette violation des droits de l'hospitalité. Cullen est son hôte, non son prisonnier. Les ordres de Rosas se répètent. Ibarra résiste. Rosas s'assure d'un des lieutenants d'Ibarra, et, pendant une courte absence de celui-ci, Cullen est pris et emmené. Un de ses fils, alors âgé de sept ou huit ans, l'accompagne. L'escorte traverse rapidement la province de Santa-Fé, en passant par les llanos déserts. Arrivés sur la frontière de l'État de Buenos-Ayres, on rencontre un *chasque* (courrier extraordinaire) porteur d'un ordre de Rosas. Cullen, y est-il dit, doit être fusillé à l'endroit même où cette dépêche l'atteindra. Celui-ci écoute cet arrêt avec beaucoup de sang-froid. Un rancho abandonné se trouve à quelques pas. L'officier qui commande le détachement ordonne à son prisonnier de s'appuyer contre la porte de cette masure. Un soldat s'approche avec une pièce d'étoffe pour lui bander les yeux. Cullen le repousse; le soldat insiste. Le beau-frère de Lopez lui présente alors un mouchoir qu'il a sur lui; il est en batiste brodée, et le premier ouvrage de son enfant de prédilection, Geronima, âgée à cette époque de neuf ou dix ans (aujourd'hui madame Gutierres). C'est avec ce souvenir des joies paternelles et du

bonheur du foyer domestique que Cullen veut qu'on lui bande les yeux !... Un moment après, sa noble existence était terminée. Il était à peine âgé de quarante-cinq ans. Suivons un instant les destinées de sa famille.

Cullen avait laissé à Santa-Fé sa femme, doña Joaquima Rodriguez, mère d'une belle et nombreuse famille. Elle reçoit, en même temps que la nouvelle de la mort de son mari, l'arrêt qui la condamne à l'exil. Ou lui accorde un jour et une nuit pour faire ses préparatifs de départ. Elle répond avec dignité au porteur de cet ordre : « Dites à votre maître que c'est trop de vingt-quatre heures, douze me suffisent. » Elle prend à la hâte ses arrangements. Les pauvres, dont elle a été la bienfaitrice, et qui encore aujourd'hui vénèrent son souvenir, entourent en pleurant les abords de sa demeure et l'accompagnent au port. Doña Joaquima part suivie de ses enfants. Elle porte dans ses bras le plus jeune, Manuelito, âgé de trois mois seulement. La bonne de l'enfant a refusé de suivre la famille, prévoyant les dangers du voyage. La fille aînée, Carmelita, qui avait alors treize ans, (et dont nous tenons ces détails), marche à côté de sa mère, tenant par la main les plus jeunes de ses frères et sœurs, au nombre de neuf ou dix. On arrive ainsi au port. Quelques pe-

tites embarcations s'y trouvent seules. Doña Joaquima en prend une, espérant rencontrer sur le fleuve un plus grand navire qui la conduira à Montevideo. Au moment où la petite embarcation va entrer dans le Parana, une barque s'approche : elle est conduite par un Génois porteur d'un message qui avertit doña Joaquima que Rosas a donné ordre de faire attaquer l'embarcation qui la porte avec sa famille, et de les mettre tous à mort. Le patron d'une goëlette génoise, dévoué à la famille Cullen, a été averti du danger, et il envoie le capitaine du navire pour guider les proscrits à travers les îles jusqu'à sa goëlette qui les attend, cachée dans les retraites boisées d'un des archipels de l'immense fleuve. On se décide à accepter cette ressource, la seule qui offre quelque chance de salut. Alors commence un voyage terrible. Il faut faire près de soixante lieues en marchant à travers les îles; de jour, enfoncés dans les fourrés, exposés aux tigres, sans oser faire de feu de peur de se trahir par la fumée; cheminant de nuit pour atteindre quelque point désigné, où un homme sûr de l'équipage de la goëlette attend la famille Cullen avec un canot, pour lui faire traverser les bras du Rio qui séparent les îles.

Un sac de biscuits de mer est la seule ressource de tous ces fugitifs. Doña Joaquima, épuisée par le

chagrin, la fatigue, les terreurs d'un massacre qui plane sur elle et ses enfants, voit son lait se tarir; son petit nourrisson, que la faim tourmente, pousse des cris perçants. Son guide s'en inquiète. « Señora, » dit-il, les cris de cete nfant nous feront découvrir; » nous sommes poursuivis, j'en ai été prévenu. » La pauvre mère serre son fils contre ce sein qui ne peut plus le nourrir, et continue à marcher ferme, mais désespérée. On essaye de donner au petit Manuelito du biscuit que sa sœur aînée broie entre ses dents; il le refuse et continue à remplir l'air de ses cris. On arrive à un nouveau bras du Rio. Le matelot qui attend les proscrits pour les prendre dans sa barque les prévient que les îles sont fouillées en tous sens, et les engage à redoubler de précautions. L'enfant crie toujours. Le guide s'adresse à doña Joaquima d'un air sombre et désespéré. « Señora, dit-il, il faut jeter cet enfant à l'eau! » La mère recule d'horreur. « Voulez-vous, dit-il, que vous, vos autres enfants, moi-même soyons massacrés? » Doña Joaquima se jette à genoux devant son conducteur, et, serrant son petit enfant contre son sein: « Eh bien oui, señor, jetez-le, mais moi avec lui! aucun pouvoir ne l'arrachera de mes bras! » — Le capitaine, désarmé par ce désespoir, garde le silence. Quelques instants plus tard, Manuelito a cessé de

pleurer; il est devenu si faible, qu'il ne peut plus se plaindre. La faim creuse ses traits et pâlit son front; son regard semble éteint. Carmelita, la fille aînée, qui marche à côté de sa mère, voit son petit frère s'affaiblir rapidement; si le secours n'est pas bien près, cette frêle existence va être brisée !... Elle et sa mère échangent des regards de muet désespoir. Enfin on arrive en vue de la goëlette; on y aborde; on y trouve du bouillon dont quelques gouttes, glissées peu à peu dans la bouche du pauvre enfant, le raniment et le rendent à la vie. On lève l'ancre, on descend le Parana, mais le navire est signalé; partout où il passe en vue d'une ville ou d'un fort, à Saint-Nicolas, Obligado, Martin Garcia, on tire à boulets sur la goëlette, afin de la faire sombrer. Doña Joaquima et ses enfants n'osent se montrer sur le pont. Enfin, l'on échappe, comme par miracle, à tous ces dangers, et la famille proscrite atteint enfin son lieu de refuge.

Tous ces événements se passèrent de 1840 à 1842. Depuis ce temps-là, bien des choses se sont modifiées. Le général Urquiza, avec moins de grandeur, mais avec tout autant d'énergie, continua l'œuvre de Lopez en réprimant les *caudillos*. La guerre se fit d'une autre manière, moins d'escarmouches et de *guerilla*, mais plus d'engagements décisifs, des forces

militaires concentrées sur un seul point. Dans les dernières années, l'armée de Buenos-Ayres prit un aspect européen. C'est l'œuvre du général Mitre. Ses troupes sont bien équipées, bien disciplinées, habiles aux manœuvres, et commandées par des officiers instruits.

Mais les soldats des provinces ont encore un aspect bizarre, peu fait pour plaire aux Européens. En voici un exemple : Un jeune sous-officier des chasseurs de Vincennes en semestre chez ses parents habitant la confédération argentine fut présenté au général ***, gouverneur de l'une des provinces. Le jeune sous-officier portait son uniforme avec la parfaite et gracieuse tenue qui caractérise nos soldats français. Le vieux général en fut charmé. « Restez avec moi, dit-il au jeune homme, je vous offre le grade de lieutenant-colonel dans mon état-major, avec 150 piastres de paye par mois. » Le chasseur de Vincennes répondit sans hésiter et avec une franchise toute militaire : « Merci, mon général, j'apprécie votre offre; mais vous me permettrez de la refuser. J'aime mieux être sergent dans mon pays que lieutenant-colonel dans le vôtre. »

Pendant les dernières guerres entre Buenos-Ayres et la confédération (novembre 1861), il y eut, pour la campagne autour de Santa-Fé et pour Santa-Fé même, quelques semaines de pénible attente. Après

la bataille de Pavone, le général Urquiza repassa le Parana avec son état-major, laissant à peu près 10,000 hommes de troupes sans commandants et sans généraux : c'était de la cavalerie de l'Entre-Rios, la plupart gardes nationaux accompagnés de volontaires et de gens sans aveu. Sans chefs, sans vivres, sans ordres, ayant l'armée du général Mitre qui les serrait de près, ces malheureux se divisèrent en petites bandes, sous la conduite de quelques officiers de grades inférieurs. Mourant de faim et de soif, ils pillaient sans miséricorde les estances qu'ils rencontraient sur leur chemin, emmenant quand ils pouvaient le bétail qu'ils n'avaient pas tué. Quelques-unes de ces bandes s'engagèrent dans les llanos immenses qui touchent au Chaco. Ils y périrent d'inanition et surtout de soif. De petits détachements de ces troupes arrivèrent à San Carlos, vaste colonie agricole, fondée et habitée par des Européens, au sud-ouest de Santa-Fé. Les colons faisaient, depuis que la guerre avait commencé, de vigilantes patrouilles. Tous plus ou moins habiles au tir de la carabine, la renommée de leur adresse les a fait jusqu'ici craindre et respecter. L'administration de la colonie ne permettait aucun stationnement de troupes sur le territoire même des cultures ; mais, ayant pitié de ces malheureux, on leur indiquait des

bivouacs en dehors des limites réservées, on leur apportait des vivres et de l'eau pour eux et pour leurs chevaux. Les troupes par escouades de 200, 300, 400 hommes, arrivaient à Santa-Fé pour traverser le Rio Parana et rentrer dans l'Entre-Rios, leur province. Santa-Fé, sauf les membres de la municipalité et quelques artisans indispensables, ne contenait plus que des femmes, des vieillards, des enfants. Sa milice avait été envoyée au Rosario, où elle attendait vainement les ordres du général Urquiza qui n'en donnait plus. La ville était à la merci des troupes en retraite.

Seuls au logis, avec enfants et domestiques, nous organisons quelques mesures de défense. Tous les jours les fusils et pistolets sont soigneusement examinés, visités, chargés, déchargés, rechargés selon le besoin. Du côté de la rue, de solides grilles de fer protégent les fenêtres. Mais la porte de l'entrée principale est vermoulue. Nous décidons que notre voiture, traînée en travers du portail, formera une sorte de barricade. De vieilles barriques remplies de terre sont préparées pour être posées entre les roues, afin de compléter ce rempart improvisé derrière lequel on pourrait au besoin tirer sur les intrus.

A la vue de nos préparatifs de défense, les familles

créoles du voisinage viennent toutes chez nous me supplier de leur permettre, en cas d'attaque, de se réfugier dans notre maison. On prépare des échelles posées contre les murs mitoyens des cours, afin de pouvoir déménager de notre côté à la moindre alarme. Nous sommes inquiets de la responsabilité de tant de vies. Cependant, voyant le prix que nos voisines attachent à cette idée de refuge, nous n'osons nous y opposer. Nous restons trois semaines ainsi, faisant au four double ration de pain, dans la prévision d'hôtes inattendus et d'un blocus qui nous empêcherait d'aller au dehors chercher des provisions.

Pendant que nous fondons des balles dans la cuisine et que nous fabriquons une bonne provision de cartouches, nos amies créoles cousent dans leurs robes leurs perles et leurs diamants, cachent dans les doublures de leurs poches l'or qu'elles ont de disponible, et enterrent leur argenterie. La nuit, au moindre bruit insolite, au moindre aboiement de nos chiens, nous nous levons, nous prenons nos armes et nous parcourons les quatre ou cinq cours de l'habitation.

Cet état de choses dure près d'un mois. Pendant ce temps, la retraite de l'armée d'Urquiza se fait peu à peu. Les troupes atteignent Santa-Fé; elles sont dans un état d'épuisement désolant. La faim a

ravagé les traits de ces hommes; ils sont si affaiblis qu'ils chancellent en marchant et s'appuient aux murailles. Ils viennent aux portes des maisons demander qu'on leur échange leurs chapeaux de Panama ou quelque autre pièce d'habillement contre du pain. Nous en avons toujours pour ces malheureux qui nous font pitié. Ils nous remercient parfois avec une élégance de manières et de langage qui dénote des gens de bonne éducation et de familles honorables, comme il s'en trouve un grand nombre dans les milices. Beaucoup d'entre eux vendent leurs chevaux exténués comme eux, mais de belle race, pour *une piastre* par tête, afin de pouvoir payer leur passage sur les steamers qui traversent le Rio entre Santa-Fé et la ville de Parana, capitale de l'Entre-Rios.

Pendant ce temps, l'armée du général Mitre s'avance à petites journées, marchant en bon ordre, ne permettant aucune dévastation, aucun pillage, aucun désordre. La discipline la plus sévère règne parmi ces troupes, bien équipées, bien nourries, bien commandées. La cavalerie, sous les ordres du général Flores, s'installe dans les îles du Parana où les pâturages sont des meilleurs. De petits villages de tentes se dressent çà et là. Ces troupes achètent beaucoup, et payent tout ce qu'elles con-

somment. Avec elles, reviennent l'argent, le bien-être, la sécurité, l'activité commerciale. Dans ces pays, peu loin des antipodes, et où tout se passe à peu près au rebours de ce que l'on peut raisonnablement attendre, ce sont, cette fois-ci, les *ennemis* qui apportent l'ordre, la sécurité, les subsides, et ce sont les *amis* qui pillent, mangent, et emportent tout.

En novembre 1861, le général Mitre arrive à Santa-Fé, et y réside quelque temps. On lui donne une grande fête. Là, il désire être présenté à quelques dames; nous sommes du nombre. Le général Mitre paraît être dans la force de l'âge. Sa taille est élevée, son maintien d'une gravité noble, avec de la distinction dans les manières. Ses traits sont réguliers, ses yeux très-expressifs. Le caractère de sa physionomie a quelque chose de pensif et d'intelligent; il semble porter avec un sérieux plein de dignité la responsabilité de sa haute position sociale. Une profonde cicatrice, résultant d'une balle qui l'atteignit au front à la bataille de Sepedo, achève de donner à sa personne ce cachet martial qui sied bien à un général en chef. Il parle élégamment et purement le français, qu'il a appris, nous dit-il, très-jeune, à Montevideo, où il vivait dans l'intimité de quelques familles françaises. Il s'exprime en espagnol comme en notre langue, avec une sobriété de mots et une finesse

nuancée qui dénotent l'homme accoutumé à maîtriser le flot de sa pensée, et à ne dire que juste ce qu'il veut. On dit son instruction très-remarquable, et acquise toute par lui-même. Il a fait preuve d'une bravoure qui le porte à exposer sa vie comme celle d'un simple soldat, toujours placé là où il y a le plus de danger.

Le général Mitre nomme immédiatement à Santa-Fé des autorités choisies parmi les personnes les plus honorables. Grâce à ces sages dispositions, la sécurité renaît complétement. Nous déchargeons nos fusils, et nous renonçons avec un grand empressement à tout notre attirail de *guerra y guerilla.*

LES INDIENS DU CHACO ET LES MISSIONS FRANCISCAINES

On annonce une revue des forces générales de la province de Santa-Fé, au nombre desquelles figurent, dans la cavalerie, les Indiens auxiliaires. Cette revue a lieu sous nos fenêtres. Nous voyons de tout près ces fils du désert, qui offrent réunis en troupes nombreuses, un aspect terrible. Nous nous représentons ainsi les hordes barbares qui ont envahi l'Europe dans les premiers siècles de l'ère chrétienne. Les chevaux sont maigres, d'une apparence misérable, mais rapides, fougueux, et obéissant à leurs cavaliers, en vertu, disent les gauchos, d'une espèce de *charme* connu des seuls Indiens, et dont ceux-ci gardent scrupuleusement le secret. Ces chevaux sont couverts de quelques tapis de laine tissés par les *chinas*, souvent aussi de peaux d'autruche,

dont les plumes flottent sur la croupe de l'animal comme de bizarres panaches. Un laso est suspendu à la sangle qui soutient tout cet attirail. Les chefs seuls ont des *recados* à la mode du pays, avec un mors et des brides enrichies de quelques plaques d'argent. Les hommes portent invariablement le manteau ou *poncho*, comme les gauchos, et la *chilipa* formant de larges pantalons bouffants ; les pieds sont nus dans les étriers, lorsqu'il y en a, ce qui n'arrive pas toujours ; sur la tête un mouchoir plié en bande étroite, et soutenant les cheveux, qui sont longs et raides comme des crins. Quelques-uns ont des casaques en peau de tigre, et pour coiffure la tête du tigre avec la mâchoire tournée en haut, au-dessus du front, et les oreilles ressortant de chaque côté. D'autres portent des casques de forme antique, recouverts du poil de l'aguarasu, espèce de loup jaune à crinière noire, dont les touffes hérissées ornent cette bizarre coiffure. Le cacique Gregorio n'a rien de tout cela. Il porte fièrement un vieux chapeau *gibus*, qui semble protester bouffonnement (en quelque piteux état qu'il soit) contre l'accoutrement primitif auquel on l'a joint. Les *bolas* et la lance fort longue complètent l'équipement.

Peu de temps après cette revue, nous voyons arriver à Santa-Fé un chef des Indiens Pampas, ac-

compagné de sa suite. On nomme *Pampas* les Indiens du Sud de la province de Buenos-Ayres : ce sont les plus redoutables de tous ces fils du désert. Ils sont plus nombreux, plus intelligents, plus adroits que les *Mocovies*, qui sont ceux de la province de Santa-Fé. Du reste, même apparence, si ce n'est une expression plus sauvage encore, et des lances beaucoup plus longues. Ce chef indien venait à Santa-Fé demander une autorisation pour passer dans l'Entre-Rios, où, disait-il, il avait à faire. On a remarqué qu'un incident de cette nature avait précédé pendant de longues années les invasions des tribus Pampas dans la province de Buenos-Ayres.

Les Indiens mocovies qui habitent le Chaco sont devenus très-peu nombreux ; ils sont complétement nomades. Les gouverneurs successifs de Santa-Fé ont obtenu de quelques caciques ce qu'on appelle des *réductions*. C'est l'établissement permanent d'un certain nombre de familles dans un endroit désigné. Ces familles cultivent quelque peu la terre, et dans plusieurs localités élèvent des moutons, dont la laine est un objet de commerce. La chasse aux chevaux sauvages, la vente des peaux de loutre, de daim, de tigre, est aussi une ressource pour ces tribus. On les appelle *mansos* (doux, soumis), par opposition aux *bravos* (méchants, féroces).

La plus avancée de ces *réductions* du côté du nord avait été établie par padre Constancio Ferrero de Cavour, missionnaire franciscain, dans ce qui restait de la ville de San-Xavier, ville qui avait été abandonnée par les créoles après le départ des vice-rois d'Espagne.

Lorsque padre Constancio arriva pour la première fois à San-Xavier, il fut surpris de rencontrer au milieu du désert une cité encore debout, mais entièrement inhabitée. Là, sur une grande place se dressait une église, dont la toiture en ruine laissait pénétrer à l'intérieur soleil, pluie ou vent. Au-dessus du maître-autel encore debout, on voyait les statues des saints, que les Indiens avaient enveloppées chacune dans un cuir de cheval, et qui ressemblaient à des momies égyptiennes. Une cloche, qui s'était fendue en tombant depuis la tour, gisait sur le sol. Sur la place une belle promenade ornée de vieux orangers plantés en allées régulières; des rues alignées, des maisons assez bien conservées, des restes de clôtures, des arbres superbes provenant d'anciens jardins, des grilles de fer aux fenêtres, témoignaient encore d'une splendeur passée. Les portes et les volets manquaient en partie, parce que les Indiens les arrachaient en passant pour faire du feu... Tel était l'aspect fantastique, presque

effrayant de cette grande ville où régnait une solitude absolue. En 1814, San-Xavier, encore habité, avec un bon port sur l'un des bras ou *boca* du Rio Parana, faisait commerce de ses produits et de son bétail. Cette ville avait été fondée par les jésuites en 1747. A vingt lieues plus au nord, ils avaient encore une autre station, celle de *los Abipones del Rey*. Les jésuites possédaient près de San-Xavier une estance de vingt-quatre mille vaches. Ils en avaient d'autres encore, et l'on évaluait le total de leurs estances de ce côté du pays à quatre-vingt mille têtes. Les vice-rois d'Espagne entretenaient à San-Xavier des troupes, qui tenaient en respect les Indiens, alors beaucoup plus nombreux qu'aujourd'hui. La république argentine, décimée par d'interminables guerres civiles, ne put suffire à ces dépenses. Les Indiens en profitèrent pour faire de terribles incursions dans San-Xavier, emmenant prisonniers femmes et enfants. Les habitants, terrifiés par ces événements, quittèrent leur ville, et se retirèrent à Santa-Fé, abandonnant ainsi quarante lieues de pays, des estances, des cultures, d'excellents ports sur la côte du Parana, des forêts offrant des bois de construction magnifiques, un sol d'une fertilité prodigieuse, éléments qui, en tout autres mains qu'entre celles des créoles espagnols, au-

raient contribué à fonder une prospérité durable.

Nous reviendrons plus tard à San-Xavier.

Pour bien connaître les Indiens, laissons parler le père Constancio lui-même dans les notes qu'il a bien voulu nous remettre, et que nous traduisons de l'espagnol.

« Les Indiens mocovies occupent un territoire qui peut être évalué à deux cents lieues. Ils ont pour limites au nord les Indiens *Tobas* (leurs ennemis mortels); à l'est, le Rio Parana; au sud, les provinces de Santa-Fé et de Cordoba; à l'ouest, la province de Santiago del Estero. Le sol, habité par eux, est remarquable par sa richesse, sa fertilité, la variété de ses produits, ses forêts admirables, ses *llanos* ou vastes prairies entrecoupées de cours d'eau et de lagunes. Les *Tobas*, dont le territoire s'étend depuis le Rio Bermejo jusqu'au centre du Chaco, sont perpétuellement en guerre avec les Mocovies; lorsqu'ils se rencontrent ils se battent avec un acharnement terrible, et tâchent toujours de se voler mutuellement leurs chevaux.

» Les Tobas sont armés de flèches empoisonnées; les Mocovies, pour les combattre, en usent également, mais seulement dans les guerres contre les Tobas; dans leurs autres incursions, les lances et les bolas sont leurs armes ordinaires et préférées.

Les Mocovies haïssent à la mort les *Abipones*, restes de la tribu la plus vaillante du Chaco, *réduite* en 1750 à San-Geronimo del Rey, sur la côte du Parana, et transférée en 1825 *al Sauce*, par le général Estanislado Lopez. Les Mocovies n'entretiennent que de rares relations avec les autres Indiens soumis de *Calchines*, *Callesta*, *San-Xavier*, néanmoins sans hostilités, parce qu'ils sont de la même tribu. On a remarqué que les *Tobas*, leurs ennemis, sont beaucoup plus intrépides et plus guerriers que les Mocovies. Ceux-ci, comme du reste tous les Indiens, tremblent à la vue des armes à feu *. Lorsqu'ils sont en guerre, ils poussent, en apercevant leurs antagonistes, des cris rauques et terribles, qu'ils font entendre en se frappant de la main sur la bouche.

* Ils portent si loin cette frayeur, que tout ce qui rappelle par la forme une arme à feu est pour eux un objet de terreur. En voici un exemple. En 1862, vient à Santa-Fé un photographe français. Il voit passer le cacique indien mocovie Cristoval, et l'engage à entrer dans son atelier, désirant prendre le cliché du célèbre chef. Celui-ci, à la vue de l'objectif dont le tube de cuivre et tout l'appareil lui rappellent plus ou moins l'affût d'un *canon*, recule et se trouble beaucoup, et déclare ne pas vouloir rester plus longtemps. Il regarde constamment la machine, craignant de voir partir de ce point mystérieux quelque décharge à mitraille. Le photographe, pour le rassurer, fait poser son aide, et ce n'est qu'après cette épreuve que Cristoval consent à poser à son tour. Nous possédons ce portrait, dont l'expression se ressent évidemment des préoccupations inquiètes de l'illustre cacique.

Leurs chevaux, dont les crinières sont garnies d'os d'animaux, qui y sont bizarrement suspendus, ont aussi un aspect effrayant.

» Les convulsions politiques des républiques espagnoles, particulièrement de la province de Santa-Fé, ont souvent amené entre les Indiens et les gens du pays des rapports momentanés. Chez les Tobas, le type indien est encore primitif, tandis que chez les Mocovies il s'est altéré. Beaucoup néanmoins conservent la couleur cuivrée qui leur est naturelle; d'autres, de tons plus clairs, se rapprochent du type européen. Généralement les yeux des Mocovies sont noirs, fixes, très-grands, avec une expression cruelle et sombre. Leurs cheveux, qu'ils portent longs, pendent en désordre; dans certaines occasions, ils les retiennent autour du front à l'aide d'un mouchoir plié en bande étroite.

» Les femmes, colossales de stature, ont beaucoup d'embonpoint. Leurs traits sont rarement beaux : elles ont les pieds et les mains admirables de forme, petits et délicats. La naissance de leurs enfants ne leur coûte ni peines, ni maladies. Dès que la petite créature est au monde, sa mère va avec elle se baigner dans la lagune ou dans la rivière la plus rapprochée.

» Le Mocovie, comme tout Indien, est impétueux

dans ses premiers mouvements, mais peu persévérant de nature, et une entreprise de quelque durée le décourage très-vite. Il endure patiemment et passivement le froid, le chaud, la pluie, la piqûre des insectes, la faim surtout, faisant abstinence complète sans se plaindre pendant quatre ou cinq jours, comme j'ai pu m'en convaincre par moi-même.

» Les Mocovies n'attachent aucun prix au bétail, si ce n'est aux chevaux, qui sont pour eux le complément de la vie. Lorsqu'ils ont dérobé des troupeaux aux créoles, ils s'empressent de tuer tous les animaux et de les manger sans prévoyance de l'avenir. Leur vie nomade, les ennemis qui les poursuivent de tous côtés, les soins qu'il faut donner en route au bétail, et l'impossibilité de l'emmener dans une course rapide et désespérée, tout les engage à dévorer promptement le produit de leurs vols. Leur unique industrie est la chasse qui leur offre les ressources des cuirs et de la pelleterie. Les femmes tissent avec adresse des étoffes de laine, teintes avec des racines du désert dont les belles et vives couleurs sont indélébiles. Elles fabriquent aussi, pour leur usage, de la poterie qu'elles brûlent sur place, dans de petits fours construits sur les pièces de poteries mêmes *.

* Un vase fabriqué par les Indiens et soumis à l'examen de

» Ils ne connaissent pas la valeur de l'or, mais bien celle de l'argent. Cependant ils n'y attachent pas une grande importance, leur négoce, dans le désert, se bornant à des échanges. La seule raison qui leur fasse estimer le métal monnayé, c'est qu'ils savent qu'ils peuvent se procurer occasionnellement, par cet intermédiaire, la *bebida blanca* (eau-de-vie), qui est pour eux le délice suprême.

» Leurs lances sont plus courtes que celles des Indiens Pampas de la province de Buenos-Ayres. Ils sont d'une habileté extraordinaire dans le maniement de cette arme. Je connais un Indien qui, à l'aide de ses *bolas* et de sa lance, s'est libéré de dix hommes qui l'avaient attaqué et entouré. L'Indien naît pour ainsi dire sur le cheval, vit et meurt à cheval. Il n'estime pas, dans cet animal, la beauté des formes, mais la vitesse et la légèreté de la course. Il est extrêmement habile à le dresser promptement aux manœuvres de la guerre. Les seuls agents des Indiens pour se procurer leur subsistance sont le cheval, la lance, les bolas.

» Pendant leurs expéditions, ils sont soumis au cacique qui les commande. La plupart d'entre eux

Frédéric Troyon fut trouvé par le célèbre archéologue identique de forme avec les objets de même nature découverts dans les habitations lacustres de la Suisse.

suspendent à leur col, avant la bataille ou les *razias* de bétail, quelque image qu'ils croient d'un bon présage. Avant le combat, ils conduisent leurs familles dans de sombres et impénétrables fourrés, où elles vivent cachées pendant plusieurs jours.

» Leur culte est un mélange de superstitions païennes et chrétiennes ; car le peu qu'ils se sont approprié du christianisme s'est tourné en superstitions. Les *réductions* formées par les jésuites avant 1810, savoir : San-Geronimo del Rey (Abipones), San-Xavier, Callesta * sur les bords du Parana, San-Pedro et Yspin, dans le Chaco, se dispersèrent peu à peu dans les déserts, et, rejoignant les Indiens nomades, leur portèrent un christianisme que l'ignorance et la barbarie avaient transformé en croyances absurdes. Ainsi, lorsqu'ils jouent aux cartes (qu'ils se procurent par l'entremise d'Indiens soumis), ils affectent d'allumer un morceau de

* Callesta, composé d'Indiens *Charruas*, amenés de Montevideo depuis l'émancipation de l'Amérique du Sud, devint un poste missionnaire visité par les franciscains. Nonobstant, les Charruas n'observent aucune fête, aucune cérémonie, aucun culte proprement dit. S'ils croient quelque peu à Dieu, à la puissance de quelque saint, comme saint Antoine de Padoue, Santa Rosa, etc., ils n'ont qu'une idée confuse du ciel, de l'immortalité de l'âme, du jugement dernier. Ils ne connaissent pas l'enfer, Jésus-Christ crucifié, le bienfait de la rédemption, la chute et la conséquence morale du péché d'Adam. (*Note du père Constancio.*)

cierge bénit qu'ils se sont procuré par ces mêmes Indiens. Cette lumière est pour eux de bon augure : ils jouent des pelleteries, des étoffes, des chevaux, des captifs lorsqu'ils en ont.

» Le cacique a le droit de vie et de mort sur les hommes de sa tribu. Ses jugements ne sont accompagnés d'aucune formalité : il ordonne que tel ou tel soit tué à coups de lance (*lanzeado*); et à peine a-t-il parlé que le condamné a déjà cessé de vivre. Parmi les délits qui se punissent de mort, figure le vol des chevaux du cacique commis par un de ses subordonnés.

» Les Indiens ne commencent jamais aucune expédition contre les créoles, si ce n'est de nuit, au temps de la pleine lune, quand les lagunes sont remplies d'eau, et quand ils pensent que les estancieros sont ensevelis dans le sommeil. La lune et l'abondance d'eau sont les conditions indispensables de toute entreprise : il faut pouvoir distinguer le bétail dans les prairies et dans les forêts, et, le vol fait, avoir suffisamment d'eau pour abreuver les animaux en chemin. Beaucoup de vols se commettent sans le consentement du cacique; néanmoins ceci fait : *Post factum laudat.*

» Ils comptent les années par les hivers, les époques par les événements politiques de Santa-Fe

qui leur sont connus. Ils disent : Ceci arriva quand Echaguë ou quand Lopez fit telle expédition. Ils n'ont point d'autre chronologie.

» Ils jugent plus facile de se battre, de recevoir des blessures, d'exposer leur vie dans le pillage, que de labourer et de faire des récoltes. Il leur paraît inutile d'acquérir par la sueur de leur front ce qu'ils peuvent se procurer en répandant du sang.

» Hors du temps des guerres, des expéditions de vol ou de chasse, ils passent leurs loisirs entre le sommeil, la boisson, le jeu, la danse, à côté du feu ou à l'ombre d'un arbre, selon la saison.

» Le principal amusement des jeunes gens de l'un et de l'autre sexe, c'est la danse, qui a lieu presque tous les soirs. Rien de plus grotesque que ces bals d'Indiens. J'ai remarqué une particularité : quand le danseur invite sa danseuse, il le fait en lui appliquant sur les épaules un grand coup de *revenque* (espèce de cravache). Les instruments de musique sont variés. Quelquefois c'est une épinette ou une guitare de gaucho, volée dans quelque expédition, et qui résonne d'une façon singulière sous les doigts de ces virtuoses du désert; quelquefois aussi c'est quelque instrument de fer d'un son discordant, fait pour écorcher les oreilles de tout autre que de ces indigènes.

» Pendant la danse, à laquelle les jeunes filles seules prennent part, les femmes mariées se réunissent et s'assoient en rond. Au milieu du cercle, elles étendent par terre un cuir sur lequel sont dessinées des lignes rouges et blanches. Elles jettent entre ces lignes de petites boules qui ont des points marqués comme des dés. Elles comptent les lignes dessinées sur le cuir et les points marqués sur les boules, et selon ce qu'elles semblent avoir obtenu, elles poussent des cris de joie et des éclats de rire. Je n'ai jamais pu savoir le nom de ce divertissement.

» Tous les travaux les plus pénibles sont le partage des femmes, fréquemment battues et maltraitées par leurs maris. Elles doivent dépecer les animaux tués à la chasse, chercher et couper le bois dans les forêts, soigner les chevaux, les mener au pâturage, les seller, les brider, aller à la recherche du miel sauvage et des fruits du caroubier, pour préparer la *chicha* avec laquelle leurs seigneurs et maîtres s'enivrent journellement. Ceux-ci, barbares et abrutis, ne traitent pas leurs femmes avec plus de considération qu'ils ne traiteraient un animal utile et apprivoisé.

» Lorsque la tribu (tolderia) change de place, ce qui arrive souvent, les femmes chargent sur les chevaux leurs effets, leurs ustensiles, leurs enfants.

Elles placent les bagages dans de grands sacs qui pendent de chaque côté de l'animal. Elles se mettent au milieu de cet attirail, et suivent la tribu au trot. Les hommes cheminent ensemble, sans prendre aucun soin ni des femmes ni des enfants.

» La tolderia réside huit, quinze, vingt jours dans le même endroit, selon que les ressources de la vie y sont plus ou moins abondantes. Ces ressources consistent en loutres, yguanes (grands lézards), fourmiliers, lions ou puma, cerfs et daims, autas (espèces de zèbres), poissons, lapins, farine de palmier, fruits du caroubier, miel sauvage.

» Lorsque les vivres sont épuisés, la tolderia se met en marche pour une autre localité choisie par le cacique. Arrivées à l'endroit désigné, les femmes déchargent les bagages et disposent avec des branches d'arbres de petites cabanes assez loin les unes des autres, par crainte du feu. Quelquefois ces cabanes ont un grand cuir étendu en guise de toit, et un autre cuir suspendu à la paroi qui se trouve du côté du vent. Quand il pleut, tous les individus de la tribu dorment par terre entre deux cuirs. On chercherait en vain quelque beauté ou quelque ordre dans l'arrangement de ces *toldos*. Ils paraissent être une imitation complète du chaos de la nature primitive dont les Indiens sont les fils.

» L'espèce de gouvernement sous lequel ils vivent ressemble à une sorte de monarchie élective. Chaque *tolderia** ou tribu a son cacique, lequel, à son tour, doit obéissance à un cacique général. Le cacique est nommé à vie, et celui d'entre ses fils qui a donné le plus de preuves de courage au pillage et à la guerre lui succède. Cependant le pouvoir du cacique n'est point absolu. Lorsqu'il veut faire une expédition de quelque importance, il doit avoir l'assentiment de l'*aristocratie* de sa tribu, c'est-à-dire des plus fameux entre les bandits qu'elle renferme. Il en est de même du cacique général à l'égard des caciques subalternes.

» Il arrive quelquefois que le fils succédant au père ne se trouve pas être ce que les Indiens attendaient de lui ; ils le quittent alors, et vont se ranger sous les ordres de l'individu qui leur paraît le plus courageux, et qu'ils nomment à l'unanimité. Quelquefois aussi le cacique, mécontent d'un Indien, le force à quitter sa tolderia, et à se joindre à celle d'un autre chef. L'obéissance au cacique général n'existe que de nom. Veut-il réprimer quelque désordre, on le quitte immédiatement. En général, le pouvoir appartient au plus brigand, au plus pillard. C'est lui

* ***Tolderia,*** **de** ***toldos,*** **toit, tente, abri provisoire.**

qui a la tribu la plus nombreuse, comme on l'a vu de celles des caciques Roque, Zuriquin, Bonifacio.

» La tolderia du cacique général n'est pas toujours la plus riche en guerriers, surtout lorsqu'il veut maintenir parmi ses subordonnés quelques règlements qui ne conviennent pas à leurs habitudes libres et fantasques. Ceci, en temps de paix. Dès qu'il s'agit d'une expédition de guerre, d'un vol de bétail, ou du pillage d'une estancia, le cacique général jouit d'une autorité absolue, et il est obéi ponctuellement par les caciques des tolderias, comme ceux-ci le sont de leurs subordonnés. Ce trait leur est commun avec tous les peuples barbares.

» Ils ont parmi eux des espèces de prêtres ou de devins, appelés *brujos*, qui néanmoins n'observent aucune forme de culte. L'office principal de ces *brujos* est de présager le résultat bon ou mauvais d'une expédition. Ordinairement aussi les brujos sont médecins et chirurgiens. Ils guérissent les malades en chantant des chants cabalistiques, en appliquant leur salive sur les blessures, en faisant une saignée avec une arête de poisson, non pas à l'artère, mais à la place où le malade éprouve des douleurs. Jamais ces célèbres médecins ne consultent le pouls du patient, ils ne lui font aucune

question sur l'origine de sa maladie. Ces Hippocrates du désert prétendent tout savoir, et appliquent sans plus de façon leurs recettes médicales. Il règne en général peu de maladies parmi les Indiens; quelquefois, mais rarement, la phthisie. Leurs habitudes hygiéniques sont étranges. En été et en hiver, ils ne se baignent jamais qu'après avoir copieusement mangé, ou après une abondante transpiration produite par la course.

Lorsqu'un malade meurt, toute la tolderia à laquelle il appartient l'entoure, et le pleure en poussant des cris singuliers qui ressemblent à une sorte de chant funèbre. Si la mort du défunt a été le résultat d'un homicide, les parents et amis de la victime jurent, la main sur la lance, de venger sa mort, et son tombeau, sur lequel ils allument quelques cierges bénits, devient une place vénérée. On peut dire des Mocovies qu'ils sont des *barbares*, mais non pas des *sauvages*, et quoique la vie qu'ils mènent soit une vie de fuite perpétuelle dans les déserts, de vol, de pillage, de guerre avec les Tobas et les créoles, ils ne sont pas inaccessibles à des sentiments d'affection ou d'humanité. Ils ont moins d'industrie que d'autres tribus indigènes, sauf leur poterie, quelques tissus, des manteaux de fourrure de loutre, assez mal faits, nommés *kiapis*. Aucun

d'entre eux ne sait lire, ou distinguer les lettres de l'alphabet; peu comptent jusqu'à dix. Ils ont quelque idée de la propriété qu'a le métal d'attirer la foudre, et dans le temps d'orage ils enterrent leurs lances à une grande profondeur. Ils ont rarement deux femmes à la fois; mais quelquefois ils renvoient la femme qu'ils avaient pour en choisir une autre. Ils ne se font aucune idée de la sainteté des lois de la famille, et l'on voit même, quoique rarement, des pères prendre pour femmes leurs propres filles. Les mères, à la naissance de leurs enfants, les portent au *brujo,* afin qu'il prononce sur ces petites créatures une sorte de formule dans laquelle se retrouvent quelques débris de la liturgie chrétienne. Ils ont peu ou point de noms de famille. Les quelques noms de ce genre que l'on rencontre parmi eux proviennent des captifs créoles enlevés enfants à leurs parents et incorporés à la tribu.

» Les fils seuls héritent des effets de leur père.

» Lorsqu'ils ont reçu des injures, ou souffert quelque dommage, ils sont implacables dans leur vengeance. La mort d'un des leurs amenée par un Tobas ou par un créole devra être punie par la mort d'un Tobas ou d'un créole, qu'elle atteigne ou non le coupable.

Ils exercent l'hospitalité d'une manière complète.

Quel que soit celui qui se présente à la tolderia demandant asile, il est sûr d'y être accueilli avec un vif empressement. On partage tout ce qu'on possède avec l'hôte inconnu; mais aussi on demande de lui de partager ce qu'il a. Les Indiens témoignent un grand plaisir de ce qu'on leur donne, mais ils oublient les dons qu'ils ont reçus, comme aussi ceux qu'ils ont faits aux autres. « *Gaudent muneribus*, dit Tacite des Germains, *sed nec data imputant*, *nec acceptis obligantur.* » (*Germania* Corn. Taciti.) Lorsque l'hôte est reconnu pour un Européen, il est traité avec une considération plus marquée encore; mais un soldat de Santa-Fé, ou un habitant de la ville même, sera poursuivi à outrance par suite des éternelles guerres entre eux et les Indiens et des rencontres fréquentes dans les expéditions de vol et de pillage. Les captifs créoles adultes sont invariablement tués, les enfants emmenés dans les déserts, mais jamais maltraités. Lorsqu'ils sont d'âge à se marier, ils sont déclarés libres; mais souvent ils restent dans le chaco dont ils ont adopté la vie, les mœurs, les habitudes et qui est devenu pour eux une autre patrie.

» Voici quelques mots tirés des idiomes abipone et mocovi, dont l'identité d'origine se fait sentir d'une manière très-remarquable, surtout lorsqu'on

pense aux longues guerres qui ont continuellement séparé ces deux peuples :

FRANÇAIS.	ABIPONE.	MOCOVI.
Aïeul.	Lo-â pé.	La pi.
Aïeule.	Câ té.	Comenà.
Père.	Lê ta.	I-tâ-à.
Mère.	Lâ tè.	Lâ-té-é.
Fils.	Iliath.	I-a lèquè.
Fille.	Ili-â-lé.	I-a-lê.
Petit-fils.	I-a-âl.	I-u-val.
Petite-fille.	I-a-âl.	La-û-val.
Ciel.	E pigam.	Epigam.
J'aime Dieu.	No-a-car.	Cota âs.
Adieu ami.	Lâ-yarip.	La yapâ.
Comment allez-vous?	Là ariancitary.	Jama que sady.
Pain.	Ė tan	Taut à.
Eau.	E'narp.	Ivariek.
Viande.	Pâ-è.	La-ât.
Fleuve.	La zougué.	La tiavogué.

» Pour bien prononcer ces mots, il est nécessaire de donner aux sons de la voix un accent guttural et saccadé *. »

Maintenant que nous connaissons les Indiens, parlons de leur missionnaire.

* Nous n'avons rien changé à la manière de décrire de padre Constancio dans les notes qu'on vient de lire. Ces renseignements.

Padre Constancio Ferrero y Cavour, franciscain, originaire des environs de Nice, est un homme d'une rare énergie. De fréquents voyages à travers le désert, en allant visiter les missions franciscaines de la province de Corrientes, l'avaient initié aux mœurs des Indiens. Il avait acquis la certitude qu'il était impossible d'agir sur eux d'une manière durable, sans organiser quelque chose qui les rassemblât sur un même point, et qui permît au missionnaire une action suivie, et surtout qui donnât accès auprès des enfants, par des instructions régulières et des écoles où on leur apprendrait les éléments indispensables. Or, voici quel avait été son plan :

Au nord de Santa-Fé, dans le Chaco, peu loin du Rio Salado, se trouvent encore les restes d'un établissement qui appartenait aux vice-rois d'Espagne. C'est l'*Estancia-Grande*. Les bâtiments sont encore debout, les murs solides; les toitures manquaient en partie, mais on pouvait les remplacer, ainsi que les portes et les volets.

Padre Constancio choisit l'Estancia-Grande comme point de ralliement. Il engage quelques caciques à s'y réunir avec leurs tolderias, et à s'y établir d'une

transcrits comme on l'a vu sans ordre ni méthode, mais avec une grande vivacité et une grande vérité de détails, ont une originalité qu'il faut respecter.

manière permanente. Des forêts se trouvent tout près, et d'un côté aussi de vastes llanos d'une terre excellente comme toute celle de Chaco, susceptible, sans défrichement, de cultures variées. Padre Constancio pensait apprendre aux Indiens à labourer la terre, et les intéresser à ce genre de travail.

Pendant ce temps, lui et deux autres collègues auraient instruit les enfants, qui, voyant autre chose autour d'eux que d'éternelles scènes de brigandage, auraient fini par se civiliser et par comprendre la valeur morale d'une vie honnête et laborieuse. Les caciques se montrent assez disposés à cet arrangement. Ils font néanmoins une objection au missionnaire : c'est l'impossibilité pour eux, une fois établis, d'aller à la chasse des chevaux sauvages, leur seule ressource comme nourriture, en attendant le développement de leurs industries agricoles.

Padre Constancio avait prévu cette objection, et s'était préalablement adressé au gouvernement national, présidé alors par le général Urquiza. Il lui avait exposé son plan de *réduction* et de civilisation. Le gouvernement l'avait approuvé et avait promis un nombre suffisant de juments, chaque mois, et cent piastres pour subvenir aux autres dépenses.

Padre Constancio fait part de cette promesse aux caciques, en réponse à leurs objections. Ceux-ci,

tranquillisés sur les moyens de subsistance, se réunissent dans le lieu désigné. Padre Constancio transporte à l'Estancia-Grande des charrettes à bœufs, des charrues, des instruments aratoires de toutes sortes. Il se met courageusement à l'œuvre; il est tour à tour maçon, charpentier, laboureur, se faisant aider le plus possible par ses barbares colons.

On laboure quelques arpents de terre; on sème du maïs, des melons, des pastèques et d'autres plantes potagères. Le premier mois se passe ainsi. Padre Constancio s'attendait à voir arriver les juments et l'argent promis par le gouvernement... Rien ne vient! Le missionnaire avait un petit pécule résultant de quelques messes et d'autres offices religieux. Il achète de sa bourse les juments et tout ce qui est indispensable à ses néophytes.

Le mois suivant, même attente, même déception. Padre Constancio pourvoit encore de ses ressources personnelles aux besoins de ses Indiens; mais il remarque que la méfiance commence à se glisser parmi eux. On murmure, on doute de sa parole, on se demande pourquoi le gouvernement n'envoie aucun secours. Padre Constancio part pour le Parana. Il se rend auprès du gouvernement national, et, avec la parole forte, incisive, originale, qui le ca-

ractérise, il représente le péril de la situation, le danger qu'il y a de compromettre pour longtemps, pour toujours peut-être, par un commencement maladroit, toute tentative de mission et de civilisation dans le Chaco. On lui donne raison ; on s'extasie avec emphase (selon la mode créole) sur tout ce qu'il a déjà fait ; on lui promet tous les secours qu'il demande. Padre Constancio retourne au Chaco annoncer cette bonne nouvelle à ses Indiens.

Les semaines se passent, aucun subside n'arrive! Les ressources du missionnaire sont épuisées ; la patience et la confiance des Indiens aussi. Ils commencent à devenir menaçants. De sourds murmures s'élèvent parmi eux. Ils supposent que tout le plan du missionnaire cache une trame ourdie contre eux, à l'aide de laquelle on a voulu les concentrer eux et leurs familles sur un point connu et choisi d'avance, afin de pouvoir les entourer, les massacrer! Padre Constancio ne s'aperçoit que trop de ces symptômes alarmants. Un soir, un jeune Indien, dont il faisait l'instruction religieuse, entra dans sa chambre :

« Padre, dit-il, il faut partir au plus vite ; les Indiens ont décidé de vous tuer cette nuit. J'ai entendu le cacique prononcer votre arrêt. Fuyez sans plus tarder. »

Les deux religieux collègues de Constancio n'étaient pas de retour de la forêt, où ils avaient été couper du bois. Le missionnaire décide le jeune Indien à aller à leur rencontre et à les supplier de ne pas retourner à l'Estancia, mais de prendre le chemin du fort le plus rapproché.

La lutte est devenue inutile, il s'agit de se retirer comme l'on peut. Padre Constancio, après avoir vu partir son jeune néophyte, se glisse hors de la maison par une fenêtre peu élevée. Là, avec une rare présence d'esprit, il décide de fuir à pied. Quelque bon cavalier qu'il soit, quelque rapide que sera son cheval, les Indiens finiraient toujours par l'atteindre. La nuit est arrivée. Un llanos immense, entremêlé de bouquets de bois, de buissons de cactus et de mimoses s'étend devant lui. Il s'éloigne rapidement, s'orientant à l'aide de la grande habitude qu'il a du désert et de la position des étoiles qui commencent à briller dans la voûte sombre du firmament. Il ne s'arrête de temps en temps que pour appliquer son oreille contre le sol, afin de se convaincre qu'aucun bruit de galop de chevaux ne lui annonce qu'il est poursuivi. A l'aube il atteint le fort de Romero, où il trouve quelques soldats et un cheval. Ses habits sont en lambeaux, ses pieds déchirés par les épines et les herbes

coupantes. Il attend à Romero ses deux compagnons d'œuvre, dont il est inquiet. Ils le rejoignent vers le soir : ils racontent à leur supérieur les scènes de brigandage et de dévastation dont ils ont été les témoins. Le jeune Indien qui devait les avertir ne les avait plus rejoints dans la forêt, et, prenant une autre direction, ils ne s'étaient pas rencontrés. En arrivant à l'estancia, ils trouvent les portes de l'habitation enfoncées. Les caciques et leurs gens se sont portés tumultueusement dans l'intérieur de la maison ; les religieux s'avancent, surpris de tout ce désordre. Arrivés au seuil, ils voient les effets du père Constancio et les leurs, ainsi que les objets dont ils se servent pour le culte, aux mains des Indiens. Une seule chose est respectée, c'est le calice qui renferme l'hostie. Ils le remettent aux religieux, en leur disant qu'ils leur font grâce de la vie, mais qu'ils doivent s'éloigner au plus vite.

Craignant une surprise de la part du gouvernement, les caciques avaient aussi donné l'ordre du départ ; et, pendant que les deux frères franciscains gagnaient Romero, les Indiens, montés sur leurs rapides chevaux, s'enfonçaient dans les vastes déserts et dans les forêts impénétrables qui sont leurs habituelles retraites.

L'intrépide padre Constancio ne se laisse pas décourager par cet essai malheureux. Il part peu de temps après pour San-Xavier, où il pense utiliser les ruines encore debout de l'ancienne ville. Quelques familles d'Indiens soumis y demeurent. Constancio en attire d'autres encore ; il dirige leurs cultures, leur apprend à réparer les maisons abandonnées, il organise une école, et réédifie l'église pour les services religieux. Il commençait à recueillir quelques heureux fruits de ses efforts, les Indiens s'accoutumaient au travail, prenaient plaisir à leurs récoltes, devenaient dociles à leur missionnaire, lorsque tout à coup arrive l'ordre du gouverneur de Santa-Fé de transporter toute la réduction à Callesta, auprès des Indiens Charruas.

Padre Constancio fit inutilement toutes les démarches imaginables pour obtenir la révocation de cet ordre. Pour la seconde fois, il voyait son œuvre anéantie par le mauvais vouloir du gouvernement. Callesta est loin d'offrir les ressources de San-Xavier, et le poste missionnaire qui y demeure encore lutte avec les plus grandes difficultés.

Padre Constancio, qui avait besoin d'une halte dans sa vie du désert, réside aujourd'hui, à titre de chapelain, dans la colonie agricole européenne de San-Carlos, à quelques lieues de Santa-Fé. Mais

nous ne pensons pas que ce courageux pionnier de la civilisation dans le Chaco ait clos sa carrière de dévouement et de dangers.

FIN

TABLE

IMPRIMERIE L. TOINON ET Cᵉ, A SAINT-GERMAIN.

[illegible]



